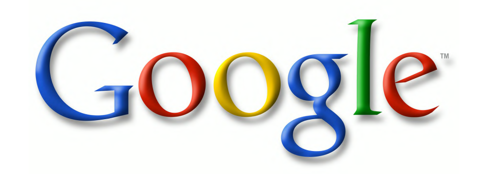
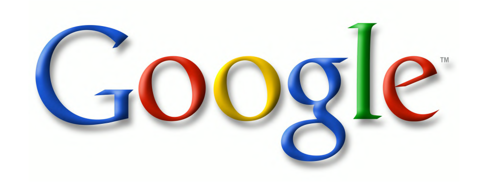








1 pos. hâte [illegible]

Le D.r [illegible] Plaidin;
qui partit [illegible] Février
1754 – [illegible]
et [illegible]



VOLTAIRE.

VOLTAIRE
PORTATIF.

ILOS

DE

EAU E

ONNAI

CO

Principe

ns, &c.

Auteur

niéres.

TOME

M. D

PENSÉES
PHILOSOPHIQUES
DE
M. DE VOLTAIRE,
OU
TABLEAU ENCYCLOPÉDIQUE DES CONNAISSANCES HUMAINES,

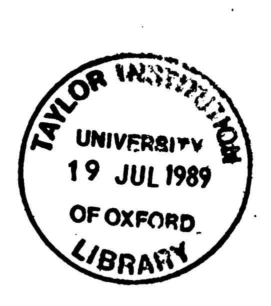
CONTENANT

L'Esprit, Principes, Maximes, Caractéres, Portraits, &c. tirés des Ouvrages de ce célèbre Auteur, & rangés suivant l'ordre des matiéres.

TOME PREMIER.



M. DCC. LXVI.



EPITRE DEDICATOIRE

A SON EXCELLENCE

MADAME LA COMTESSE

DE BUTTURLIN,

Née Comteſſe de Woronzoff, Ambaſſadrice de Ruſſie en Eſpagne.

MADAME,

En m'ordonnant de vous dédier cette Collection des Penſées de M. de Voltaire,

vous couronnez les bontés dont vous m'avez honoré pendant mon séjour en Russie.

Le célèbre Auteur de la Henriade est votre Poëte favori : vous relisez continuellement ses Ouvrages ; vous les admirez, & vous y trouvez toujours de nouvelles beautés & de nouveaux sujets de réflexions. Sa Philosophie douce, aimable & pleine d'humanité, s'est aisément fait jour dans votre cœur. Vous aimez à le voir développer en maître les causes des événemens qui ont troublé les siécles de-

puis Charlemagne juſqu'à celui qui s'écoule. Mérope, Idamé, Zaïre, vous font verſer des larmes précieuſes. Votre ame s'élève, ſe transporte, lorſqu'avec des traits de feu il peint l'ame de notre Henri IV, de Pierre le Grand, de Charles XII.

Jamais adulateur, toujours ſincére, c'eſt en ne déguiſant point leurs faibleſſes qu'il parvient à mettre dans un jour pur la vraie grandeur de ſes Héros.

Qui d'après ſes crayons,

ne révérera pas l'auguſte Légiſlateur de l'Empire des Ruſſes, ce Pere de la patrie, chéri des ſiens, reſpecté de ſes ennemis, admiré de l'univers, & qui a oſé deſcendre du Trône pour s'inſtruire & pour rendre ſes peuples heureux?

Voilà, MADAME, *ce qui attache ſi fortement Votre Excellence à la lecture des Ouvrages de M. de Voltaire. L'eſtime que vous témoignez pour tout ce qui ſort de ſa plume, eſt l'éloge le plus flatteur qu'il puiſſe recevoir.*

Il ſaura, malgré votre modeſtie, qu'une jeune Dame, plus illuſtre encore par les qualités de ſon cœur, la juſteſſe de ſon eſprit, & l'étenduë de ſes connaiſſances, que par la nobleſſe de ſon ſang qui ne le cède qu'aux Souverains dont il ſort, dans la plus ſomptueuſe Capitale du Nord, au milieu d'une Cour brillante dont elle fait l'ornement, & malgré les diſſipations permiſes à ſon âge, ſe nourrit ſans ceſſe de la vraie Philoſophie & des principes de vertu & d'humanité qu'il

a répandus dans ſes écrits, & qui ſont l'éloge de ſon cœur & du vôtre.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

CONTANT DORVILLE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

TOUS les ſiécles ont eu leurs Zoïles. Dans tous les ſiécles l'envie a verſé ſon poiſon ſur les talens. Une preuve de l'univerſalité de ceux de M. DE VOLTAIRE eſt cette foule d'Ecrivains mercénaires, qui s'eſt vainement efforcée de noircir ſa réputation. Tel eſt l'effet que produit la ſupériorité en tous genres. Pour confondre la calomnie, il ne faut point avoir recours à des éloges: ils prouvent peu, quelques juſtes qu'ils ſoient.

C'eſt dans les Ouvrages du Pere de la Henriade qu'on doit raſſembler les traits qui peignent

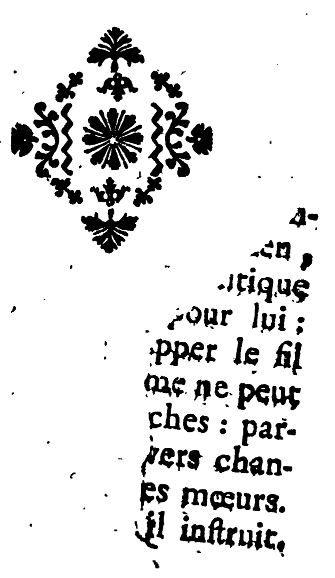
ſon génie, qui développent ſon eſprit, qui caractériſent *ſon* ame. C'eſt ce que j'ai tâché de faire dans ce choix de Penſées diverſes.

Quelle ſublimité, lorſqu'*il oſe* définir l'Etre ſuprême ! Quel amour pour la vertu ! Quelle haine pour le vice ! Quelle tendre compaſſion pour les défauts ! Quelle humanité ! Cet Auteur peint tous les objets avec les couleurs qui leur ſont propres. Philoſophe, il éclaire tout du flambeau de l'évidence. Hiſtorien, les replis tortueux de la politique n'ont point d'obſcurité pour lui ; jamais il ne laiſſe échapper le fil des événemens. L'homme ne peut ſe dérober à ſes recherches : partout il découvre les divers changemens, la gradation des mœurs. Il occupe, il attache, il inſtruit,

Poëte, il est sublime, nerveux, hardi, facile, correct. Il est en même tems précis & varié, simple & fort, délicat & grand : il a tous les styles, & toujours le style propre, soit qu'il embouche la trompette de Melpoméne, soit qu'il pince la lyre d'Anacréon. Il a des rivaux, il n'a point de maîtres.

Cette Collection de Pensées que présente l'Editeur, peut justement s'intituler, VOLTAIRE
TATIF. Le Philosophe, l'His-
L le Poëte, l'Homme de
veront, dans cette source
ête.
les P de précieux sujets de
Poëtes. Il est p téressantes, nécessai-
ser que les An
les Génies, le uctives. Le grand
lui qu'ils appe que les Ouvrages
tre des Dieux reille devraient être
penser que n
Bienheureux

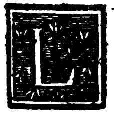
le Bréviaire des Rois. Ceux de M. DE VOLTAIRE feront à jamais l'objet de l'étude de l'homme qui penſe.





PENSÉES PHILOSOPHIQUES DE M. DE VOLTAIRE.

DIEU.



L'IDÉE d'un Etre ſouverain, de ſa providence, de ſes décrets éternels, ſe trouve chez tous les Philoſophes & chez tous les Poëtes. Il eſt peut-être auſſi injuſte de penſer que les Anciens égalaſſent les Héros, les Génies, les Dieux inférieurs, à celui qu'ils appellaient le Pere & le Maître des Dieux, qu'il ſerait ridicule de penſer que nous aſſocions à Dieu les Bienheureux & les Anges.

peuples comme l'Astrologie : l'une & l'autre ont précédé les tems historiques : l'une & l'autre ont été un mêlange de vérités & d'impostures.

On ne connaît pas les voies de la Providence ; & les hommes ont tort de juger d'un tout, dont ils n'apperçoivent que la plus petite partie.

Il est prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puisqu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort. Vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre humain, & plus grand tort de renier votre Souverain, sous prétexte que quelques-uns de ses sujets sont malheureux.

Vous ne trouvez pas que le Créateur soit bon, parce qu'il y a du mal sur la terre ; mais la nécessité qui tiendrait lieu d'un Etre suprême, seroit-elle quelque chose de meilleur ? Dans le systême qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés à surmonter ; & dans tous les autres systêmes on a des absurdités à dévorer.

Par delà tous les cieux, le Dieu des cieux réside :
C'est là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui remplissent le corps & peuplent l'univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.
Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on craint & qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore.
Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs ;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

Le Dieu de l'univers
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers ;
Ce Dieu dont la sagesse ineffable, profonde,
Forme, élève, détruit les Empires du monde.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son trône inébranlable :
Le ciel est sous ses pieds : de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.
Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enyvrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle; & de la terre ils vont changer la face;
Des Puissances du siécle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,

L'Espagne aux Africains, Solyme aux Ottomans.
Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.
Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence:
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

LES œuvres des humains sont fragiles comme eux:
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
Lui seul est toujours stable. En vain notre malice
De la sainte Cité veut saper l'édifice:
Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & du tems.

NE sçais-tu pas encor, homme faible & superbe,
Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe

Et l'Aigle impérieux qui plane au haut
du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de
l'Eternel ?

L'ETERNEL en ses mains tient seul nos
destinées ;
Il sçait, quand il lui plaît, veiller sur
nos années.

A ta faible raison garde-toi de te ren-
dre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour
le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il regne dans
ton cœur.
Il confond l'injustice, il pardonne à l'er-
reur :
Mais il punit aussi toute erreur volontaire :
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil
t'éclaire.

VOUS leverez les yeux vers le Dieu de
vos peres :
Vous verrez qu'un cœur droit peut es-
pérer en lui ;
Allez, qui lui ressemble, est sûr de son
appui.

ON dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelqu'idée;
Tant la nature même en toute nation
Grava l'Etre suprême en sa Religion.

LE vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Descens, juge sa cause, & combas avec moi:
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attens peu de moi-même, & tout de ta justice.

IL sçait distinctement ce qui ne fut jamais:
De ce qu'on n'entend point, son oreille est remplie.
Prince, il n'a pas besoin qu'on le serve à genoux.
Juge, il n'a pas besoin que sa loi soit écrite.
De l'éternel burin de sa prévision

Il a tracé nos traits dans le ſein de nos meres.
De l'aurore au couchant il porte le ſoleil.
Il ſeme de rubis les maſſes des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau : de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être au ſon de ſa voix fut tiré du néant.
Qu'il parle : & dans l'inſtant l'univers va rentrer
Dans les immenſités de l'eſpace & du vuide.
Qu'il parle : & l'univers repaſſe en un clin d'œil,
Des abyſmes du rien dans les plaines de l'Etre.

DIEUX.

Qui pourrait de ces Dieux encenſer les autels,
S'ils voyaient ſans pitié les malheurs des mortels ;
Si le crime inſolent, dans ſon heureuſe yvreſſe,
Ecraſoit à loiſir l'innocente faibleſſe?

La parole des Dieux n'est point vaine & trompeuse :
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse.
La peine suit le crime, elle arrive à pas lents.

Elle n'est point à moi, cette gloire est aux Dieux :
Ainsi que le bonheur la vertu nous vient d'eux.

Je connais le sort, il peut se démentir :
De la nuit du silence un secret peut sortir ;
Et des Dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

Ces Dieux, dont le Pontife a promis le secours,
Dans leurs Temples, Seigneur, n'habitent pas toujours.
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles :
Ces antres, ces trépieds qui rendent leurs oracles ;
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un souffle pur ne sont point animés.

considéré à part, & sans aucune autre cérémonie religieuse, est en effet une Religion ? La réponse est aisée. Celui qui ne reconnoît qu'un Dieu créateur ; celui qui ne reconnoît en Dieu qu'un Etre infiniment puissant, & qui ne voit dans ses créatures que des machines admirables, n'est pas plus religieux envers lui, qu'un Européen qui admirerait le Roi de la Chine, n'est pour cela sujet de ce Prince.

Celui qui pense que Dieu a daigné mettre un rapport entre lui & les hommes, qu'il les a fait libres, capables du bien & du mal, & qu'il leur a donné à tous ce bon sens qui est l'instinct de l'homme, & sur lequel est fondée la Loi naturelle ; celui-là sans doute a une Religion, & une Religion beaucoup meilleure que toutes les Sectes qui sont hors de notre Eglise ; car toutes ces Sectes sont fausses, & la Loi naturelle est vraie.

Ignorer ton être suprême,
Grand Dieu ! c'est un moindre blasphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous,

Sentimens des Philosophes de l'antiquité sur l'Etre suprême.

NOus lisons que toute l'antiquité croyait la matiére éternelle. Ceux qui ont vû qu'elle était créée, ont laissé les autres en repos.

LES Stoïciens reconnaissaient un Dieu, à peu-près tel que celui qui a été si témérairement admis depuis par les Spinosistes. Le Stoïcisme cependant fut la Secte la plus féconde en vertus héroïques & la plus accréditée.

LES Epicuriens faisaient leurs Dieux ressemblans à nos Chanoines, dont l'indolent embonpoint soutient leur divinité, & qui prennent en paix leur nectar & leur ambroisie, en ne se mêlant de rien. Ces Epicuriens enseignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins considerés; on les admettoit dans tous les emplois, & leurs atômes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

LES Platoniciens, à l'exemple des Gym-

nosophistes, ne nous faisaient pas l'honneur de penser que Dieu eût daigné nous former lui-même ; il avoit, selon eux, laissé ce soin à ses Officiers, à des Génies qui firent dans leur besogne beaucoup de baloutdises. Le Dieu des Platoniciens étoit un excellent ouvrier qui employa ici-bas des Eléves assez médiocres. Les hommes n'en révérent pas moins l'Ecole de Platon.

Les Pharisiens admettoient la fatalité de la Métempsycose.

Les Sadducéens..... niaient absolument l'immortalité de l'ame & l'éxistence des esprits.

Les Esseniens.... croyaient aussi la fatalité, & ne sacrifiaient jamais de victimes dans le temple.

Il seroit encore difficile de concilier les idées sublimes que les Bramins conservent de l'Etre suprême avec leurs superstitions & leur mithologie fabuleuse, si l'Histoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

RELIGION CHRÉTIENNE.

LA Religion Chrétienne fondée fur la vérité même ; n'a pas befoin de preuves douteufes.

IL eft néceffaire pour qu'une Religion foit vraie, qu'elle foit révélée, & point du tout, qu'elle rende raifon de contrariétés prétendues.

UN Myftére ..... eft une chofe divine & inexplicable.

JE n'ai point du tout l'efpérance de découvrir les moyens dont Dieu s'eft fervi pour former le monde, pour le conferver. Je m'en tiens à la parole de l'Ecriture, fans prétendre l'expliquer, & fans ofer admettre ce qu'elle ne dit point.

IL faut s'en tenir à la Foi feule dans ces matiéres, c'eft le feul moyen de finir toute difpute.

A quoi eft-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que refpecter ?

ADORONS Dieu, ſans vouloir percer ſes myſtéres.

LA ſimplicité des prémiers tems (de l'Egliſe) diſparut ſous le grand nombre de queſtions que forma la curioſité humaine : car le Fondateur de la Religion n'ayant rien écrit, & les hommes voulant tout ſçavoir, chaque myſtére fit naître des opinions, & chaque opinion couta du ſang.

LA Religion forcée n'eſt plus Religion : il faut perſuader, & non contraindre. La Religion ne ſe commande point.

C'EST une exécrable héréſie de vouloir attirer par la force, par les coups, par les empriſonnemens, ceux qu'on n'a pu convaincre par la raiſon.

RIEN n'eſt plus contraire à la Religion que la contrainte.

L'HUMBLE Religion ſe cache en des déſerts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que ſon nom profané dans le monde,

Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage :
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage,
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits.
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ses autels adorer la fortune.

AMOUR, en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire :
C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
Ce pur enfant des cieux, sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent :
Ils désirent sans cesse, & sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.

IL avoue, avec foi, que la Religion
Est au dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue:
L'Eglise toujours une & par-tout étendue,
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu.
Le Christ de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

C'EST peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile;
Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne & que la mort détruit.

Des Dieux que nous servons, connais la
différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre &
la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de
m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te par-
donner.

Ecclésiastiques.

LEs Parisiens assiégés par les Normands avaient à leur tête, non-seulement le Comte Eudes, mais encore leur Evêque Goslin, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à son peuple, se mettait sur la bréche, le casque en tête, un carquois sur le dos & une hache à sa ceinture, & ayant planté la croix sur le rempart, combattait à sa vuë.

CE Prélat mourut de ses fatigues au milieu du siége ; laissant une mémoire respectable & chére, car il arma des mains que la Religion réservait seulement au ministére de l'Autel : il les arma pour cet Autel même, & pour ses Citoyens dans la cause la plus juste, & pour la défense la plus nécessaire, qui

eſt toujours au deſſus des Loix. Ses confréres ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des Chétiens.

UN Prêtre, quelqu'il ſoit, quelque Dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes Rois, & non pas les maudire.

OBSCUR & ſolitaire ;
Renfermé dans les ſoins de ſon ſaint miniſtère,
Sans vaine ambition, ſans crainte, ſans détour,
On le voit dans ſon Temple, & jamais à la Cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang ſuprême,
Ni placé ſa tiare auprès du diadême.
Moins il veut être grand, plus il eſt révéré.

La Sorbonne antique.

C'EST là que s'aſſemblaient ces Sages révérés,
Des vérités du ciel Interprètes ſacrés ;
Qui des peuples Chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leurs Princes fidèles,

Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.

Confession.

ON peut regarder la Confession comme le plus grand frein des crimes secrets.

CET usage si saintement établi chez les Chrétiens fut malheureusement depuis l'occasion de quelques funestes abus, sur-tout, lorsque dans les divisions entre les Empereurs & les Papes, dans les factions des Villes, les Prêtres ne donnaient pas l'Absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vû en France du tems du Roi Henri IV; presque tous les Confesseurs refusaient d'absoudre les sujets qui reconnaissaient leur Roi.

Telle est la déplorable condition des hommes, que les remédes les plus divins ont été tournés en poison.

Pénitence.

SE couvrir d'un cilice, marcher pieds nuds, jeûner rigoureusement, chanter la

nuit au Chœur dans une langue inconnue ; tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme (Mademoiselle de la Vallière) accoutumée à tant de gloire, de mollesse & de plaisirs. Un Roi qui punirait ainsi une femme coupable, seroit un tyran ; & c'est ainsi que tant de femmes se sont punies d'avoir aimé.

Enfer.

LEs hommes qui ont tous un fond de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le Ciel s'intéresse à venger l'innocence. On verra avec plaisir en tout tems, en tout pays, qu'un Etre suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeller en jugement ; c'est une consolation pour le faible, c'est un frein pour le pervers qui est méchant.

Les plus séveres loix
Punissent en ces lieux (les Enfers) *les Princes & les Rois.*
Regardez ces tyrans adorés dans leur vie ;
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.

Il

Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercénaires;
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices:
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent les conquérans.
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans.
Fléaux du monde entier que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portoient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans
Sur un trône avili, fantômes impuissans.
Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres:
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,

Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs :
Qui mirent les premiers à d'indignes enchéres
L'inestimable prix des vertus de nos peres.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous mortels bienfaisans, vous amis des vertus,
Qui par un seul moment de doute & de faiblesse
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce sejour d'horreurs
La race des humains soit en foule engloutie :
Si les jours passagers d'une si triste vie

D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mere,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévere,
À l'homme, hélas ! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir.
Ne crois pas, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains.
Non, s'il est infini, c'est dans les récompenses :
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans ;
Mais ici, c'est un pere, il punit ses enfans.
Il adoucit les traits de sa main vengeresse ;
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,

Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

O Justice éternelle ! abysme impénétrable !
Ne distinguez-vous point le faible & le coupable ;
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos loix ;
Qui trahit la nature, ou qui céde à sa voix ?
N'importe : est-ce à l'esclave à condamner son maître ?
Le Ciel ne nous doit rien, quand il nous donna l'être.

Conscience, Remors.

QU'ON appelle la raison & les remors comme on voudra, ils éxistent & ils sont les fondemens de la Loi naturelle.

LE fruit au moins, que l'on doit recueillir
De ses erreurs, est de savoir souffrir.

SACHEZ de moi que l'on ne doit rougir.
Que de ne pas assez se repentir.

DE nos deſirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la régle & la morale.
C'eſt une ſource pure : en vain dans ſes canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux.
En vain ſur ſa ſurface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuſte & le moins policé
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Tous ont reçu du Ciel avec l'intelligence
Le frein de la juſtice & de la conſcience.
De la raiſon naiſſante elle eſt le premier fruit :
Dès qu'on la peut entendre, auſſitôt elle inſtruit.
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de déſirs aſſervi, mais né libre,
Arme que la nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.

Moi, des remors ! qui, moi ? Le crime seul les donne,
Ma cause est juste. O Cieux ! protégez mes desseins.

❧

Ah ! si le Ciel enfin vous parle & vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remors salutaire,
Ne le repoussez pas : laissez-vous pénétrer
A la secrète voix qui vous daigne inspirer.

❧

Tout m'annonce des Dieux qui daignent se calmer ;
Mais c'est le repentir qui doit les désarmer.
Croyez-moi, les remors, à vos yeux méprisables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.
Je vous parais timide & faible ; désormais
Connoissez la faiblesse, elle est dans les forfaits.
Cette crainte n'est pas honteuse au Diadême ;
Elle convient aux Rois, & sur-tout à vous-même :

Et je vous apprendrai qu'on peut, sans
s'avilir,
S'abaisser sous les Dieux, les craindre
& les servir.

JAMAIS *un parricide, un calomniateur,*
N'a dit tranquillement dans le fond de
son cœur:
» Qu'il est beau, qu'il est doux d'acca-
» bler l'innocence,
» De déchirer le sein qui nous donna
» naissance !
» Dieu juste, Dieu parfait ! que le crime
» a d'appas !
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en
doutez pas,
S'il n'étoit une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime, en s'élevant con-
tre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sen-
timens ?
Avons-nous fait notre ame ? Avons-nous
fait nos sens ?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît
à la Chine,
Ont la même nature & la même origine:
L'Artisan les façonne, & ne les peut for-
mer.
Ainsi l'Etre éternel qui nous daigne ani-
mer,

Jetta dans tous les cœurs une même semence.
Le Ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence:
Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur;
Il ne peut la changer, son juge est dans son cœur.

LA vertu s'affermit par un remors heureux.

CROYEZ... qu'il est des tems où le cœur combatu
Par un instinct secret revole à la vertu;
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

DIEU des Rois & des Dieux, Etre unique, éternel!
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes,
Qui punis les pervers, & qui soutiens les justes,
Près de qui les remors effacent les forfaits,
Confirme, Dieu clément, les sermens que je fais....

HELAS ! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce Temple encenser ses Autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Tel est l'ordre éternel à qui je m'abandonne,
Que la terre est coupable, & que le Ciel pardonne.

C'EST une consolation pour le genre humain qu'il y ait par-tout des hommes qui puissent au nom de la Divinité inspirer des remors aux Princes ; mais il faudrait s'en tenir là, & ne les poursuivre, ni les avilir.

IL est à souhaiter sans doute qu'il y ait un Tribunal sacré qui avertisse les Souverains de leurs devoirs, & les fasse rougir de leurs violences.

Unité de l'Eglise, invocation des Saints.

*L'EGLISE toujours une, & par-tout étendue, **
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.

Mystère de la Transubstantiation.

LE Christ de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Mystère de la Trinité.

LA puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.

* Ces Vers sont si beaux qu'on n'a pas craint de les répeter.



ÉGLISE GRECQUE.

Schisme.

L'Eglise Grecque méprisait l'Eglise Romaine : les sciences fleurissaient à Constantinople, mais à Rome tout tombait jusqu'à la Langue Latine ; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident, ce peu de science se ressentait de ces tems malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le tems de Lucréce & de Cicéron, jusqu'à Corneille Tacite. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'Evêque Luitprand, envoyé depuis en Ambassade par les Othons, rapporte que les Grecs n'appellaient S. Grégoire le Grand que Grégoire Dialogue, parce qu'en effet ses Dialogues sont d'un homme trop simple. Le tems a tout changé. Les Papes sont devenus de grands Souverains, Rome le centre de la politesse & des Arts, l'Eglise Latine savante ; & le Patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave Evêque d'un peuple esclave.

LA domination temporelle, cet éternel ſujet de diſcorde dans l'Occident, fut inconnue aux Evêques d'Orient. Les Evêques ſous les yeux du Maître reſtérent ſujets; mais d'autres querelles non moins funeſtes y furent excitées par ces diſputes interminables, nées de l'*eſprit* ſophiſtique des Grecs & de leurs Diſciples.

LA plus grande affaire que l'*Egliſe* eut alors (au neuviéme ſiécle,) & qui en eſt encore une très-importante aujourd'hui, fut l'origine de la ſéparation totale des Grecs & des Latins. La *Chaire* Patriarchale de Conſtantinople étant, ainſi que le Trône, l'objet de l'ambition, *était* ſujette aux mêmes révolutions. L'Empereur Michel III, mécontent du *Patriarche* Ignace, l'obligea à ſigner lui-même ſa dépoſition, & mit à ſa place *Photius* eunuque du Palais, homme d'une grande qualité, d'un vaſte génie & d'une ſcience univerſelle. Il était grand Ecuyer & Miniſtre d'Etat. Les Evêques, pour l'ordonner Patriarche, le firent paſſer en ſix jours par tous les dégrés. Le premier jour on le fit Moine, parce que les Moines étaient alors regardés comme faiſant partie de la hiérarchie. Le ſecond jour

il fut Lecteur, le troisiéme Sous-Diacre, puis Diacre, Prêtre, & enfin Patriarche, le jour de Noël 858.

Le Pape Nicolas prit le parti d'Ignace, & excommunia Photius. Il lui reprochait sur-tout d'avoir passé de l'état de Laïc à celui d'Evêque avec tant de rapidité. Basile assassin de l'Empereur Michel... rétablit Ignace dans le Siége Patriarchal, & chassa Photius. Rome profita de cette conjoncture pour faire assembler à Constantinople le huitiéme Concile écuménique... Photius y fut condamné universellement comme intrus & soumis à la pénitence publique.....

Quelque tems après, le vrai Patriarche Ignace étant mort, Photius eut l'adresse de se faire rétablir par l'Empereur Basile. Le Pape Jean VIII le reçut à sa communion, le reconnut, lui écrivit; & malgré ce huitiéme Concile écuménique qui avait anathématisé ce Patriarche, le Pape envoya ses Légats à un autre Concile à Constantinople, dans lequel Photius fut reconnu innocent.....

Il paraît que Jean VIII se conduisait avec prudence; car ses Successeurs s'étant brouillés avec l'Empire Grec, & ayant adopté le huitiéme Concile écuménique de 869, & rejetté l'autre qui

absolvait Photius, la paix établie par Jean VIII fut alors rompue. Photius éclata contre l'Eglise Romaine, la traita d'hérétique au sujet de l'article *Filioque procedit*, des œufs en Carême, de l'Eucharistie faite avec du pain sans levain, & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division était la suprématie. Photius & ses Successeurs voulaient être les premiers Evêques du Christianisme, & ne pouvaient souffrir que l'Evêque de Rome, d'une Ville qu'ils regardaient alors comme barbare, séparée de l'Empire par sa rébellion, jouît de la préséance sur la Ville Impériale....

Photius qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire, fut déposé par des intrigues de Cour, & mourut malheureux; mais ses Successeurs attachés à ses prétentions, les soutinrent avec vigueur.

Superstitions.

LA superstition est le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le Prince, elle l'empêche de faire le bien de son peuple : quand elle domine le peuple, elle le souleve contre son Prince.

IL n'y a pas un ſeul ſiécle où la ſuperſtition & l'enthouſiaſme n'ayent cauſé des troubles qui font horreur.

IL ſemble que dans les pays méridionaux la chaleur du climat diſpoſe plus les hommes à la ſuperſtition & à l'enthouſiaſme qu'ailleurs.

LA ſuperſtition inſpire par-tout une force ſurnaturelle.

QUICONQUE a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aiſément on eſt prêt de ſacrifier la nature à la ſuperſtition. Que de peres ont déteſté & déshérité leurs enfans ! Que de freres ont pourſuivi leurs freres par ce funeſte principe ! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

LES ſuperſtitieux ſont dans la ſociété ce que les poltrons ſont dans une armée : ils ont & donnent des terreurs paniques.

SI la ſuperſtition ne ſe ſignale pas toujours par ces excès qui ſont comptés dans l'hiſtoire des crimes, elle fait dans la ſociété tous les petits maux innombra-

bles & journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parens, elle persécute le sage qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est enthousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à Socrate; mais elle bannit Descartes d'une Ville qui devait être l'asyle de la liberté. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le Successeur du grand Leibnitz, M. Wolf. Il faut, pour les rétablir, que le Ciel fasse naître un Roi philosophe : vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la Philosophie qui fait tant de progrès en Europe : on voit dans ce même siécle où la raison éleve son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre.

La volupté & la superstition ont leur source dans la faiblesse.

Les premiers Observateurs du cours véritable des Astres leur attribuérent de fausses influences. Les Fondateurs des Religions étrangéres, en reconnaissant la Divinité, souillérent le culte par des superstitions.

C'EST le caractére des Barbares de croire la Divinité mal-faisante. Les hommes font Dieu à leur image.

LA superstition est à la Religion ce que l'Astrologie est à l'Astronomie; la fille très-folle d'une mere très-sage. Ces deux filles ont long-tems subjugué toute la terre.

Les Druïdes imposteurs grossiers, faits pour les peuples qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideuses statues d'osier. Les Druïdesses plongeaient des couteaux dans le cœur des prisonniers, & jugeaient de l'avenir à la maniére dont le sang coulait. De grandes pierres un peu creusées qu'on a trouvées sur les confins de la Germanie & de la Gaule, sont, dit-on, les Autels où l'on faisait ces sacrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de Biscaye & de la Gascogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces tems sauvages qui sont la honte de la nature.

SI on approfondissait.... la plûpart des prédictions, dont tant de livres sont pleins, on trouverait qu'on n'a jamais

rien prédit, & que la connaiſſance de l'avenir n'appartient qu'à Dieu & à ceux qu'il inſpire.

CE n'eſt que dans les tems de barbarie qu'on voit des Sorciers, des *Poſſédés*, des Rois excommuniés, des Sujets déliés de leur ſerment de fidélité par des Docteurs.

C'EST la ſuperſtition qui a fait aſſaſſiner Henri III, Henri IV, Guillaume Prince d'Orange, & tant d'autres. C'eſt elle qui a fait couler des riviéres de ſang depuis Conſtantin.

C'EST en 969, que preſque tous les Chronologiſtes placent l'aventure d'Othon Archevêque de Mayence aſſiégé dans une tour au milieu du Rhin par une armée de Rats qui paſſent le Rhin à la nage & viennent le dévorer. Apparemment que ceux qui chargent encore l'hiſtoire de ces inepties, veulent ſeulement laiſſer ſubſiſter ces anciens monumens d'une ſuperſtition imbécille, pour montrer de quelles ténèbres l'Europe eſt à peine ſortie.

EN 1350. Secte des Flagellans renou-

vellée en Suabe. Ce ſont des milliers d'hommes qui courent toute l'Allemagne en ſe fouettant avec des cordes armées de fer pour chaſſer la peſte. Les anciens Romains en pareille occaſion avaient inſtitué des Comédies. Ce remède eſt plus doux.

O ſuperſtition, tes rigueurs inflèxibles
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles.

Perſécutions.

TOUTE perſécution fait des Proſélytes, quand elle frappe pendant la chaleur de l'enthouſiaſme.

ON laiſſe aux Juifs l'exercice de leur Loi, on leur donne des privilèges; & les Chrétiens livrent à la plus horrible mort d'autres Chrétiens qui diffèrent d'eux ſur quelques articles.

ON a demandé ſouvent pourquoi le ſupplice horrible du feu eſt chez les Chrétiens le châtiment de ceux qui ne penſent pas comme l'Egliſe dominante, tandis que les plus grands crimes ſont punis d'une mort plus douce. L'Evêque Burnet en donne pour raiſon, que comme on croyait les Hérétiques condamnés

à être éternellement brûlés en Enfer ; quoique leur corps n'y fût point avant la résurrection, on pensait imiter la Justice divine en brûlant leurs corps sur la terre.

LES Martyrs font des Prosélytes.

ON n'abjure guères une Religion sucée avec le lait.

LES François qui passent pour un peuple doux, ont surpassé de beaucoup toutes les barbaries faites au nom de la Religion & de la Justice.

QUAND l'esprit humain s'est emporté long-tems aux derniéres fureurs, il mollit vers la patience & l'indifférence : on le voit dans chaque particulier & dans les nations entiéres.

Les hommes s'attachent à leur Religion à mesure qu'ils souffrent pour elle.

ANNONCER des vérités, proposer quelque chose d'utile aux hommes, c'est une recette sûre pour être persécuté.

C'EST une fable bien méprisable, que Dioclétien ait quitté l'Empire de regret

de n'avoir pu abolir le Christianisme. S'il l'avait tant persécuté, il aurait au contraire continué à régner, pour tâcher de le détruire ; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit sans preuve, il n'abdiqua donc pas par dépit & par regret. Le vain plaisir de grossir le nombre des Martyrs a fait ajouter des persécutions fausses & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles.

TANT de causes secrétes se mêlent souvent à la cause apparente ; tant de ressorts inconnus servent à persécuter un homme, qu'il est impossible de démêler dans les siécles postérieurs la source cachée des malheurs des hommes les plus considérables.

SERA-T-IL permis à chaque Citoyen de ne croire que sa raison, & de penser ce que cette raison ou trompée ou éclairée lui dictera? Il le faut bien, pourvu qu'il ne trouble point l'ordre : car il ne dépend pas de l'homme de croire, ou de ne pas croire ; mais il dépend de lui de respecter les usages de sa patrie. Et si vous disiez que c'est un crime de ne pas croire à la Religion dominante, vous accuseriez vous-même les premiers

Chrétiens vos peres, & vous justifieriez ceux que vous accusez de les avoir livrés aux supplices.

Je pense que le seul moyen de ramener nos ennemis serait de ne leur montrer que de la charité & de la modestie ; mais nous commençons par leur prodiguer les noms de petits esprits, de libertins, de cœurs corrompus ; nous forçons leur amour propre à se mettre contre nous sous les armes. Ne serait-il pas plus sage & plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout ?

Loix, Coutumes superstitieuses & singulières.

Sous Charlemagne, dans les causes criminelles indécises on se purgeait par serment. Il fallait non-seulement que la Partie accusée jurât, mais elle était obligée de produire un certain nombre de témoins qui juraient avec elle. Quand les deux Parties opposaient serment à serment, on permettait quelquefois le combat, tantôt à fer émoulu, tantôt à outrance.

Ces combats étaient appellés le Jugement de Dieu. C'eſt auſſi le nom qu'on donnait à une des plus déplorable folie de ce Gouvernement barbare. Les accuſés étoient ſoumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante, ou du fer ardent. Le célèbre Etienne Baluze a raſſemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençaient par la Meſſe : on y communiait l'accuſé, on béniſſait l'eau froide, on l'éxorciſait : enſuite l'accuſé était jetté garotté dans l'eau; s'il tombait au fond, il était réputé innocent ; s'il ſurnageait, il était jugé coupable.

Le Jugement de Dieu par l'eau chaude s'exécutoit en faiſant plonger le bras nud de l'accuſé dans une cuve d'eau bouillante ; il fallait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le Juge, en préſence des Prêtres & du peuple, enfermait dans un ſac le bras du patient, ſcellait le ſac de ſon cachet : & ſi trois jours après il ne paraiſſait ſur le bras aucune marque de brûlure, l'innocence était reconnue.

Cette épreuve de l'eau bouillante était deſtinée particuliérement à la conviction de l'adultére. Ces coutumes ſont plus anciennes, & ſe ſont étendues plus loin

qu'on ne penſe. Les femmes accuſées chez les Juifs étaient ſoumiſes par la Loi de Moyſe à l'épreuve des eaux de jalouſie. Elles buvaient en préſence des Prêtres d'une eau dans laquelle on jettait un peu de cendre conſacrée. Cette eau ſalutaire à l'innocence faiſait enfler & créver ſur le champ les coupables.

Les Sçavans n'ignorent pas qu'en Sicile dans le Temple des Dieux Paliques, on écrivait ſon ſerment qu'on jettait dans un baſſin d'eau ; & que ſi le ſerment ſurnageoit, l'accuſé était abſous.

Le Temple de Trézéne était fameux par de pareilles épreuves.

On trouve encore au bout de l'Orient dans le Japon des uſages ſemblables, fondés ſur la ſimplicité des premiers tems & ſur la ſuperſtition commune à toutes les nations.

LA troiſiéme épreuve étoit celle d'une d'une barre de fer ardent, qu'il fallait porter dans la main l'eſpace de neuf pas. Il était plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres : auſſi je ne vois perſonne qui s'y ſoit ſoumiſe dans ces ſiécles groſſiers.

ON prétend que l'Empereur Othon III fit

fit périr ſa femme Marie d'Arragon, pour cauſe d'adultére. Il eſt très-poſſible qu'un Prince cruel & dévot, tel qu'on peint Othon III, envoie au ſupplice ſa femme moins débauchée que lui. Mais vingt Auteurs ont écrit, & Mainbourg a répeté après eux, & d'autres ont répeté après Mainbourg, que l'Impératrice ayant fait des avances à un jeune Comte Italien qui les refuſa par vertu, elle accuſa ce Comte auprès de l'Empereur de l'avoir voulu ſéduire, & que le Comte fut puni de mort. La veuve du Comte, dit-on, vint la tête de ſon mari à la main, demander juſtice, & prouver ſon innocence. Cette veuve demanda d'être admiſe à l'épreuve du fer ardent : elle tint, tant qu'on voulut, une barre de fer toute rouge dans ſes mains ſans ſe brûler : & ce prodige ſervant de preuve juridique, l'Impératrice fut condamnée à être brûlée vive.

On prétend que Henri II, ſucceſſeur d'Othon III, éprouva la fidélité de ſa femme Cunegonde, en la faiſant marcher pieds nuds ſur neuf ſocs de charrue rougis au feu.

En 1063 des Moines de Florence, mécontens de leur Evêque, allérent crier à la ville & à la campagne : Notre Evêque

eſt un ſimoniaque & un ſcélérat ; & ils eurent la hardieſſe de promettre qu'ils prouveraient cette accuſation par l'épreuve du feu. Deux buchers furent dreſſés, chacun de dix pieds de long ſur cinq de large, ſéparés par un ſentier d'un pied & demi de largeur, rempli de bois ſec. Les deux buchers ayant été allumés, & cet eſpace réduit en charbons, un Moine nommé Aldobrandin paſſe à travers ſur ce ſentier à pas graves & meſurés, & revient reprendre au milieu des flammes ſon manipule qu'il avoit laiſſé tomber.

VOILA ce que pluſieurs Hiſtoriens diſent, qu'on ne peut nier qu'en renverſant tous les fondemens de l'Hiſtoire : mais il eſt ſur qu'on ne peut le croire ſans renverſer tous les fondemens de la raiſon.

LA derniére épreuve que je rapporterai, eſt celle dont on ſe ſervit pour décider en Eſpagne, après la priſe de Tolède, ſi on devoit réciter l'Office Romain, ou celui qu'on appellait Moſarabique. On convint d'abord unanimement de terminer la querelle pat un duel. Deux Champions armés de toutes piéces combattirent dans toutes les régles de la Chevalerie. Dom Ruis de Martanza, Chevalier du Miſſel Moſarabique, fit perdre les arçons à ſon adverſaire, & le ren-

verſa mourant. Mais la Reine qui avait beaucoup d'inclination pour le Miſſel Romain, voulut qu'on tenta l'épreuve du feu : toutes les loix de la Chevalerie s'y oppoſaient ; cependant on jetta au feu les deux Miſſels, qui probablement furent brûlés ; & le Roi, pour ne mécontenter perſonne, convint que quelques Egliſes prieraient Dieu ſelon le Miſſel Romain, & que d'autres garderaient le Moſaralique.

ROME a toujours condamné ces coutumes barbares, auſſi-bien que le duel & les épreuves. Il y eut toujours dans les Rites de l'Egliſe Romaine, malgré les troubles & tous les ſcandales, plus de décence, plus de gravité qu'ailleurs ; & on ſentait qu'en tout cette Egliſe, quand elle était libre & bien gouvernée, étoit faite pour donner des leçons aux autres.

ROME, PONTIFES.

IL eſt certain que, s'il n'y avoit pas eu dans le monde Chrétien une autorité qui fixât le ſens de l'Ecriture & les dogmes de la Religion, il y aurait autant de ſectes que d'hommes qui ſavent

lire ; car le divin Légiſlateur n'a daigné rien écrire, ſes Diſciples ont dit très-peu de choſes, & ils les ont dites d'une maniére qu'il eſt quelquefois très-difficile d'entendre par ſoi-même : preſque chaque mot peut ſuſciter une querelle.

RIEN n'eſt plus digne de notre curioſité que la maniére dont Dieu voulut que l'Egliſe s'établît, en faiſant concourir les cauſes ſecondes à ſes décrets éternels.

NOUS nous garderons bien de vouloir percer l'obſcurité impénétrable qui couvre le berceau de l'Egliſe naiſſante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.

LE régne de Conſtantin eſt une époque glorieuſe pour la Religion qu'il rendit triomphante.

CE qu'il y a de déplorable, c'eſt qu'à peine la Religion Chrétienne fut ſur le trône, que la ſainteté en fut profanée par des Chrétiens indignes de ce nom, lors même que leur triomphe devait leur inſpirer l'eſprit de paix.

L'EGLISE de Rome fut préſervée de

ces crimes & de ces malheurs. Elle ne fut d'abord ni puissante ni souillée, elle resta long-tems tranquille & sage au milieu d'un Sénat & d'un Peuple idolâtre.

CONSTANTIN donna à l'Evêque de Rome mille marcs d'or, trente mille d'argent, & des terres en Calabre. Chaque Empereur augmenta ensuite ce patrimoine. Les Evêques de Rome en avaient besoin. Les missions qu'ils envoyérent dans l'Europe payenne ; les Evêques chassés de leurs Siéges, auxquels ils donnérent un asyle ; les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la nécessité d'être très-riches. Le crédit de la place, supérieur aux richesses, fit bientôt du Pasteur des Chrétiens de Rome, l'homme le plus considérable de l'Occident. La piété avait toujours accepté ce ministére, l'ambition le brigua . . . . . Cependant cet Evêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit ou l'intrigue dans des circonstances favorables.

QUELLE étoit donc aux septiéme & huitiéme siécles la situation de Rome ? Celle d'une Ville malheureusement mal défendue par les Exarques, continuelle-

ment menacée par les Lombards, & reconnaiſſant toujours les Empereurs pour ſes maîtres: le crédit des Papes augmentait dans la déſolation de la Ville, ils en étaient ſouvent les conſolateurs & les peres.

LES Papes étaient (au IX ſiécle) en quelque ſorte ſemblables aux Califes de Bagdat, qui révérés dans tous les Etats Muſulmans, comme les Chefs de la Religion, n'avaient guéres d'autre droit que celui de donner des inveſtitures de Royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main: mais il y avoit entre ces Califes & ces Papes cette différence, que les Califes étaient tombés, & que les Papes s'étaient élevés.

LES premiers Pontifes, en ne ſe mêlant des querelles temporelles que pour les appaiſer, en avertiſſant les Rois & les peuples de leurs devoirs, en reprenant leurs crimes, en réſervant les excommunications pour les grands attentats, auraient toujours été regardés comme les images de Dieu ſur la terre. Mais les hommes ſont réduits à n'avoir pour leur défenſe que les Loix & les mœurs de

leurs pays : Loix ſouvent mépriſées, & mœurs ſouvent corrompues.

ROME tant de fois ſaccagée par les barbares, abandonnée des Empereurs, preſſée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne diſcipline, ne pouvait plus prétendre à la grandeur : il lui falait du repos ; elle l'auroit goûté, ſi elle avoit pu dès-lors être gouvernée par ſon Evêque, comme le furent depuis tant de Villes de l'Allemagne ; & l'anarchie eut au moins produit ce bien : mais il n'était pas encore reçu dans l'opinion des Chrétiens, qu'un Evêque pût être Souverain, quoiqu'on eût dans l'Hiſtoire du monde tant d'éxemples de l'union du Sacerdoce & de l'Empire dans d'autres Religions.

ROME ménage ſon crédit avec autant de politique, que la République Romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

QUELQUES droits, beaucoup de prétentions, de la politique, de la patience, voilà ce qui reſte aujourd'hui à Rome de cette ancienne puiſſance, qui ſix ſiécles

auparavant avoit voulu ſoumettre l'Empire à la tiare.

LOUIS le Débonnaire avait été le premier éxemple du pouvoir des Evêques ſur les Empereurs. Lothaire de Lorraine fut l'époque du pouvoir des Papes ſur les Evêques. Il réſulte de toute l'Hiſtoire de ces tems, que la ſociété avait peu de régles certaines chez les nations occidentales, que les Etats avoient peu de Loix, & que l'Egliſe voulait leur en donner.

UNE des ſources du malheur de Louis le Débonnaire, & de tant de déſaſtres qui ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître, d'accorder de la puiſſance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

LES Princes étaient bien malheureux au XII ſiécle, expoſés ſans ceſſe à l'excommunication chez eux & à Rome; mais les Peuples étaient plus malheureux encore : l'anathême retombait toujours ſur eux, & la guerre les dépouillait.

LES Papes s'étaient mis en poſſeſſion

d'envoyer dans toute la Chrétienté des Légats, qu'on nommait *à latere*, qui éxerçaient une Jurifdiction fur toutes les Eglifes, en éxigeaient des Décimes, donnaient les Bénéfices, éxerçaient & étendaient le pouvoir Pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des Rois le permettaient. Le temporel, prefque toujours mêlé au fpirituel, leur était foumis : ils attiraient à leur Tribunal les Caufes civiles, pour peu que le facré s'y joignît au profane, Mariages, Teftamens, &c.

LA plûpart de nos Hiftoriens fe font élevés avec raifon contre l'ambition de la Cour de Rome : mais je n'en vois point qui ait rendu affez de juftice à fa prudence. Je ne fçai fi une autre Nation eût pu conferver fi long-tems dans l'Europe tant de prérogatives toujours combattues : toute autre Cour les eût peut-être perdues, ou par fa fierté, ou par fa molleffe, ou par fa lenteur, ou par fa vivacité. Mais Rome employant prefque toujours à propos la fermeté & la foupleffe, a confervé tout ce qu'elle a pu humainement garder. On la vit rampante fous Charles-Quint, terrible à notre Roi Henri III, ennemie & amie

tour à tour de Henri IV, opposée ouvertement à Louis XIV dans le tems qu'il fut à craindre, & souvent ennemie sécréte des Empereurs, dont elle se défiait plus que du Sultan des Turcs.

La maxime de la France est de regarder le Pape comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains.

Il est singulier que les Empereurs d'Allemagne ayent pris tant de fois Rome, & n'y ayent jamais regné.

C'est une grande preuve de la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consulter le Pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Les Pontifes de Rome, adorés, maltraités, ressemblaient, si on l'ose dire, aux idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfaits.

Alexandre VI. laissa dans l'Europe

une mémoire plus odieuſe que celle des Néron & des Caligula; parce que la ſainteté de ſon miniſtére le rendait plus coupable.

LES excommunications, les interdits ſont des foudres qui n'embraſent un Etat que quand ils trouvent des matiéres combuſtibles.

L'EGLISE Romaine a toujours eu l'avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naiſſance. On peut même remarquer que parmi les Papes ceux qui ont montré le plus de hauteur, ſont ceux qui naquirent dans la condition la plus vile. Aujourd'hui en Allemagne, il y a des Couvens où l'on ne reçoit que des Nobles. L'eſprit de Rome a plus de grandeur, & moins de vanité.

ON condamne hautement à Rome la pluralité des Bénéfices avec charge d'ames, & on donne tous les jours des Bulles à un Allemand pour cinq ou ſix Evêchés à la fois. C'eſt, dit-on, que les Evêques Allemands n'ont point charge d'ames.

ROME dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les Rois.
L'univers fléchissait sous son aigle terrible,
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible.
Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs.
Ses avis sont ses loix, ses décrets sont ses armes.
Près de ce Capitole où regnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au trône des Césars.
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.

ROME devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois :
Sous l'orgueil imposant du triple diadême,
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

❧

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican regnait la politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
D'où naquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple & tranquille :
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse :
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,

Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures,
Et fait ſervir le Ciel à venger ſes injures.

❧

SONGEZ qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

❧

UN Electeur Eccléſiaſtique, dont l'Empire & ſon Electorat feraient contens, ſerait en vain dépoſé comme Evêque par tous les Evêques de l'Univers: il reſterait Electeur, avec le même droit qu'un Roi excommunié par toute l'Egliſe, & maître chez lui, demeurerait Souverain.

LA raiſon nous apprend que le Prince peut laiſſer ſubſiſter quelques anciens abus, comme de laiſſer décider en Cour de Rome certaines affaires qu'on pourroit très-bien décider dans ſon Conſeil.

Elle nous montre que, quand le Prince voudra abroger ces coutumes, elle tomberont comme un bâtiment gothique qu'on détruit pour le rebâtir à la moderne.

JE regarde Rome depuis le tems de

l'Empereur Léon l'Isaurien comme une Ville libre protégée par les Francs, ensuite par les Germains; qui se gouverna tant qu'elle put en République, plutôt sous le patronage que sous la puissance des Empereurs, dans laquelle le souverain Pontife eut toujours le premier crédit, & qui enfin a été entiérement soumise aux Papes.

INQUISITION.

SI une Milice de cinq cens mille Religieux, combattant par la parole sous l'étendard de Rome, ne put empêcher la moitié de l'Europe de se soustraire au joug de cette Cour, l'Inquisition n'a réellement servi qu'à faire perdre au Pape encore quelques Provinces, comme les sept Provinces unies, & à brûler ailleurs inutilement des malheureux.

La bizarrerie des événemens qui met tant de contradictions dans la politique humaine, fit que le plus violent ennemi des Papes (l'Empereur Frédéric II,) fut le protecteur le plus sévère de ce Tribunal.

Il faut attribuer au Tribunal de l'Inquiſition cette profonde ignorance de la ſaine Philoſophie, où l'Eſpagne demeure plongée, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même, ont découvert tant de vérités, & ont élargi la ſphére de nos connoiſſances. Jamais la nature humaine n'eſt ſi avilie que quand l'ignorancce eſt armée du pouvoir.

Un Royaume où il ſemblait que l'Inquiſition dût s'établir avec plus de facilité & de pouvoir, eſt préciſément celui où elle n'a jamais eu d'entrée : c'eſt le Royaume de Naples. Il y eut pourtant dans Naples & Sicile moins d'hérétiques qu'ailleurs. Cette paix de l'Egliſe dans ces Royaumes prouve bien que l'Inquiſition était moins un rempart de la foi, qu'un fléau inventé pour troubler les hommes.

Torquemada, Dominicain, devenu Cardinal, donna au Tribunal de l'Inquiſition Eſpagnole cette forme juridique oppoſée à toutes les Loix humaines, laquelle s'eſt toujours conſervée. Il fit en quatorze ans le procès à près de quatre-vingt mille hommes, &

en fit brûler six mille avec l'appareil & la pompe des plus augustes Fêtes.

Tout ce qu'on nous raconte des peuples qui ont sacrifié des hommes à la Divinité, n'approche pas de ces éxécutions accompagnées de cérémonies religieuses.

La forme des procédures devint un moyen infaillible de perdre qui on voulait. On ne confronte point les accusés aux délateurs, & il n'y a point de délateur qui ne soit écouté. Un criminel public & flétri par la Justice, un enfant, une courtisanne, sont des accusateurs graves: le fils même peut déposer contre son pere, la femme contre son époux. Enfin l'accusé est obligé d'être lui-même son propre délateur, de deviner & d'avouer le délit qu'on lui suppose, & que souvent il ignore.

Un Asiatique qui arriverait à Madrid le jour d'une telle éxécution, ne sçaurait si ce qu'on appelle *Auto da fé*, est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice, ou une boucherie; & c'est tout cela ensemble.

On reprochait à Montezuma d'immoler des captifs à ses Dieux. Qu'au-

rait il dit, s'il avait vû un *Auto da fé ?*

Ces exécutions ſont aujourd'hui plus rares qu'autrefois : mais la raiſon qui perce avec tant de peines, quand le fanatiſme eſt établi, n'a pu les abolir encore.

On connaît l'Inquiſition de Goa. Si cette Juriſdiction opprime ailleurs le droit naturel, elle eſt dans Goa contraire à la politique. Les Portugais ne ſont dans l'Inde que pour y négocier : le Commerce & l'Inquiſition paraiſſent incompatibles. La France & l'Allemagne ont été heureuſement préſervées de ce fléau. Elles ont eſſuyé des guerres horribles de Religion ; mais enfin les guerres finiſſent, & l'Inquiſition une fois établie eſt éternelle.

Il n'eſt pas étonnant qu'on ait imputé à un Tribunal ſi déteſté des excès d'horreur & d'inſolence qu'il n'a pas commis. Mais il faut être bien mal-à-droit pour calomnier l'Inquiſition, & pour chercher dans le menſonge de quoi la rendre odieuſe.

Ce Tribunal inventé pour extirper les héréſies eſt préciſément ce qui éloigne le plus les Proteſtans de l'Egliſe Ro-

maine. Ils aimeraient mieux mourir que s'y ſoumettre : & les chemiſes enſouffrées du S. Office ſont l'étendard contre lequel ils ſont à jamais réunis.

On a demandé ſouvent pourquoi ceux que leur miniſtére engage à être ſçavans & indulgens, ont été ſi ſouvent ignorans & impitoyables? Ils ont été ignorans, parce qu'ils avaient long-tems étudié ; & ils ont été cruels, parce qu'ils ſentaient que leurs mauvaiſes études étaient l'objet du mépris des ſages.

Certainement des Inquiſiteurs qui eurent l'effronterie de condamner le ſyſtême de Copernic, non ſeulement comme hérétique, mais comme abſurde, n'avaient rien à craindre de ce ſyſtême. La terre a beau être emportée autour du ſoleil, ainſi que les autres planétes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le Dogme même eſt toujours en ſûreté, quand il n'eſt combattu que par des Philoſophes. Toutes les Académies de l'Univers ne changeront rien à la croyance des peuples. Quel eſt donc le principe de cette rage, qui a tant de fois animé les Anitus contre les Socrates? C'eſt que les Anitus diſent

dans le fond de leur cœur : Les Socrates nous méprisent.

Ce sanglant Tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monachal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle même abhorre ;
Qui venge les autels, & qui les déshonore ;
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré.
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains.

Un doux Inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jetter son prochain ;
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend pour s'en consoler son argent qu'il s'applique ;

Tandis que de la grace ardent à se toucher,
Le peuple en louant Dieu, danse autour du bucher.

DANS Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

JANSENISME.

LES Jansénistes n'attaquent point l'Eglise, n'en voulant ni aux dogmes fondamentaux, ni aux biens ; & écrivant sur des questions abstraites, tantôt contre les Réformés, tantôt contre les Constitions des Papes, n'eurent enfin de crédit nulle part ; & ils ont fini par voir leur secte méprisée dans presque toute l'Europe, quoiqu'elle ait eu plusieurs partisans respectables par leurs écrits & par leurs moeurs.

IL ſerait très-utile à ceux qui ſont entêtés de toutes ces diſputes, de jetter les yeux ſur l'Hiſtoire générale du monde: car en obſervant tant de Nations, tant de Mœurs, tant de Religions différentes; on voit le peu de figure que font ſur la terre un Moliniſte & un Janſéniſte. On rougit alors de ſa frénéſie pour un parti qui ſe perd dans la foule & dans l'immenſité des choſes.

Au lieu d'imiter Rome qui avait pluſieurs fois impoſé ſilence aux deux partis: au lieu de réprimer un Religieux (le Pere le Tellier,) & de conduire le Cardinal (de Noailles): au lieu de défendre ces combats comme des duels, & de réduire tous les Prêtres, comme tous les Seigneurs, à être utiles ſans être dangereux: au lieu d'accabler enfin les deux partis ſous le poids de la puiſſance ſuprême, ſoutenue par la raiſon, & par tous les Magiſtrats, Louis XIV. crut bien faire de ſolliciter à Rome une déclaration de guerre, & de faire venir la fameuſe Conſtitution qui remplit le reſte de ſa vie d'amertume.

Convulſions.

LE Tombeau du Diacre Pâris fut le tombeau du Janſéniſme, dans l'eſprit de tous les honnêtes gens. Ces farces auraient eu des ſuites ſérieuſes dans des tems moins éclairés. Il ſemblait que ceux qui les protégeaient, ignoraſſent à quel ſiécle ils avaient à faire.

Je ne ferais nulle mention d'un folie épidémique qui ſaiſit le peuple de Dijon en 844, à l'occaſion d'un ſaint Benigne, qui donnait, diſait-on, des convulſions à ceux qui priaient ſur ſon tombeau : je ne parlerais pas, dis-je, de cette ſuperſtition populaire, ſi elle ne s'était renouvellée de nos jours avec fureur dans des circonſtances toutes pareilles. Les mêmes folies ſemblent deſtinées à reparoître de tems en tems ſur la ſcène du monde. Mais auſſi le bon ſens eſt le même dans tous les temps ; & on n'a rien dit de ſi ſage ſur les miracles modernes opérés ſur le tombeau de je ne ſçai quel Diacre de Paris, que ce que dit en 844 un Evêque de Lyon ſur ceux de Dijon.

Voilà un étrange Saint, qui eſtropie ceux qui ont recours à lui : il me ſemble que les miracles devroient être faits pour guérir les maladies, & non pour en donner.

CE qu'on appelle un Janſéniſte, eſt réellement un fou, un mauvais citoyen, un rebelle. Il eſt fou, parce qu'il prend pour des vérités démontrées, des idées particuliéres. S'il ſe ſervait de ſa raiſon, il verrait que les Philoſophes n'ont jamais diſputé ni pu diſputer ſur une vérité démontrée. S'il ſe ſervait de ſa raiſon, il verrait qu'une ſecte qui mene à des convulſions, eſt une ſecte de fous. Il eſt mauvais citoyen, parce qu'il trouble l'ordre de l'Etat. Il eſt rebelle, parce qu'il déſobéit.

Moliniſtes.

LEs Moliniſtes ſont des foux plus doux. Il ne faut être ni à Apollon ni à Céphas, mais à Dieu & au Roi.



QUIÉTISME.

QUIÉTISME.

AU milieu des factions du Calvinisme & des querelles du Jansénisme, il y eut encore une division en France sur le Quiétisme. C'étoit une suite malheureuse des progrès de l'esprit humain dans le siécle de Louis XIV, que l'on s'efforça de passer presque en tout les bornes prescrites à nos connaissances : ou plutôt, c'était une preuve que l'on n'avait pas fait encore assez de progrès.

La dispute du Quiétisme est une de ces intempérances d'esprit & de ces subtilités Théologiques, qui n'auraient laissé aucune trace dans la mémoire des hommes, sans les noms des deux illustres Rivaux, qui combattirent (Messieurs Fénelon & Bossuet.) Une femme sans crédit, (Madame Guion) sans véritable esprit, & qui n'avoit qu'une imagination échauffée, mit aux mains les deux plus grands hommes qui fussent alors dans l'Eglise. Elle s'entêta de ce qu'on appelle Spiritualité : elle prêchait le renoncement entier à soi-même, le silence de l'ame, l'anéantissement de toutes ses puissances,

le culte intérieur, l'amour pur & désintéressé, qui n'est avili, ni par la crainte, ni animé de l'espoir des récompenses.

Ces disputes long-tems l'objet de l'attention de la France, ainsi que beaucoup d'autres, nées de l'oisiveté, se sont évanouies. On s'étonne aujourd'hui qu'elles ayent produit tant d'animosités. L'esprit Philosophique qui gagne de jour en jour, semble assurer la tranquillité publique; & les Fanatiques mêmes qui s'élévent contre les Philosophes, leur doivent la paix dont ils jouissent, & qu'ils cherchent à perdre.

Il faut avouer qu'en général le Clergé a été corrigé par les Protestans, comme un Rival devient plus circonspect par la jalousie surveillante de son Rival.

ORDRES RELIGIEUX.

Beaucoup de Protestans & de gens du monde s'imaginent que les Papes ont inventé toutes ces Milices différentes, en habit, en chaussure, en nourriture, en occupations, en règles, pour être dans tous les Etats de la Chrétienté, les ar-

mées du S. Siége ; il eſt vrai que les Papes les ont miſes en uſage, mais ils ne les ont point inventées.

Il y eut chez les Peuples de l'Orient, dans la plus haute antiquité, des hommes qui ſe retiraient de la foule pour vivre enſemble dans la retraite.

S. Baſile au commencement du quatriéme ſiécle, dans une Province barbare vers la Mer noire, établit ſa Régle ſuivie de tous les Moines de l'Orient : il imagina les trois vœux auxquels les Solitaires ſe ſoumirent tous. Saint Benoît donna la ſienne au ſixiéme ſiécle, & fut le Patriarche des Cénobites de l'Occident.

Chaque ſiécle produiſit en tout pays des hommes animés par l'exemple de S. Benoît, qui tous voulurent être Fondateurs de Congrégations nouvelles.

De-là cette multitude de Clercs, de Chanoines réguliers, de Religieux & de Religieuſes. Quiconque a voulu fonder un Ordre, a été bien reçu des Papes.... La plûpart de leurs Généraux réſident à Rome comme dans le centre de la Chrétienté ; & de cette Capitale ils envoient au bout du monde les ordres que le Pontife leur donne....

Il eſt à ſouhaiter qu'il y eût des Re-

traites douces pour la vieilleſſe: mais ce ſeul Inſtitut néceſſaire eſt le ſeul qui ait été oublié. C'eſt l'extrême jeuneſſe qui peuple les Cloîtres: c'eſt dans un âge où il n'eſt permis nulle part de jouir de ſes biens, qu'il eſt permis de diſpoſer de ſa liberté pour jamais.

On ne peut nier qu'il n'y ait eu dans les Cloîtres de très-grandes vertus. Il n'eſt guéres encore de Monaſtéres qui ne renferment des ames admirables, qui font honneur à la nature humaine.

Dans cette foule d'Ordres Religieux, les Bénédictins ont toujours tenu le premier rang.

Les Carmes tranſplantés de la Paleſtine en Europe, au cinquiéme ſiécle, ont été contens, pourvû qu'on crût Elie leur Fondateur.

L'ORDRE des Chartreux établi à Grenoble à la fin du onziéme ſiécle, ſeul Ordre ancien qui n'ait jamais eu beſoin de réforme.... conſacré ſans relâchement au ſilence, à la priére, à la ſolitude, eſt reſté tranquille ſur la terre au milieu de tant d'agitations..... Heureux, ſi des vertus ſi pures & ſi perſévérantes avoient pu être utiles au monde!

Les Prémontrés que ſaint Norbert fonda en 1120, n'ont pas fait beaucoup

de bruit, & n'en ont que mieux valu.

Les Franciſcains ont été les plus nombreux & les plus agiſſans..... Ceux-là ont été ardens à tout : Prédicateurs, Théologiens, Miſſionnaires, Quêteurs, Emiſſaires, courant d'un bout du monde à l'autre, & en tous lieux ennemis des Dominicains.

Pour les Auguſtins, c'étoit originairement une Congrégation d'Hermites auxquels le Pape Alexandre IV donna une Régle en 1254.

J'omets un grand nombre de Congrégations différentes. Mais l'ordre des Jéſuites établi du tems de Luther, demande une attention diſtinguée. Le monde Chrétien s'eſt épuiſé à en dire du bien & du mal. Cette Société s'eſt étendue par-tout, & par-tout elle a eu des ennemis. Un très-grand nombre de perſonnes penſe que ſa fondation était l'effort de la politique, & que l'Inſtitut de S. Ignace étoit un deſſein formé d'aſſervir les conſciences des Rois à ſes ordres, de le faire dominer ſur les eſprits des Peuples, & de lui acquérir une eſpéce de Monarchie univerſelle.

Ignace de Loyola était bien éloigné d'une pareille vuë, & ne fut jamais en état de former de telles prétentions. Si

le désir d'enseigner, que la charité inspira à ce Fondateur, a produit des événemens funestes; l'humilité par laquelle il renonça lui & les siens aux dignités Ecclésiastiques, est précisément ce qui a fait la grandeur de son Ordre.... Voilà comme l'esprit du monde le moins politique a donné naissance au plus politique de tous les Ordres Monastiques.

Rien ne semble plus contradictoire que cette haine publique dont les Jésuites ont été chargés, & cette confiance qu'ils se sont attirée : cet esprit qui les exila de plusieurs pays, & qui les y remit en crédit : ce prodigieux nombre d'ennemis & cette faveur populaire. Mais on a vu des exemples de ces contrastes dans les Ordres Mendians. Il y a toujours dans une Société nombreuse, occupée des Sciences & de la Religion, des esprits ardens & inquiets qui se font des ennemis, des Sçavans qui se font de la réputation, des caractéres insinuans qui se font des partisans, & des politiques qui tirent parti du travail & du caractére des autres.

Les Peres de l'Oratoire de France, d'une Institution plus nouvelle, sont différens de tous les Ordres. Leur Congrégation est la seule où les vœux soient

inconnus, & où n'habite point le repentir...... La superstition & les petitesses n'y déshonorent guéres la vertu.

Il a régné dans tous ces Ordres une émulation qui est souvent devenue une jalousie éclatante. Ce qu'on appelle esprit de corps, anime toutes les Sociétés.

Les Instituts consacrés au soulagement des Pauvres & au service des Malades, ont été les moins brillans, & ne sont pas les moins respectables..... Les Peuples séparés de la Communion Romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse.

Il est une autre Congrégation plus héroïque; car ce nom convient aux Trinitaires de la rédemption des captifs, établis vers l'an 1120 par un Gentilhomme nommé Jean de Matha. Ces Religieux se consacrent depuis cinq siécles à briser les chaînes des Chrétiens chez les Maures.

On ne peut se plaindre de pareils Instituts; mais on se plaint en général que la vie monastique a dérobé trop de Sujets à la société civile. Les Religieuses sur-tout sont mortes pour la Patrie; les Tombeaux où elles vivent, sont presque tous très-pauvres. Une fille qui travaille de ses mains aux ouvrages de son sexe,

gagne beaucoup plus que ne coute l'entretien d'une Religieuſe. . . . .

La Politique ſemble exiger qu'il n'y ait pour le ſervice des Autels, & pour les autres ſecours, que le nombre néceſſaire.

Prêter ſerment à un autre qu'à ſon Souverain, eſt un crime de leze-Majeſté dans un laïc : c'eſt dans le Cloître un acte de Religion. La difficulté de ſçavoir à quel point on doit obéir à ce Souverain étranger, la facilité de ſe laiſſer ſéduire, le plaiſir de ſecouer un joug naturel pour en prendre un qu'on ſe donne à ſoi-même, l'eſprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop ſouvent porté des Ordres entiers de Religieux à ſervir Rome contre leur Patrie.

Il y a quelquefois dans le Cloître, je ne ſçais quoi d'attendriſſant & d'auguſte. La comparaiſon qu'on peut faire entre le ſilence de ces retraites & le tumulte du monde, la piété paiſible qu'on ſuppoſe y régner & les diſcordes ſanglantes qui déſolent la terre, émeut & tranſporte une ame vertueuſe & ſenſible.

RIEN ne nous irrite plus qu'un Religieux devenu puiſſant. Son pouvoir nous paraît une violation de ſes vœux ; mais s'il abuſe de ce pouvoir, il eſt en horreur.

Aucun Hiſtorien de l'antiquité n'eſt entré dans le détail des établiſſemens des Prêtres de Cybele ou de Junon. C'eſt un des malheurs de notre Police Européenne, que les Moines deſtinés par leur Inſtitut à être ignorés, ayent fait autant de bruit que les Princes, ſoit par leurs richeſſes immenſes, ſoit par les troubles qu'ils ont excités depuis leur fondation.

PARMI les contradictions qui entrent dans le Gouvernement de ce monde, ce n'en eſt pas une petite que cette Inſtitution de Moines armés qui font vœu de vivre à la fois en Anachorétes & en Soldats.

QUANT au Gouvernement des Etats, je vois des Cardinaux preſque à la tête de tous les Royaumes, (au ſeiziéme ſiécle.) C'eſt en Eſpagne un Ximénès ſous Iſabelle, qui après la mort de ſa Reine, eſt Régent du Royaume ; qui toujours vêtu en Cordelier, met ſon faſte

à fouler ſous ſes ſandales le faſte Eſpagnol ; qui léve une armée à ſes propres dépens, la conduit en Afrique, & prend Oran ; qui eſt enfin abſolu juſqu'à ce que le jeune Charles Quint le renvoye à ſon Archevêché de Tolède, & le faſſe mourir de douleur.

On voit Louis XII gouverné par le Cardinal d'Amboiſe. François I. a pour Miniſtre le Cardinal Duprat. Henri VIII eſt pendant vingt ans ſoumis au Cardinal Volſey fils d'un boucher, homme auſſi faſtueux que d'Amboiſe, qui comme lui voulut être Pape, & qui n'y réuſſit pas mieux. Charles-Quint prit pour ſon Miniſtre en Eſpagne, ſon Précepteur le Cardinal Adrien, que depuis il fit Pape : & le Cardinal Granvelle gouverna enſuite la Flandre. Le Cardinal Martinuſius fut maître en Hongrie ſous Ferdinand frere de Charles-Quint.

Si tant d'Eccléſiaſtiques ont régi des Etats tous militaires, ce n'eſt pas ſeulement parce que les Rois ſe fiaient plus aiſément à un Prêtre qu'ils ne craignaient point, qu'à un Général d'armée qu'ils redoutaient : c'eſt encore parce que les hommes d'Egliſe étaient ſouvent plus inſtruits, plus propres aux affaires que les Généraux & les Courtiſans.

On s'effraie aujourd'hui en comptant tous les Bénéfices dont jouissaient, par exemple, un Cardinal de Loraine, un Cardinal de Volsey, & tant d'autres; mais ces biens Ecclésiastiques accumulés sur un seul homme ne faisaient pas un plus mauvais effet alors, que n'en font aujourd'hui tant d'Evêchés réunis par des Electeurs, ou par des Prélats d'Allemagne.

LES secousses qui par les événemens des guerres remirent tant de biens Ecclésiastiques entre les mains des séculiers, n'enrichirent pas les Théologiens promoteurs de ces guerres. Ils eurent le sort de ceux qui sonnent la charge, & qui ne partagent pas les dépouilles..... Les revenus des Monastéres ont été mis presque par-tout entre les mains de l'Etat, & appliqués à des Hopitaux.

L'EGLISE a de tout tems produit des Solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des Règles austères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.

Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessibles aux vains attraits du monde:
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les Chaires:
Mais souvent enyvrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

SECTES, FANATISME, HÉRÉSIES.

L'Esprit dogmatique apporta chez les hommes la fureur des guerres de Religion. J'ai recherché long-tems comment & pourquoi cet Esprit dogmatique, qui divisa les écoles de l'antiquité payenne, sans causer le moindre trouble, en a produit parmi nous de si horribles. Ce n'est pas le seul Fanatisme qui en est cause ; car les Gymnosophistes & les Bramins, les plus fanatiques, des hommes ne firent jamais de mal qu'à eux-mêmes.

Toute autorité blesse en secret les hommes, d'autant plus que toute autorité veut toujours s'accroître. Lorsqu'on trouve, pour lui résister, un prétexte qu'on croit sacré, on se fait bientôt un devoir de la révolte. Ainsi les uns deviennent persécuteurs, les autres rebelles, en attestant Dieu des deux côtés.

L'esprit de curiosité donné de Dieu à l'homme, cette impulsion nécessaire pour nous instruire nous emporte sans

cesse au-delà du but, comme tous les autres ressorts de notre ame, qui s'ils ne pouvaient nous pousser trop loin, ne nous exciteraient peut être jamais assez.

Ainsi on a disputé sur tout ce qu'on connait, & sur tout ce qu'on ne connait pas. Mais les disputes des anciens Philosophes furent toujours paisibles, & celles des Théologiens souvent sanglantes & toujours turbulentes.

QUAND les esprits sont aigris, les deux partis ne font plus que des démarches funestes.

Du fond des Indes jusqu'aux extrêmités de l'Europe, quiconque se trouve ou se met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une Secte; & c'est ce qu'on a vû dans tous les tems, sur-tout depuis que la fureur du dogme est devenue l'arme des audacieux & le joug des imbécilles.

EN matiére de Religion l'enthousiasme commence toujours le bâtiment, mais l'habileté l'acheve.

L'ESPRIT d'ambition est presque toujours joint à celui d'enthousiasme, & se

mêle, ſans qu'on s'en apperçoive, à la piété la plus auſtére.

Les plus grandes inimitiés produiſent moins de crimes que le Fanatiſme.

C'eſt une choſe bien déplorable que les Chrétiens ayent cherché durant tant de ſiécles dans le dogme, dans le culte, dans la diſcipline, dans la hiérarchie, de quoi enſanglanter preſque ſans relâche la partie de l'Europe où ils ſont établis.

Il y a peu de points de controverſe qui n'ayent cauſé une guerre civile : & les Nations étrangéres (peut-être notre poſtérité,) ne pourront comprendre que nos peres ſe ſoient égorgés mutuellement, pendant tant d'années, en prêchant la patience.

Les Sectes vieilliſſent comme les hommes. Celles qui n'ont pas été ſoutenues par de grands Princes, qui n'ont point cauſé de grands maux, vieilliſſent plutôt que les autres. Ce ſont des maladies épidémiques qui paſſent comme la ſuette & la cocluche.

IL eſt bien triſte pour l'humanité, que ceux qui ſe diſent les déclarateurs des commandemens céleſtes, les interprètes de la Divinité, en un mot les Théologiens, ſoient quelquefois les plus dangereux de tous : qu'il s'en trouve d'auſſi pernicieux dans la ſociété, qu'obſcurs dans leurs idées ; & que leur ame ſoit gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle eſt vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre par un ſophiſme.

LES querelles Théologiques avaient plus de poids en Orient, parce que les Prélats n'y ayant jamais eu de puiſſance temporelle, cherchaient à ſe faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre cauſe de la paix Théologique en Occident ; c'eſt l'ignorance qui au moins produiſit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cauſe.

Les Métaphyſiciens & les Théologiens reſſemblent aſſez à cette eſpéce de Gladiateurs qu'on faiſait combattre les yeux couverts d'un bandeau.

LES Héréſies ſemblent être le fruit d'un peu de ſcience & de loiſir.

TOUS les Réformateurs ont toujours affecté des mœurs févères.

LA fureur de l'enthoufiafme n'eft guères que dans les Sectes naiffantes.]

SI Newton était né en Portugal, & qu'un Dominicain eut vû une héréfie dans la raifon inverfe du quarré des diftances, on aurait revêtu le Chevalier Ifaac Newton d'un fanbenite dans un *Auto da fé*.

UN infpiré qui cabale, n'eft-il pas convaincu d'être un fourbe? L'imagination humaine eft capable de réunir ces deux excès qui femblent s'exclure. (la Fourberie & le Fanatifme.)

C'eft une chofe bien déplorable, que la même Religion qui ordonne le pardon des injures, ait fait commettre depuis long-tems tant de meurtres; & cela en vertu de cette feule maxime, que quiconque ne penfe pas comme nous eft réprouvé, & qu'il faut avoir les réprouvés en horreur.

Pachimére au treiziéme fiécle tradui-

ſit pluſieurs écrits des Sages de l'Inde. En voici un paſſage bien ſingulier.

» J'ai vû toutes les Sectes s'accuſer réciproquement d'impoſture. J'ai vû tous les Mages diſputer avec fureur du premier principe & de la derniére fin. Je les ai tous interrogés, & je n'ai vû dans toutes ces Chefs de faction qu'une opiniâtreté infléxible, un mépris ſuperbe pour les autres, une haine implacable. J'ai donc réſolu de n'en croire aucun. Ces Docteurs, en cherchant la vérité, ſont comme une femme qui veut faire entrer ſon amant par une porte dérobée, & qui ne peut trouver la clé de la porte. Les hommes, dans leurs vaines recherches, reſſemblent à celui qui monte ſur un arbre où il y a un peu de miel; & à peine en a-t-il mangé, que les dragons qui ſont autour de l'arbre, le dévorent. «

La fureur qu'inſpirent l'eſprit dogmatique & l'abus de la Religion chrétienne mal entendue, a répandu autant de ſang, a produit autant de déſaſtres en Allemagne, en Angleterre, & même en Hollande qu'en France. Cependant aujourd'hui la différence des Religions

ne cauſe aucun trouble dans ces Etats. Le Juif, le Catholique, le Grec, le Luthérien, le Calviniſte, l'Anabatiſte, le Socinien, le Memmoniſte, le Morave, & tant d'autres, vivent en freres dans ces contrées, & contribuent également au bien de la ſociété.

LA Philoſophie, la ſeule Philoſophie, cette ſœur de la Religion, a déſarmé des mains que la ſuperſtition avait ſi longtems enſanglantées : & l'eſprit humain au réveil de ſon yvreſſe s'eſt étonné des excès où l'avait emporté le fanatiſme.

IL vaut mieux recevoir cent Bulles erronées, que de mettre cent Villes en cendres, comme ont fait quelques Huguenots & leurs adverſaires.

ON diſputait peu dans l'Egliſe Latine aux premiers ſiécles. Les invaſions continuelles des barbares permettaient à peine de penſer, & il y avoit peu de dogmes qu'on eût aſſez développés pour fixer la créance univerſelle. Preſque tout l'Occident rejetta le culte des Images au ſiécle de Charlemagne. Un Evêque de Turin, nommé Claude, les y proſcrivit avec chaleur, & ſoutint pluſieurs dogmes,

qui font encore aujourd'hui le fondement de la créance des Proteftans. Ces opinions fe perpétuérent dans les vallées du Piémont, du Dauphiné, de la Provence & du Languedoc. Elles éclatérent au douziéme fiécle : elles produifirent *la* guerre des Albigeois.... elles excitérent la guerre des Huffites.... Les *anciens* dogmes, embraffés par les Vaudois, les Albigeois, les Huffites, renouvellés & expliqués différemment par Luther & Zuingle, furent reçus avec avidité *dans* l'Allemagne...... Ils triomphérent en Suéde & en Dannemarck..... Les *An*glais... les adoptérent, les mitigérent & en compoférent une Religion pour eux feuls. La Suiffe n'eut pas de peine à les recevoir, parce qu'elle était une République.... les Hollandais ne prirent cette Religion, que quand ils fecouérent le joug de l'Efpagne. Genève devint un Etat populaire, en devenant Calvinifte.

QUELQUES Calviniftes s'étaient d'abord infinué dans le Peuple (vers l'an 1559) qu'il faut prefque toujours gagner le premier. Il eft de bonne foi, il fe met lui-même la bride qu'on *lui* préfente, jufqu'à ce qu'il vienne quelque

homme puissant qui la tienne & qui s'en serve à son avantage.

Le Calvinisme devait nécessairement enfanter des guerres civiles, & ébranler les fondemens des Etats.

Il n'y a point de pays en effet, où la Religion de Calvin & de Luther ait paru, sans exciter des persécutions & des guerres.

La raison, en se perfectionnant, détruit le germe des guerres de Religion. C'est l'esprit philosophique qui a banni cette peste du monde.

La saine Philosophie, qui commença vers le milieu du siécle dernier à percer un peu dans le monde, devait dégoûter à la longue les honnêtes gens des disputes de controverse.

Louis XI donna par contrat de mariage le Comté de Boulogne à la sainte Vierge. La piété ne consiste pas à faire la Vierge Comtesse, mais à s'abstenir

des actions que la conſcience reproche, & que Dieu doit punir.

QUELQU'UN répand dans le monde qu'il y a un géant haut de ſoixante & dix pieds : bientôt après, tous les Docteurs éxaminent de quelle couleur doivent être ſes cheveux, de quelle grandeur eſt ſon pouce, quelles dimenſions ont ſes ongles. On crie, on cabale, on ſe bat. Ceux qui ſoutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamétre, font bruler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaiſſeur. Mais, Meſſieurs, votre géant éxiſte-t-il, dit modeſtement un paſſant? Quel doute horrible, s'écrient tous ces diſputans ! Quel blaſphême ! Quel abſurdité ! Alors ils font une trève pour lapider le paſſant. Après l'avoir aſſaſſiné en cérémonie de la maniére la plus édifiante, ils ſe battent entr'eux comme de coutume, au ſujet du petit doigt & des ongles.

HEUREUX tous les hommes, *ſi tous* les diſputeurs de ce monde, ſi les héréſiarques s'étaient ſoumis avec autant de modération, avec une douceur auſſi magnanime que le grand Archevêque *de* Cambrai, qni n'avait nulle envie d'être

hérésiarque. Je ne sçai pas s'il avait raison de vouloir qu'on aimât Dieu pour lui-même ; mais M. de Fénélon méritait d'être aimé ainsi.

La modération semble aujourd'hui prendre, dans les deux partis opposés, la place des anciennes erreurs. Si le même esprit sanguinaire avait toujours présidé à la Religion, l'Europe serait un vaste cimetiére. L'esprit de Philosophie a enfin émoussé les glaives. Faut-il qu'on ait éprouvé deux cens ans de frénésie pour arriver à des jours de repos ?

Socrate qui approcha le plus près de la connaissance du Créateur, en porta, dit-on, la peine, & mourut Martyr de la Divinité. C'est le seul que les Grecs ayent fait mourir pour ses opinions.

Calvin eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que Servet faisait imprimer à Lyon. Calvin fait accuser Servet par un émissaire. Quel rôle pour un Apôtre ! Servet qui sçavait qu'en France on brûlait tout Novateur, s'enfuit, tandis qu'on lui faisoit son procès. Il passe malheureusemen par Genève. Calvin le sçait, le dénonce, le fait arrêter..... Quand

ſon ennemi fut aux fers, il lui prodigua les injures & les mauvais traitemens que font les lâches quand ils ſont maîtres: enfin à force de preſſer les Juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier & de faire crier que Dieu demandait l'exécution de Michel Servet, il le fit bruler, & jouit de ſon ſupplice; lui qui, s'il eût mis le pied en France, eût été brulé lui-même, lui qui avait élevé ſi fortement ſa voix contre les perſécutions.

LA raiſon pénétre en vain chez les principaux citoyens : le peuple eſt toujours porté au fanatiſme. Et peut-être n'y a-t-il d'autres remèdes à cette contagion, que d'éclairer enfin le peuple même : mais on l'entretient dans des ſuperſtitions, & on voit enſuite avec étonnement ce que ces ſuperſtitions produiſent.

Il y a toujours des barbares dans les nations les plus polies, & dans les tems les plus éclairés.

JE ne décide point entre Genève & Rome :
De quelque nom divin que leur parti les
nomme;

J'ai

J'ai vu des deux côtés la fourbe & la
fureur :
Et si la perfidie est fille de l'erreur ;
Si dans les différends où l'Europe se
plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du
mensonge,
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveu-
glement.

J'AI vu naître autrefois le Calvinisme
en France,
Faible, marchant dans l'ombre, humble
dans sa naissance.
Je l'ai vu sans support, éxilé de nos
murs,
S'avancer à pas lents dans des détours
obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la
poussiére
Ce fantôme effrayant lever sa tête al-
tiére,
Se placer sur le trône, insulter aux mor-
tels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos
autels.
Loin de la Cour alors en cette grotte ob-
scure
De ma Religion je vins pleurer l'injure :

Là, quelqu'espoir au moins consôle mes
vieux jours.
Un culte si nouveau ne peut durer tou-
jours.
Des caprices de l'homme il a tiré son
être,
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naî-
tre.

LA Discorde attentive, en traversant les
airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux
Enfers.
Elle amène à l'instant de ces Royaumes
sombres
Le plus cruel tyran de l'empire des om-
bres.
Il vient; le Fanatisme est son horrible
nom,
Enfant dénaturé de la Religion:
Armé pour la defendre, il cherche à la
detruire;
Et reçu dans son sein, l'embrasse & la
dechire.

JE ne vous peindrai point le tumulte &
les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans
Paris:

Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere;
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés.
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encor à peine vous croirez;
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur, en égorgeant leurs freres;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

❧

LE monstre au même instant donne à tous le signal:
Tous sont empoisonnés de son venin fatal.

Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle ;
L'étendard de la Croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux,
Semblaient à leur révolte aſſocier les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux priéres publiques.
Prêtres audacieux, imbéciles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras.
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice ;
Dans les murs de Paris cette infâme milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe :
Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion
Confond le fanatiſme & la Religion.

Il connaît ce grand art, aux Princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.

❧

Ce fanatisme sacrilége
Est sorti du sein des autels,
Il les profane, il les assiége,
Il en écarte les mortels.
O Religion bienfaisante!
Ce farouche ennemi se vante
D'être né de ton chaste flanc.
Mere tendre, Mere adorable!
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang?

❧

Pour instruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la haine,
Pour nous montrer la vérité?
Un ignorant, qui de son frere
Soulage en secret la misére,
Est mon exemple & mon docteur:
Et l'esprit humain qui dispute,
Qui condamne, qui persécute,
N'est qu'un détestable imposteur.

❧

Le Fanatique aveugle & le Chrétien sincère
Ont porté trop souvent le même caractère.

Ils ont même courage, ils ont même désirs.
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs.
Du vrai zèle & du faux, vains juges que nous sommes,
Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.

Si Luther & Calvin revenaient au monde, ils ne feraient pas plus de bruit que les Scotistes & les Thomistes.

Si on avait dit à Luther qu'il détruirait la Religion Romaine dans la moitié de l'Europe, il ne l'aurait pas cru. Il alla plus loin qu'il ne pensait, comme il arrive dans toutes les disputes & dans presque toutes les affaires.

Il y eut toujours dans la naissance du Christianisme en Russie, quelques *Sectes*, ainsi que dans les autres Etats; car les Sectes sont souvent le fruit de l'ignorance, aussi-bien que de la science prétendue. Mais la Russie est le seul grand Etat Chrétien, où la Religion n'ait pas excité de guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La Secte des Roskolniki compo-

ſée aujourd'hui d'environ deux mille mâles.... s'établit dès le douziéme ſiécle par des zélés qui avaient quelque connoiſſance du nouveau Teſtament. Ils eurent & ont encore la prétention de tous les Sectaires, celle de le ſuivre à la lettre, accuſant tous les autres Chrétiens de relâchement. Nulle Société n'eſt ni plus réglée, ni plus ſévére dans ſes mœurs. Ils vivent comme les Quakers, mais ils n'admettent point, comme eux, les autres Chrétiens dans leurs aſſemblées: c'eſt ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les payens accuſérent les premiers Galiléens, dont ceux-ci ont chargé les Gnoſtiques, dont les Catholiques ont chargé les Proteſtans... quelquefois on les a perſécutés. Ils ſe ſont alors enfermés dans leurs Bourgades, ont mis le feu à leurs maiſons, & ſe ſont jettés dans les flammes. Pierre I a pris avec eux le ſeul parti qui puiſſe les ramener, celui de les laiſſer vivre en paix.

On trouva ſur les côtes du Malabar des Chrétiens Neſtoriens... Cette faible Egliſe Syriaque était comme enſevelie ſous ſes ruines par le pouvoir Mahométan. On voulut ſoumettre ces Chrétiens...

au S. Siege, on ne put jamais y réussir. Ce qu'on a fait si aisément chez les sauvages de l'Amérique, on l'a toujours tenté vainement dans toutes les Eglises séparées de la Communion de Rome.

PAGANISME.

L'IDOLATRIE qu'on reproche à tant de nations, est encore une chose bien peu éclaircie. Il ne serait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la Théologie des anciens. Toutes les nations policées eurent la connaissance d'un Dieu suprême, maître des Dieux subalternes & des hommes. Les Egyptiens reconnaissaient eux-mêmes un premier Principe qu'ils appelloient Knef, à qui tout le reste était subordonné. Les anciens Perses adoraient le bon Principe, nommé Orosmade, & ils étaient très-éloignés de sacrifier au mauvais Principe Arimane; qu'ils regardaient à peu-près comme nous regardons le Diable. Les Guébres encore aujourd'hui ont conservé le dogme sacré de l'unité de Dieu. Les anciens Bracmanes reconnaissaient un seul Etre suprême; les Chinois n'associérent aucun être subalterne à la Divinité, & n'eurent

aucune Idole, jusqu'au tems où le culte de Fo & les superstitions des Bonzes ont séduit la populace. Les Grecs & les Romains, malgré la foule de leurs Dieux, reconnaissaient dans Jupiter le Souverain absolu du ciel & de la terre. Homère même, dans les plus absurdes fictions de la Poësie, ne s'est jamais écarté de cette vérité : il représente toujours Jupiter comme le seul Tout-puissant, qui envoie le bien & le mal sur la terre, & qui d'un mouvement de ses sourcils fait trembler les Dieux & les hommes. On dressait des autels, on faisoit des sacrifices à des Dieux subalternes & dépendans du Dieu suprême. Il n'y a pas un seul monument de l'antiquité, où le nom de Souverain du ciel soit donné à un Dieu secondaire, à Mercure, à Apollon, à Mars : la foudre a toujours été l'attribut du Maître.

LA créance de l'immortalité de l'ame était par-tout le fondement des cérémonies Religieuses, soit que la doctrine de la Métempsycose fût admise, soit qu'on reçût celle de la réunion de l'esprit humain à l'esprit universel, soit que l'on crût comme en Egypte, que l'ame serait un jour rejointe à son pro-

pre corps ; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines & des récompenſes apres la mort était univerſelle chez toutes les nations policées.

Les myſtéres & les expiations ſont de la plus haute antiquité. Philippe, pere d'Aléxandre, ſe fit initier aux myſtéres de la Samothrace avec la jeune Olympias qu'il épouſa enſuite.

Il eſt difficile de ſçavoir chez quelle nation on inventa ces myſtéres. On les trouve établis chez les Perſes, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établiſſement plus ſage. La plûpart des hommes, quand ils ſont tombés dans de grands crimes, ont naturellement des remors. Les Légiſlateurs qui établirent les myſtéres & les expiations, voulurent également empêcher les coupables repentans de ſe livrer au déſeſpoir, & de retomber dans leurs crimes.

C'est ce dogme de l'unité de l'Etre ſuprême, qui fit donner le nom de myſtéres à ces cérémonies ſacrées.

CEUX qui avaient commis de grands crimes, les confessaient à l'Hiérophante, & juraient devant Dieu de n'en plus commettre.

LES parricides n'étaient point reçus à ces expiations : ce crime était trop énorme.

La confession de ses fautes dans les cérémonies de la Religion est de la plus haute antiquité, & est expressément ordonnée par les Loix de Zoroastre qu'on trouve dans le Sadder. Les initiés n'étaient point admis aux mystéres sans avoir exposé le secret de leurs cœurs en présence de l'Etre suprême. S'il y a quelque chose de consolant sur la terre, c'est de pouvoir être réconcilié avec le Ciel & avec soi-même..... Si ces mœurs, ces usages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur & de piété dans nos ames.

Islamisme.

MAHOMET naquit à la ec que dans l'Arabie pétrée en 570 le 5 Mai.

Il enseignait aux Arabes, adorateurs

des étoiles, qu'il ne fallait adorer que le Dieu qui les a faites : Que les Livres des Juifs & des Chrétiens s'étant corrompus & falsifiés, on devait les avoir en horreur : Qu'on était obligé sous peine de châtiment éternel, de prier cinq fois par jour, de donner l'aumône, & surtout, en ne reconnoissant qu'un seul Dieu, de croire en Mahomet son dernier Prophète : enfin de hazarder sa vie pour sa foi.

Il défendit l'usage du vin, parce que l'abus en est trop dangereux.....Il conserva la circoncision....Il permit aux hommes la pluralité des femmes. Il n'altéra en rien la Morale, qui a toujours été la même dans le fond chez tous les hommes, & qu'aucun Législateur n'a jamais corrompue. Il proposait une vie éternelle où l'ame serait enyvrée de tous les plaisirs spirituels, & où le corps ressuscité avec les sens, goûterait par ces sens mêmes toutes les voluptés qui lui sont propres.

Cette Religion s'appella Islamisme, qui signifie résignation à la volonté de Dieu. Le Livre qui la contient, s'appella Coram, c'est à dire le Livre ou l'Ecriture, ou la Lecture par excellence.

Il est vrai que les contradictions, les absurdités, les anachronismes sont ré-

pandus en foule dans ce Livre. On y voit sur-tout une ignorance profonde de la Physique la plus simple & la plus connue. C'est la pierre de touche des Livres que les fausses Religions prétendent écrits par la Divinité ; car Dieu n'est ni absurde ni ignorant : mais le vulgaire, qui ne voit point ces fautes, les adore, & les Ymans emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Les Religions durent plus que les Empires. Le Mahométisme fleurissait, & l'Empire des Califes était détruit par la nation des Turcomans.

Si jamais puissance a menacé toute la terre, c'est celle des Califes : car ils avaient le droit du Trône & de l'encensoir, du glaive & de l'entousiasme ; leurs ordres étaient autant d'oracles & leurs soldats autant de fanatiques.

Les Califes n'étaient plus que les Chefs de la Religion, tels que le Dairi Pontife du Japon, qui commande aujourd'hui en apparence au Cubosama, & qui lui obéit en effet ; tels que le Shérif de la Mecque, qui appelle le Sultan Turc

ſon Vicaire; tels enfin qu'étaient les Papes ſous les Rois Lombards.

LA domination des Califes dura 655 ans. Deſpotiques dans la Religion comme dans le Gouvernement, ils n'étaient point adorés ainſi que le grand Lama; mais ils avaient une autorité plus réelle: & dans les tems même de leur décadence, ils furent reſpectés des Princes qui les perſécutaient. Tous ces Sultans Turcs, Arabes, Tartares, reçurent l'inveſtiture des Califes, avec bien moins de conteſtations, que pluſieurs Princes Chrétiens n'en ont reçu des Papes. On ne baiſoit point les pieds du Calife, mais on ſe proſternait ſur le ſeuil de ſon Palais.

Les Mages.

LES Mages, adorateurs d'un ſeul Dieu, ennemis de tout ſimulacre, révéraient dans le feu qui donne la vie à la Nature, l'emblême de la Divinité: ils regardaient leur Religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaiſſance qu'ils avaient des Mathématiques, de l'Aſ-

tronomie, & de l'Hiſtoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs alors ignorans (les Muſulmans.) Ils ne purent abandonner une Religion, conſacrée par tant de ſiécles, pour une Secte ennemie qui venait de naître. La plûpart ſe retirérent aux extrémités de la Perſe & de l'Inde. C'eſt-là qu'ils vivent aujourd'hui ſous le nom de Gavres ou de Guébres, ne ſe mariant qu'entr'eux, entretenant le feu ſacré, fidéles à ce qu'ils connaiſſent de leur ancien culte; mais ignorans, mépriſés, & à leur pauvreté près, ſemblables aux Juifs ſi long-tems diſperſés, ſans s'allier aux autres nations, & plus encore aux Banians, qui ne ſont établis & diſperſés que dans l'Inde & en Perſe.

Laokium.

QUELQUE tems avant Confucius, Laokium avoit introduit une Secte qui croit aux eſprits malins, aux enchantemens, aux preſtiges: mais dans le premier ſiécle de notre Ere, ce pays (la Chine) fut inondé de la ſuperſtition des Bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de Fo ou

de Foé, adorée ſous différens noms par les Japonois & les Tartares, prétendu Dieu deſcendu du ciel ſur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conſéquent le plus fait pour le vulgaire... C'eſt ce Dieu que prêchent les Bonzes à la Chine, les Talapoins à Siam, les Lamas en Tartarie. C'eſt en ſon nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de Bonzes conſacrent leurs jours à des exercices de pénitence qui effrayent la nature. Quelques-uns paſſent leur vie nuds & enchaînés; d'autres portent un carcan de fer qui plie leurs corps en deux, & tient leur front toujours baiſſé à terre. Leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à l'infini. Ils paſſent pour chaſſer les démons, pour opérer des miracles. Ils vendent au peuple la rémiſſion des péchés. Cette Secte ſéduit quelquefois des Mandarins; & par une fatalité qui montre que la même ſuperſtition eſt de tous les pays, quelques Mandarins ſe ſont fait tondre en Bonzes par piété.

Confucius.

CONFUCIUS qui vivoit il y deux mille trois cens ans, un peu avant Pythagore, rétablit cette Religion, laquelle consiste à être juste.... Il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme; mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus saines que puisse former l'esprit humain sans révélation. C'est pourquoi le Pere le Comte & d'autres Missionnaires ont écrit que les Chinois ont connu le vrai Dieu, quand les autres peuples étaient idolâtres, & qu'ils lui ont sacrifié dans le plus ancien Temple de l'univers.

LE Gouvernement de la Chine n'a jamais adopté depuis plus de quatre mille ans qu'il est connu, que le culte des Noachides, l'adoration simple d'un seul Dieu. Cependant il tolère les superstitions de Fo, & une multitude de Bonzes qui serait dangereuse, si la sagesse des Tribunaux ne les avait pas toujours contenus.

Le dogme de la fatalité eſt ancien & univerſel : vous le trouverez toujours dans Homère. Jupiter voudrait ſauver la vie à ſon fils Sarpédon ; mais le Deſtin l'a condamné à la mort : Jupiter ne peut qu'obéir. Le Deſtin était chez les Philoſophes, ou l'enchaînement néceſſaire des cauſes & des effets produit par la nature, ou ce même enchaînement ordonné par la Providence : ce qui eſt bien plus raiſonnable.

Le Roman Théologique de la Métempſycoſe vient de l'Inde, dont nous avons reçu beaucoup plus de fables qu'on ne croit communément.

Telle eſt la faibleſſe du genre humain, & telle ſa perverſité, qu'il vaut mieux ſans doute pour lui d'être ſubjugué par toutes les ſuperſtitions poſſibles, pourvu qu'elles ne ſoient point meurtriéres, que de vivre ſans Religion. L'homme a toujours eu beſoin d'un frein : & quoiqu'il fût ridicule de ſacrifier aux Faunes, aux Sylvains, aux Naïades, il était bien plus raiſonnable & plus utile d'adorer ces images fantaſtiques de la Divinité, que de ſe livrer à l'Athéiſme. Un Athée qui ſerait raiſonneur, violent

& puiſſant, ſerait un fléau auſſi funeſte qu'un ſuperſtitieux ſanguinaire.

*QUAND les hommes n'ont pas de notions ſaines de la Divinité, les idées fauſſes y ſuppléent. Le Payen craignait de commettre un crime de peur d'être puni par les faux Dieux. Le Malabare craint d'être puni par ſa Pagode. Partout où il y a une ſociété établie, une Religion eſt néceſſaire. Les Loix veillent ſur les crimes connus, & la Religion ſur les crimes ſecrets.

DE tant de Religions différentes, il n'en eſt aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours ſenti qu'il avait beſoin de clémence. C'eſt l'origine de ces pénitences effrayantes auxquelles les Bonzes, les Bramins, les Faquirs ſe dévouent : & ces tourmens volontaires qui ſemblent crier miſéricorde pour le genre humain, ſont devenus un métier pour gagner ſa vie.

Se peut-il que dans ſes ouvrages
L'homme aveugle ait mis ſon appui,
Et qu'il prodigue ſes hommages
A des Dieux moins divins que lui?

Jusqu'à quand par d'affreux blasphêmes,
Rendrons-nous des honneurs suprêmes
Aux métaux qu'ont formés nos mains ?
Jusqu'à quand l'encens de la terre
Ira-t-il grossir le tonnerre,
Prêt à tomber sur les humains ?

L'INGENIEUR Perri & le Baron de Stralemberg, qui ont été si long-tems en Russie, disent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi & de probité dans les Payens que dans les autres. Ce n'est pas le Paganisme qui les rendait plus vertueux ; mais menant une vie pastorale, éloignés du commerce des hommes, & vivans comme dans ces tems qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes passions, ils étaient nécessairement plus gens de bien.



Oracles de faux Dieux.

Cet organe des Dieux est-il donc infaillible ?
Un ministère saint les attache aux autels :
Ils approchent des Dieux, mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans ;
Et que de leurs festons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?
Non, non, chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la Divinité.
Nos Prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense :
Notre crédulité fait toute leur science.

NE consultez point d'Oracles inutiles :
C'est par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
Ce fantôme inoui qui paraît en ce jour,
Qui naquit de la crainte & l'enfante à son tour,
Peut il vous effrayer par tous ses vains prestiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges.
Ils sont l'appas grossier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.

J'AI fait en secret, moins fière & plus hardie,
Consulter Jupiter aux sables de Lybie,
Comme si loin de nous le Dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'aux fond de ces déserts.

DU Ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même :

Il permet à la mort d'interrompre ses
loix,
Pour l'effroi de la terre & l'exemple des
Rois.

NATURE.

TOUT ce qui tient intimement à la nature humaine, se ressemble d'un bout de l'univers à l'autre. Tout ce qui peut dépendre de la coutume est différent, & c'est un hazard s'il se ressemble. L'empire de la coutume est bien plus vaste que celui de la nature. Il s'étend sur les mœurs, sur tous les usages : il répand la variété sur la scène de l'univers. La nature y répand l'unité : elle établit partout un petit nombre de principes invariables. Ainsi le fonds est toujours le même, & la culture produit des fruits différens.

LA Nature féconde, ingénieuse & sage,
Par ces dons partagés ornant cet uni-
vers,
Parle à tous les humains, mais sur des
tons divers.
Ainsi que son esprit, tout peuple a son
langage,

Ses sons & ses accens à sa voix ajustés,
Des mains de la nature exactement notés :
L'oreille heureuse & fine en sent la différence.

✻✻✻

QUAND la nature était dans son enfance,
Nos bons ayeux étaient dans l'ignorance,
Ne connaissaient ni le tien, ni le mien:
Qu'auraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rien.
Ils étaient nuds : & c'est chose très-claire,
Que, qui n'a rien, n'a nul partage à faire.

✻✻✻

PÉRISSE la marâtre :
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang.

✻✻✻

La Nature & l'Hymen, voilà les Loix premières,
Les devoirs, les liens des nations entières.
Ces Loix viennent des Dieux, le reste est des humains.

✻✻✻

LA

La Nature un moment jette un cri qui l'alarme ;
Mais bientôt dans un cœur à la raiſon rendu,
L'intérêt parle en maître & ſeul eſt entendu.

Nous voyons un amour de l'ordre qui anime en ſecret le genre humain : c'eſt un des reſſorts de la nature qui reprend toujours ſa force.

HUMANITÉ.

On prétend qu'on eſt moins malheureux, quand on ne l'eſt pas ſeul : ce n'eſt pas par malignité, c'eſt par beſoin. On ſe ſent alors entraîné vers un infortuné, comme vers ſon ſemblable. La joie d'un homme heureux ſerait une inſulte : mais deux malheureux ſont comme deux arbriſſeaux faibles, qui s'appuyant l'un ſur l'autre ſe fortifient contre l'orage.

Sans l'humanité, vertu qui comprend toutes les vertus, on ne mériterait guéres le nom de Philoſophe.

CEUX qui perſécutent un Philoſophe, ſous prétexte que ſes opinions ſont dangereuſes au Public, ſont auſſi abſurdes que ceux qui craindroient que l'étude de l'Algébre ne fît renchérir le pain au marché. Il faut plaindre un être penſant qui s'égare. Le perſécuter eſt inſenſé & horrible. Nous ſommes tous freres. Si quelqu'un de mes freres, plein du reſpect & de l'amour filial, animé de la charité la plus fraternelle, ne ſalue pas notre pere commun avec les mêmes cérémonies que moi, dois-je l'égorger & lui arracher le cœur?

IL faut aimer & très-tendrement les créatures: il faut aimer ſa patrie, ſa femme, ſon pere, ſes enfans; il faut ſi bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires ſont propres à faire des raiſonneurs inhumains.

VIVONS en paix, adorons notre Pere commun: vous, avec vos ames ſçavantes & hardies; nous, avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre; paſſons-le doucement, ſans nous quereller pour des difficultés qui ſeront

éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain.

La Religion d'un barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guéres plus juste. Etre fidéle à quelques pratiques inutiles, & infidéle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines priéres, & garder ses vices : jeûner, mais haïr : cabaler, persécuter ; voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal.

Les hommes sanguinaires ne le sont que dans la fureur de la vengeance, ou dans les sévérités de cette politique atroce, qui fait croire la cruauté nécessaire : mais personne ne répand le sang pour son plaisir.

Le genre humain serait trop malheureux, s'il était aussi commun de commettre des choses atroces, que de les croire.

Il y a souvent des hommes qui, sans avoir acheté le droit de juger leurs sem-

blables, aiment le bien public, autant qu'il eſt négligé quelquefois par ceux qui acquiérent, comme une métairie, le pouvoir de faire du bien & du mal.

SALADIN laiſſa par ſon teſtament des diſtributions égales d'aumônes aux pauvres Mahométans, Juifs & Chrétiens; voulant faire entendre par cette diſpoſition que tous les hommes ſont freres; & que, pour les ſecourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils ſouffrent.

ON retrouvera dans preſque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractére de tout être penſant: on y verra (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le deſir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injuſtice & de l'oppreſſion: & c'eſt cela ſeul qui a juſqu'ici tiré mes ouvrages de l'obſcurité, où leur médiocrité devait les enſevelir.

L'HUMANITE' qu'on éxerce aujourd'hui en Ruſſie, eſt préférable aux anciennes ſévérités, & retient mieux dans le devoir des hommes qui, avec une éducation heureuſe, ont pris des ſentimens d'honneur. L'extrême rigueur était au-

trefois néceſſaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'Impératrice Elizabeth a achevé par la clémence l'ouvrage que ſon pere commença par les loix. Cette indulgence a été même pouſſée à un point dont il n'y a point d'éxemple dans l'Hiſtoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant ſon régne perſonne ne ſeroit puni de mort, & a tenu ſa promeſſe. Elle a été la premiére Souveraine qui ait ainſi reſpecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics : leurs châtimens ſont devenus utiles à l'Etat, inſtitution non moins ſage qu'humaine. Par-tout ailleurs on ne ſait que tuer un criminel avec appareil, ſans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impreſſion peut-être ſur des méchans pour la plûpart fainéans, que la crainte d'un châtiment & d'un travail pénible qui renaiſſent tous les jours.

IL n'eſt point de Juriſconſulte en Europe, il n'eſt pas même d'eſclave qui ne ſente toute l'horreur de cette injuſtice barbare. (Supplice de Patkul ſous Charles XII.) Le premier crime de cet infortuné était d'avoir repréſenté reſpec-

tueusement les droits de sa patrie, à la tête de six cens Gentilshommes Livoniens députés de tout l'Etat : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les Loix. Cette Sentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu Ambassadeur d'un des plus grands Monarques du monde, sa personne était sacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature & celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la ternissent.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfans du même Dieu, vivons du moins en freres;
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux.
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & par nous si chérie:
Notre cœur égaré, sans guide & sans appui,
Est brûlé de desirs, ou glacé par l'ennui.

Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
De la ſociété les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs, au moins quelques inſtans :
Remède encor trop faible à des maux ſi conſtans.
Ah ! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte !
Je crois voir des forçats dans leurs cachots funeſtes,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

❧

A la Religion diſcrétement fidèle,
Sois doux, compatiſſant, ſage, indulgent comme elle ;
Et ſans noyer autrui, ſonge à gagner le port.
Qui pardonne a raiſon, & la colère a tort.

❧

LOIN *de nous à jamais ces mortels endurcis,*
Indignes du beau nom, du nom ſacré d'amis,

Ou toujours remplis d'eux, ou toujours
hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconſtance ardens à ſe
livrer;
Malheureux, dont le cœur ne ſait pas
comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de
pleurer.

***

SI l'éternelle Loi qui meut les élémens,
Fait tomber les rochers ſous les efforts
des vents :
Si les chênes touffus par la foudre s'em-
braſent,
Ils ne reſſentent point les coups qui les
écraſent.
Mais je vis, mais je ſens; mais mon
cœur opprimé
Demande des ſecours au Dieu qui l'a
formé.
Enfans du Tout-puiſſant, mais nés dans
la misère,
Nous étendons les mains vers notre com-
mun Pere.
Le vaſe, on le ſait bien, ne dit point
au Potier.
Pourquoi ſuis-je ſi vil, ſi faible, ſi groſ-
ſier ?

Il n'a point la parole, il n'a point la pensée.
Cette urne, en se formant, qui tombe fracassée,
De la main du Potier ne reçut point un cœur,
Qui désirât les biens, & sentît son malheur.

❧

AIMEZ Dieu, lui dit-il, (Jesus-Christ) *mais aimez les mortels.*
Voilà l'homme & sa loi. C'est assez : le Ciel même
A daigné nous tout dire, en ordonnant qu'on aime.
Le monde est médisant, vain, léger, envieux :
Le fuir est très-bien fait, le servir encor mieux.
A sa famille, aux siens je veux qu'on soit utile.

❧

FERME en tes sentimens, & simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire :
Ce mortel qui s'égare, est un homme, est ton frere :

Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui ;
Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.

❧

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre :
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais.

❧

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être :
Mais enfin je suis homme, & c'est assez de l'être,
Pour aimer à donner ses soins compatissans
A des cœurs vertueux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

❧

CONSULTER la prudence, & ſuivre l'équité,
Ce n'eſt encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'eſt que juſte eſt dur, qui n'eſt que ſage eſt triſte;
Dans d'autres ſentimens l'héroïſme conſiſte.
Le conquérant eſt craint, le ſage eſt eſtimé;
Mais le bienfaiſant charme, & lui ſeul eſt aimé.
Lui ſeul eſt vraiment Roi, ſa gloire eſt toujours pure,
Son nom parvient ſans tache à la race future.
A qui ſe fait aimer, faut-il d'autres exploits?
Trajan, non loin du Gange, enchaîna trente Rois:
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jeruſalem conquiſe & ſes murs abbatus
N'ont point éterniſé le grand nom de Titus.
Il fut aimé; voilà ſa grandeur véritable.

J'AIME peu les Héros, ils sont trop de fracas.
Je hais ces Conquérans, fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens suprêmes:
Cherchant par-tout la mort, & la faisant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables;
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.

C'EST peu d'être équitable, il faut rendre service. Le juste est bienfaisant.

Ce mot de bienfaisance, *il me plaît, il rassemble,*
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits Grammairiens, grands Précepteurs des sots,
Qui pesez la parole, & mesurez les mots,
Pareille expression vous semble hazardée;
Mais l'univers entier en doit chérir l'idée.

TENDONS... *une main bienfaisante*
A cet infortuné que le Ciel nous présente.
Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux.

QUI ne ſait compatir aux maux qu'on a ſoufferts ?

QU'IL eſt dur de haïr ceux qu'on voudrait aimer !

MORNAY revole au Prince, il le ſuit, il l'eſcorte,
Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte ;
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée :
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée ;
Et ſon courage mâle, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

MORNAY parmi les flots de ce torrent rapide
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,

D'un œil ferme & ſtoïque, il regarde la
guerre
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais
néceſſaire.
Il marche en Philoſophe où l'honneur le
conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maî-
tre & le ſuit.

LES Saints ont des plaiſirs que je ne con-
nais pas.
Les miracles ſont bons : mais ſoulager
ſon frere,
Mais tirer ſon ami du ſein de la misère,
Mais à ſes ennemis pardonner leurs ver-
tus,
C'eſt un plus grand miracle, & qui ne
ſe fait plus.

DE l'Inde aux bornes de la France,
Le ſoleil en ſon vaſte tour
Ne voit qu'une famille immenſe
Que devrait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des freres:
Jettez ces armes mercénaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourſuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouiſſance
Dans l'horrible nuit du trépas?

Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne ;
Et cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.

DESTINÉE.

Biens & maux.

LA doctrine des deux Principes est de Zoroastre. Orosmade ou Aromaze, l'Ancien des jours, & Arimane, le Génie des ténèbres, sont l'origine du Manichéisme. C'est l'Osiris & le Tiphon des Egyptiens : c'est la Pandore des Grecs : c'est le vain effort de tous les Sages pour expliquer l'origine du bien & du mal.

D'UN événement donné, déduire tous les événemens de l'univers, est un beau problême à résoudre ; mais c'est au Maître de l'univers qu'il appartient de le faire.

C'EST l'esprit du tems qui dirige tous les grands événemens de l'univers.

LES méchans ſont toujours malheureux : ils ſervent à éprouver un petit nombre de juſtes répandus ſur la terre ; & il n'y a point de mal dont il ne naiſſe un bien. S'il n'y avoit que du bien, & point de mal, alors cette terre ſerait une autre terre, l'enchaînement des événemens ſerait un autre ordre de ſageſſe ; & cet autre ordre qui ſerait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre ſuprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut reſſembler à l'autre. Cette immenſe variété eſt un attribut de ſa puiſſance immenſe.

Il n'y a ni deux feuilles d'arbres ſur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui ſoient ſemblables ; & tout ce que nous voyons ſur le petit atôme où nous ſommes nés, devait être dans ſa place & dans ſon tems fixé ſelon les ordres immuables de celui qui embraſſe tout. Faible mortel, ceſſez de diſputer contre ce qu'il faut adorer.

LA fortune n'eſt autre choſe que l'enchaînement néceſſaire de tous les événemens de l'univers.

CEUX qui ſe plaignent de la fortune,

n'ont bien ſouvent à ſe plaindre que d'eux-mêmes.

On aime à murmurer. Il y a du plaiſir à ſe plaindre ; mais il y en a plus à vivre. On ſe plaît à ne jetter la vuë que ſur le mal & à l'exagérer. Liſez les Hiſtoires, nous dit-on : ce n'eſt qu'un tiſſu de crimes & de malheurs. D'accord : mais les Hiſtoires ne ſont que les tableaux des grands événemens. On ne conſerve que la mémoire des tempêtes : on ne prend point garde au calme. On ne ſonge pas que depuis cent ans il n'y a eu aucune ſédition dans Péquin, dans Rome, dans Veniſe, dans Paris, dans Londres : qu'en général il y a plus d'années tranquilles dans toutes les grandes Villes, que d'années orageuſes : qu'il y a plus de jours innocens & ſereins, que de jours marqués par de grands crimes ou par de grands déſaſtres.

Si on donne le nom de bonheur à quelques plaiſirs dans cette vie, il y a du bonheur en effet : ſi on ne donne ce nom qu'à un plaiſir toujours permanent, ou à une ſuite continue & variée de ſenſations délicieuſes, le bonheur n'eſt pas fait pour ce globe terraqué. Cherchez ailleurs.

JE ne dispute pas d'antiquité ; parce qu'il suffit d'être heureux, & que c'est fort peu de chose d'être ancien.

IL ne faut pas à un certain âge s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive & des sens bien parfaits pour goûter ce bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté, de la Philosophie, on est aussi-bien que l'âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est hors de sa sphère.

IL n'appartient certainement qu'à Dieu, à un Etre qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel est l'homme le plus heureux.

LE plaisir est un présent de la Divinité. L'homme ne peut se donner ni sensation, ni idées; il reçoit tout. La peine & le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être.

C'EST une grande preuve de la force de l'éducation & des bisarreries de ce monde, que la plûpart de ces fiers ennemis des Chrétiens (les Janissaires) soient nés de Chrétiens opprimés. Une

plus grande preuve de cette fatalité & invincible destinée, par qui l'Etre suprême enchaîne tous les événemens de l'univers, c'est que Constantin ait bâti Constantinople pour les Turcs, comme Romulus avait tant de siécles auparavant jetté les fondemens du Capitole pour les Pontifes de l'Eglise.

Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs qui a persécuté la Maison de Stuart pendant plus de trois cens années.

Tous les jours des humains comptés avant
les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont
présens.
Le destin marque ici l'instant de leur
naissance,
L'abaissement des uns, des autres la
puissance,
Les divers changemens attachés à leur
sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune
& leur mort.



QUEL pouvoir inconnu gouverne les humains !
Que de faibles ressorts font d'illustres destins !

❧

DIEU se joue à son gré de la race mortelle,
Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle,
Et trousse à trente-deux mon dévot de Pascal.
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
Descendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers & sur chaque animal :
Les sots, les gens d'esprit, & les fous & les sages,
Chacun reçoit sa dose, & le tout est égal.

❧

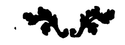
DE la nécessité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des autels un courage infléxible.

❧

QUELLE fureur, hélas ! de vouloir arracher
Des secrets que le sort a voulu nous cacher ?

❧

Le Ciel, en nous formant, mêlangea notre vie
De desirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De momens de plaisirs & de jours de tourmens;
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence,
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.



LES *arrêts du Destin trompent souvent notre ame.*
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas.
Il plonge dans l'abysme, & bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'Empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.



PASSIONS.

QUE les passions sont funestes ! Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau, elles le submergent quelquefois ; mais sans elles il ne peut voguer. La bile rend colére & malade ; mais sans la bile, l'homme ne sauroit vivre. Tout est dangereux ici-bas, & tout est nécessaire.

SI la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même sent cette faute.

UNE passion naissante & combattue éclate ; un amour satisfait sait se cacher.

..... CROIS-TU qu'une Princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse ?
Des Courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts.
A travers leurs respects, leurs trompeuses souplesses
Pénétrent dans nos cœurs & cherchent nos faiblesses.

A leur malignité rien n'échappe & ne fuit :
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit :
Tout parle contre nous jusqu'à notre silence :
Et quand leur artifice & leur persévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos secrets,
Alors avec éclat leurs discours indiscrets
Portant sur notre vie une triste lumière,
Vont de nos passions remplir la terre entière.

QUOI QUE fasse un grand cœur où la vertu domine,
On ne se cache point ces secrets mouvemens
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre :
Ces feux qu'on croit éteints, renaissent de leur cendre ;
Et la vertu sévère en de si durs combats
Résiste aux passions, & ne les détruit pas.

LE PLAISIR.

LE plaiſir eſt un préſent de la Divinité. L'homme ne peut ſe donner ni ſenſation, ni idées; il reçoit tout. La peine & le plaiſir lui viennent d'ailleurs comme ſon être.

IL n'y a point de plaiſir ſans bienſéance.

LES plaiſirs ſont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fit naître;
Chacun a ſa ſaiſon, & par des ſoins prudens
On peut en conſerver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'eſt d'une main légère;
On flétrit aiſément leur beauté paſſagère.
N'offrez pas à vos ſens, de molleſſe accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.

Il

Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre;
Quittons les voluptés pour ſavoir les reprendre :
Le travail eſt ſouvent le pere du plaiſir.

❧

PAR le ſeul mouvement Dieu conduit la matière;
C'eſt par le ſeul plaiſir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ſes mains.
Tout mortel au plaiſir a dû ſon exiſtence;
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe :
Soit que du doux ſommeil la nuit ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux;
Soit que vos ſens flétris cherchent leur nourriture,
L'aiguillon de la faim paſſe en vous la nature,
Ou que l'amour vous force en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous :

Par-tout d'un Dieu clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire :
Les mortels en un mot n'ont point d'autre Moteur.

JADIS trop caressé des mains de la mollesse,
Le Plaisir s'endormit au sein de la paresse :
La langueur l'accabla : plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour, & l'ennui détruisait l'univers.
Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir le travail & la peine :
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas :
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.



LE BONHEUR.

LE malheur est par-tout, mais le bonheur aussi.

HELAS ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tous tems, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec mesure,
Et par-tout partagé, hors dans son seul Auteur ;
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'éleve dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime,
Tous les cœurs sont cachés : tout homme est un abîme,

La joie est passagére, & le rire est trompeur.

Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture :
Tout veut des soins sans doute, & tout est acheté.

Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.

Je ne me vante point d'avoir en cet asyle,
Rencontré le parfait bonheur :
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage,
Il est encore moins chez les Rois,
Il n'est pas même chez les Sages.
De cette courte vie ; il n'est point le partage,
Il y faut renoncer, mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage,
En est tout aussi près au fond de son village,
Que le Fat important qui pense le tenir,
Et le triste Savant qui croit le définir.



SOUVENT la plus belle Princesse
Languit dans l'âge du bonheur.
L'étiquette de la Grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéresse,
Laisse un vuide affreux dans le cœur.

SOUVENT même un grand Roi s'étonne,
Entouré de Sujets soumis,
Que tout l'éclat de sa couronne
Jamais en secret ne lui donne
Le bonheur qu'elle avait promis.

SOMMEIL, ESPÉRANCE.

DU Dieu qui nous créa, la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,

A placé parmi nous deux êtres bien-
faisans,
De la terre à jamais aimables habi-
tans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans
l'indigence;
L'un est le doux sommeil, & l'autre l'es-
pérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de
son faible corps
Les organes vaincus, sans force & sans
ressorts,
Vient par un calme heureux seconder
la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'il
endure.
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos
désirs,
Et même en nous trompant donne de
vrais plaisirs:
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel
l'envoie,
Elle n'inspire point une infidelle joie,
Elle apporte de Dieu la promesse &
l'appui;
Elle est inébranlable & pure comme lui.

J'AI cru dans la retraite éviter le mal-
heur:
Le malheur est par-tout.

SONGE.

Souvent de ses erreurs notre ame
est obsédée,
De son ouvrage même elle est intimi-
dée,
Croit voir ce qu'elle craint, & dans l'hor-
reur des nuits
Voit enfin les objets qu'elle même a
produits.

LE TEMS.

Le tems d'une aile prompte, & d'un
vol insensible,
Fuit & revient sans cesse à ce Palais
terrible ; *
Et de-là sur la terre il verse à pleines
mains,
Et les biens & les maux destinés aux
humains.

* Le Palais du Destin.

Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable :
La main de l'Eternel y marque nos déſirs,
Et nos chagrins cruels & nos faibles plaiſirs.
On voit la liberté, cette eſclave ſi fière,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonnière.
Sous un joug inconnu que rien ne peut briſer,
Dieu ſçait l'aſſujettir, ſans la tyranniſer ;
A ſes ſuprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée ;
Qu'en obéiſſant même, elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux Deſtins penſe donner des loix.

O TEMS ! ô perte irréparable !
Quel eſt l'inſtant où nous vivons ?
Quoi ! la vie eſt ſi peu durable.
Et les jours paraîtraient ſi longs ?



Rien n'eſt plus long que le tems, puiſqu'il eſt la meſure de l'éternité: rien n'eſt plus court, puiſqu'il manque à tous nos projets. Rien n'eſt plus lent pour qui attend, rien de plus rapide pour qui jouit. Il s'étend juſqu'à l'infini en grand, il ſe diviſe juſque dans l'infini en petit. Tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte. Rien ne ſe fait ſans lui; il fait oublier tout ce qui eſt indigne de l'immortalité, & il immortaliſe les grandes choſes.

HAZARD.

LE hazard va ſouvent plus loin que la prudence.

LE mérite eſt caché: qui ſait ſi de nos tems
Il n'eſt point, quoi qu'on diſe, encor quelques talens?
Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron ſauvage,
Eſt Chantre de Paroiſſe, ou Juge de Village.

Le ſort, aveugle Roi des aveugles humains,
Contredit la nature, & détruit ſes deſſeins:
Il affaiblit les traits, les change ou les efface:
Tout s'arrange au hazard, & rien n'eſt à ſa place.

Ce monde n'eſt qu'une Lotterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués ſans titres, & répandus ſans choix.

LE SORT.

Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas:
La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée.
Il peut quitter Céſar, ayant trahi Pompée;
Et dans les factions comme dans les combats,
Du triomphe à la chute, il n'eſt ſouvent qu'un pas.

VA, César n'est qu'un homme, & je ne pense pas
Que le Ciel de mon sort à ce point s'inquiéte,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus:
Les Dieux du haut du Ciel ont compté nos années.

J'AI toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des Etats dépendait d'un moment.

HONNEUR.

C'EST un bonheur, si pur, si précieux
De relever l'indigente Noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse!
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les Camps doit couler pour nos maîtres.

Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.

L'HONNEUR est le désir d'être honoré. Avoir de l'honneur, c'est ne rien faire qui soit indigne des honneurs. On ne dira point qu'un Solitaire a de l'honneur ; cela est réservé pour ce dégré d'estime que dans la société chacun veut attacher à sa personne.

Du tems de la République Romaine, ce désir d'être honoré par des Statues, des Couronnes de laurier & des Triomphes, rendit les Romains vainqueurs d'une grande partie du monde. L'honneur subsistait d'une cérémonie, ou d'une feuille de laurier ou de persil.

L'HOMME.

INEXPLICABLES humains, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse & de grandeur, tant de vertus & de vices ?

PAUVRES humains que nous sommes, que de siécles il a fallu pour acquérir un peu de raison !

IL me semble qu'il n'y a point de véritablement grand homme qui n'ait un bon esprit.

L'HOMME paraît être à sa place, dans la nature, supérieur aux animaux auxquels il est semblable par les organes, inférieur à d'autres êtres auxquels il ressemble probablement par la pensée. Il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de bien & de mal, de plaisir & de peine. Il est pourvu de passions pour agir, & de raisons pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait, il serait Dieu; & ces prétendues contrariétés que vous appellez contradictions, sont les ingrédiens nécessaires, qui entrent dans le composé de l'homme, qui est, comme le reste de la nature, ce qu'il doit être : voilà ce que la raison peut dire. Ce n'est point la raison qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine : c'est la foi seule à laquelle il faut avoir recours.

LES défauts des hommes tiennent souvent à des vertus.

On peut dans une ſatyre montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté ; mais pour peu qu'on ſe ſerve de ſa raiſon, on avouera que de tous les animaux, l'homme eſt le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus longtems ; car ce qu'on dit des cerfs & des corbeaux, n'eſt qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner & nous féliciter de notre bonheur & de ſa durée. A ne raiſonner qu'en Philoſophe, j'oſe dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne ſommes.

Quand il faut rendre ſon corps aux élémens, & ranimer la nature ſous une autre forme, ce qui s'appelle mourir : quand ce moment de métamorphoſe eſt venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'eſt préciſément la même choſe.

C'est une étrange rage que celle de quelques Meſſieurs qui veulent abſolument que nous ſoyons miſérables. Je n'aime point un Charlatan qui me veut

faire accroire que je suis malade pour me vendre ses pilules.

Les hommes ne multiplient pas aussi aisément qu'on le pense ; le tiers des enfans est mort au bout de dix ans ans. Les calculateurs de la propagation de l'espéce humaine ont remarqué qu'il faut des circonstances favorables pour qu'une nation s'accroisse d'un vingtiéme au bout de cent années, & souvent il arrive que la peuplade diminue au lieu d'augmenter.

Si du Dieu qui nous fit, l'éternelle puissance
Eut à deux jours au plus borné notre éxistence,
Il nous aurait fait grace : il faudrait consacrer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer.
Le tems est assez long pour quiconque en profite :
Qui travaille & qui pense, en étend la limite.
On peut vivre beaucoup, sans végéter long-tems.

L'HOMME (on nous l'a tant dit,) est
une énigme obscure.
Mais en quoi l'est-il plus que toute la
nature ?
Avez vous pénétré, Philosophes nouveaux,
Cet instinct sûr & prompt qui sert les
animaux ?
Dans son germe impalpable, avez-vous
pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui
meurt pour renaître ?

HELAS! grands & petits, & Sujets &
Monarques,
Distingués un moment par de frivoles
marques,
Egaux par la nature, égaux par le
malheur;
Tout mortel est chargé de sa propre
douleur :
La peine lui suffit, & dans ce grand
naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre par-
tage.

LA nature en tous sens a ses bornes
prescrites,
Et le pouvoir humain serait seul sans
limites ?

TES Destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.

❧

N'ESPERONS des humains, rien que par leurs faiblesses.

❧

FAUT-il toujours combattre, ou tromper les humains?

❧

CROYEZ-moi, les humains que j'ai trop sû connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

❧

QUI pourrait redouter & refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie & marche au devant d'elle:
Le Sage qui l'attend, la reçoit sans regret.

❧

OUI, de l'éxemple en nous je sai quel est l'empire:
Il est des sentimens que l'habitude inspire.
Le langage, la mode & les opinions,
Tous les dehors de l'ame & ses préventions,

Dans nos faibles esprits sont gravés
par nos peres,
Du cachet des mortels impressions lé-
géres :
Mais les premiers ressorts sont faits
d'une autre main,
Leur pouvoir est constant, leur principe
est divin.
Il faut que l'enfant croisse, afin qu'il
les éxerce :
Il ne les connaît pas sous la main qui
le berce.
Le moineau, dans l'instant qu'il a reçu
le jour,
Sans plumes dans son nid peut-il sentir
l'amour ?
Le renard en naissant va-t-il chercher
sa proie ?
Les insectes changeans qui nous filent la
soie,
Les essains bourdonnans de ces filles du
ciel,
Qui paitrissent la cire & composent le
miel,
Si-tôt qu'ils sont éclos, forment-ils leur
ouvrage ?
Tout mûrit par le tems, & s'accroît
par l'usage ;

Chaque être a son objet; & dans l'instant marqué
Il marche vers le but par le Ciel indiqué.
De ce but, il est vrai, s'écartent nos caprices:
Le juste quelquefois commet des injustices.
On suit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.
De soi-même en tout tems quel cœur est satisfait?

APRE'S tant de mois consacrés
A Mars, à la Cour, à Cithère,
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté
Il est bien doux de ne rien faire.

LES FEMMES.

LA société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer, sont insociables.

LE commerce continuel, si vif & si poli des deux sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

PERDRE ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes paſſions ; c'eſt là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes ſe font dévotes à cinquante ans, & ſe ſauvent d'un ennui par un autre.

QUAND les hommes ne ſont plus dans leur jeuneſſe, ils ont preſque tous beſoin de la ſociété d'une femme complaiſante : le poids des affaires rend ſur tout cette conſolation néceſſaire.

CELLES qu'on appelle quelquefois malhonnêtes femmes, ont preſque toujours le mérite d'un très-honnête homme. Il y a quelques vieilles Veſtales qui déchirent Théone; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes enſemble. Elle ne commettrait pas une légére injuſtice pour le plus grand intérêt ; elle ne donne à ſon amant que des conſeils généreux ; elle n'eſt occupée que de ſa gloire. Il rougirait devant elle, s'il avait laiſſé échapper une occaſion de faire du bien ; car rien n'encourage plus aux actions vertueuſes que d'avoir pour témoin & pour juge de ſa conduite une maîtreſſe dont on veut mériter l'eſtime. Tous les plaiſirs régnent dans ſa maiſon, Théone regne ſur eux ; elle fait parler à cha-

cun son langage ; son esprit naturel met à son aise celui des autres ; elle plaît sans presque le vouloir : elle est aussi aimable que bienfaisante ; & ce qui augmente le prix de toutes ses bonnes qualités, elle est belle.

QUAND on est aimé d'une belle femme, on se tire toujours d'affaire.

UNE des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine ; elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables.

APRÉS dîné l'indolente Glicére
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire :
On a conduit son insipidité,
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barriéres
D'un lourd panier qui flotte aux deux portiéres :
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déja,
L'embrasse, & baille ; & puis lui dit : Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame,

Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens : quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le tems,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs ames excédées.

MARIAGE.

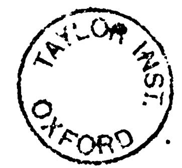
A Mon avis, l'Hymen & ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens :
Point de milieu. L'état du Mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son Amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée ;

Et vos enfans ces gages précieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel Hymen, une union ſi chére,
Si l'on en voit, c'eſt le ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un Maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique:
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour;
Trembler toujours d'avoir une faibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon Maître, ou vivre ſans eſpoir,
Dans les langueurs d'un importun devoir,
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde:
Un tel Hymen eſt l'enfer de ce monde.

❧

IL faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le ſort nous refuſe en beauté:
Etre au dehors diſcrette, raiſonnable,
Dans ſa maiſon douce, égale, agréable.
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point,
Les ſentimens ne ſe commandent point.

❧



ELLE ſuit les éclats ;
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent
pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quel-
que faibleſſe ;
Mais juſques dans ſes goûts elle a de la
ſageſſe,
Craint ſur-tout de ſe voir en ſpectacle à
la Cour,
Et d'être le ſujet de l' oire du jour.

***

JE veux une femme indulgente,
Dont la beauté douce, compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſ-
tique,
Me gouverner ſans être tyrannique ;
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux dé-
licats.
L'Amour tyran eſt un Dieu que j'ab-
jure :
Qui ſent le joug, le porte avec mur-
mure.
Je veux aimer, & ne veux point ſervir ;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avi-
lir.

J'ai

J'ai des défauts ; mais le Ciel fit les femmes,
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs ;
C'est là leur lot : & pour moi je préfère
Laideur aimable à beauté rude & fière.

⁂

L'INTÉRÊT seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs & le bien.
Avoir des mœurs, c'est ne manquer de rien.
Heureux, qui fait par goût & par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.

⁂

VOUS ne méritez pas que je daigne me plaindre :
Je vous rends trop justice ; & ces séductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,

L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste.

⁂

ON peut pour son esclave, oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux de craindre une Maîtresse :
Aux mœurs de l'occident laissons cette bassesse.
Ce sexe impérieux, qui veut tout asservir,
S'il regne dans l'Europe, ici doit obéir.

⁂

L'ETOILE est forte : & c'est souvent le lot
De la beauté, d'épouser un magot.

⁂

L'HYMEN est encore plus saint que la nature.

VOUS ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à leurs yeux ;
Compagnes d'un époux, & Reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, & sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

IL vous sied mal, jeune encor, belle & fraîche,
D'aller crier d'un ton de Pigrièche ;
Contre les ris, les jeux, & les amours ;
De blasphémer ces jeux de vos beaux jours
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez dans leurs cabales sombres
Se lamenter, sans gosier & sans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivans.

Qu'il faut souffrir, quand on veut être
prude !
Et que sans craindre & sans affecter
rien,
Il faudrait mieux être femme de bien!

ÉGALITÉ.

Tous les hommes sont vos égaux : mais un bourgeois de Maroc ne soupçonne pas que cette vérité existe.

Cette égalité n'est pas l'anéantissement de la subordination : nous sommes tous également hommes, mais non membres égaux de la société. Tous les droits naturels appartiennent également au Sultan & au Bostangi. L'un & l'autre doivent disposer avec le même pouvoir de leurs personnes, de leurs familles, de leurs biens. Les hommes sont donc égaux dans l'essentiel, quoiqu'ils jouent sur la terre des rôles différens.

Les mortels sont égaux, leur masque
est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la
nature,
De nos biens, de nos maux sont la seule
mesure.

Les Rois en ont-ils six ? Et leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre espèce ? Ont-ils d'autres ressorts ?
C'est du même limon que tous ont pris naissance ;
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance :
Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort
Vont tous également des douleurs à la mort.



AVOIR les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite & seule égalité.

TOUT est égal enfin. La Cour a ses fatigues,
L'Eglise a ses combats, la Guerre ses intrigues.

AMOUR PROPRE.

IL est aussi impossible qu'une société puisse se former & subsister sans amour

propre, qu'il ſerait impoſſible de faire des enfans ſans concupiſcence, de ſonger à ſe nourrir ſans appétit. C'eſt l'amour de nous-mêmes qui aſſiſte l'amour des autres: c'eſt par nos beſoins mutuels que nous ſommes utiles au genre humain; c'eſt le fondement de tout commerce; c'eſt l'éternel lien des hommes; ſans lui il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une ſociété de dix perſonnes formée. C'eſt cet amour-propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de reſpecter celui des autres. La Loi dirige cet amour-propre, & la Religion le perfectionne. Il eſt bien vrai que Dieu aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui; dans ce cas, les Marchands auraient été aux Indes par charité, & le Maçon eût ſcié de la pierre pour faire plaiſir à ſon prochain. Mais Dieu a établi les choſes autrement: n'accuſons point l'inſtinct qu'il nous donne, & faiſons en l'uſage qu'il commande.

CHEZ de ſombres dévots l'amour propre eſt damné:
C'eſt l'ennemi de l'homme, aux enfers il eſt né.

Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de Dieu même.
Tout amour vient du Ciel : Dieu nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis.
Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame :
Notre esprit est porté sur ses aîles de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a, par bonté, donné les passions

AMOUR.

Le Temple de l'Amour.

SUR le bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,

S'élève un vieux Palais respecté par les
tems :
La nature en posa les premiers fonde-
mens ;
Et l'art ornant depuis sa simple archi-
tecture,
Par ses travaux hardis surpassa la na-
ture.
Là tous les champs voisins, peuplés de
myrthes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hi-
vers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit
éclore,
Et les fruits de Pomone & les présens
de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses mois-
sons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des
saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix
profonde
Tout ce que la nature, aux premiers jours
du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux
humains :
Un éternel repos, des jours purs & se-
reins.

Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célébrent leur honte & vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
Dans son Temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple sacré les Graces deminues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chansons.

On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux & les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée.
Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux :
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide.
La haine & le couroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.

Là malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant si tendre & si cruel
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne avec un souris ou la paix ou la guerre;
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes.
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

L'AMOUR règne par le délire
Sur ce ridicule univers.
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers.
Tantôt il renverse un Empire :
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la Tragédie.
Non moins touchant & plus humain
Il anime la Comédie :
Il affadit dans l'élégie ;
Et dans un Madrigal badin
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de Poësie
De Virgile jusqu'à Chaulieu
Sont aussi soumis à ce Dieu.
Que tous les états de la vie.



L'AMOUR dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir,
Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent,
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent :
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.

Le Moiſſonneur ardent qui court avant l'auròre
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiéte & pouſſe des ſoupirs :
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux déſirs,
Il demeure enchanté de ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui la Bergére, oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.

❦

HEUREUX cent fois le Mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'Amour & t'en reparle encore,
Mais malheureux qui n'en parle qu'en vers.

❦

SEMEZ vos entretiens de fleurs toujours nouvelles,
Je le dis aux Amans, je le répete aux belles.
Damon, tes sens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête à tête:
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.

❧

ON connaît peu l'Amour, on craint trop son amorce:
C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force.
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos:
Il est tyran du faible, esclave du Héros.

❧

L'AMOUR a deux carquois.
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,

Qui rend plus purs nos goûts, nos ſentimens,
Nos ſens plus vifs, nos plaiſirs plus touchans :
L'autre n'eſt plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les ſoupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font ſuccéder les dégoûts à l'ardeur.

❧

JE ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme ;
Et pour une de nous que l'Amour prend par l'ame,
Il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.

❧

CIEL ! faut-il voir ainſi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins !
L'Amour ſubjuguer tout ! ſes cruelles faibleſſes,
Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes !

Des freres se haïr, & naître en tous climats
Des passions des Grands les malheurs des Etats !

VOUS vainqueur de vous-même, & roi de votre cœur,
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre.
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

QUI connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance ?
Je puis, je le sçais trop, user de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné ;
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de peurs & d'éternelles craintes ;
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !

Les monstres des forêts qu'habitent nos
Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours
moins barbares.

❧

LA reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour
l'Amour.

❧

ON aime mieux son égal que son maître.

❧

L'AMOUR sans héritage,
Triste, confus, n'a pas l'art de char-
mer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'ai-
mer.

❧

OUI, ces femmes de bien
Aiment par fois de grands diseurs de
rien.

❧

. . . . *J'IMAGINE*
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale & de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.

Les étourdis eſquivent l'eſclavage ;
Mais un coup d'œil peut ſubjuguer un ſage.

Sur le Portrait de l'Amour.

QUI que tu ſois, voici ton maître :
Il l'eſt, le fut, ou le doit être.

POPE l'Anglais, ce ſage ſi vanté,
Dans ſa Morale, au Parnaſſe embellie,
Dit que les biens, les ſeuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté.
Il ſe trompait. Quoi ? dans l'heureux partage
Des dons du Ciel faits à l'humain ſéjour,
Ce triſte Anglais n'a point nommé l'Amour ?
Qu'il eſt à plaindre ! Il n'eſt heureux ni ſage.



MONDE.

CE monde eſt un vaſte amphithéâtre où chacun eſt placé au hazard ſur ſon gradin. On croit que la ſuprême félicité eſt dans les degrés d'en-haut ; quelle erreur !

Ce monde ſubſiſte comme ſi tout était bien ordonné : l'irrégularité tient à notre nature. Notre monde politique eſt comme un globe, quelque choſe d'informe qui ſe conſerve toujours. Il y aurait de la folie à vouloir que les montagnes, les mers, les riviéres fuſſent tracées en belles figures réguliéres. Il y aurait encore plus de folie de demander aux hommes une ſageſſe parfaite. Ce ſerait vouloir donner des aîles à des chiens, ou des cornes à des aigles.

La terre eſt un vaſte théâtre, où la même Tragédie ſe joue ſous des noms differens,

Plus on voit ce monde, & plus on le voit plein de contradictions & d'inconſéquences. A commencer par le grand

Turc . il fait couper toutes les têtes qui lui déplaisent, & peut rarement conserver la sienne.

C'EST n'être bon à rien, que de n'être bon qu'à soi.

QUEL homme dans Paris est animé de l'amour du bien public ? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, & on s'endort dans la stupidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légéreté & d'indifférence.

Ce tourbillon qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas,
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

***

LE prèmier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Est celui d'où dépend le reste de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure : en vain croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage :

On ſouffre encor long-tems de ce vieux préjugé :
On eſt ſuſpect encor, lorſqu'on eſt corrigé ;
Et j'ai vû quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeuneſſe.
Connaiſſez donc le monde ; & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

Qu'un ſeul faux pas entraîne de faux pas !
De faute en faute on ſe fourvoie, on gliſſe,
On ſe raccroche, on tombe au précipice,
La tête tourne, on ne ſçait où l'on va.

LE grand monde eſt léger, inappliqué, volage :
Sa voix trouble & ſéduit. Eſt-on ſeul ? on eſt ſage.



Bon de l'argent ! dans le ſiècle où nous ſommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens.

❧

DE *froids bons mots, des équivoques fades,*
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaieté,
Sont le brillant de la ſociété.
C'eſt donc ainſi, troupe abſurde & frivole,
Que nous uſons de ce tems qui s'envole;
C'eſt donc ainſi que nous perdons des jours,
Longs pour les ſots, pour qui penſe trop courts.

❧

COMME *on apprend à chanter, à danſer,*
Les gens du monde apprennent à penſer.

❧

CE monde est un grand Bal où des foux déguisés,
Sous les risibles noms d'Eminence & d'Altesse,
Pensent enfler leur être & hausser leur bassesse.

***

LE monde entier redouble mon humeur,
Monde maudit qu'à bon droit je méprise,
Ramas confus de fourbe & de sottise.
S'il faut opter, si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
Mon choix est fait, je bénis mon partage :
Ciel! rends-moi dupe, & rends-moi juste & sage.

***

PARIS est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, foux, sots, dont le caquet assomme,
Parlant toujours avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du tems passé.

J'entens parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts: on crève, on se ruine.
Les femmes sont sans frein, & les maris
Sont des benets. Tout va de mal en pis.

DE soi-même peut satisfait,
On veut du monde, il embarrasse:
Le plaisir fuit, le jour se passe,
Sans savoir ce que l'on a fait.

JEU.

ON croirait que le jeu console:
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un Cavagnole,
S'asseoir entre des Majestés.

Noble, Bourgeois, Clercs, Prélats, petit-Maître,
Femmes sur-tout, chacun met son espoir
Dans ces cartons peints de rouge & de noir.

Leur

Leur ame vuide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.

LA MODE.

OUI, la mode fait tout, décide tout
en France:
Elle règle les rangs, l'honneur, la
bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

L'USAGE est fait pour le mépris du
sage:
Je me conforme à ses ordres gê-
nans,
Pour mes habits, non pour mes sen-
timens.
Il faut être homme & d'une ame
sensée,
Avoir à soi ses goûts & sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'infor-
mer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâ-
mer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on
décide?
J'ai ma raison: c'est ma mode & mon
guide.

Le singe est né pour être imitateur :
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

VERTUS.

LE moule est-il cassé de ceux qui aimaient la Vertu pour elle-même ?

LA Vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplaît.

LA crainte n'a jamais pu faire la Vertu. Les grands hommes ont été les enthousiastes du bien moral. La sagesse étoit leur passion dominante.

IL y a toujours eu de belles ames dans les tems les plus corrompus.

AMITIÉ.

SI les hommes étaient de pures machines, que deviendrait l'amitié dont tous les cœurs bienfaits font leurs délices ?

Quoi ! un cœur tendre & généreux, un eſprit ſage verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner au courant de l'eau, & ſe briſer à force de ſervir ?

POUR les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.
O divine amitié! félicité parfaite!
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis,
Change en bien tous les maux où le Ciel m'a ſoumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures,
Sans toi l'homme eſt tout ſeul, il peut par ton appui
Multiplier ſon être, & vivre dans autrui.

UN ami, don du ciel, & le vrai bien du ſage.

AMITIE', don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure.

Puiſſé-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas;
Loin du bigot, dont la peur dangereuſe
Corrompt la vie, & rend la mort affreuſe.

OR des humains quelle eſt donc la manie?
Toute amitié de leurs cœurs eſt bannie:
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leur diſcours.
Ses ennemis ne jurent que par elle:
En la fuyant, chacun s'y dit fidelle.
Ainſi qu'on voit devers l'Etat Romain
Des indevots chapelet à la main.

UN eſprit mâle, un ami reſpecté,
Fait parler le devoir avec autorité:
Ses conſeils ſont des loix.

L'AMITIÉ d'un grand homme eſt un bienfait des Dieux.

L'AMITIÉ vit avec très-peu de Dieux.



LES yeux de l'amitié se trompent rarement.

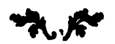
ON me dit, Je vous aime; & je crus comme un sot
Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractére;
Et perdant la raison dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvait aimer.

OUI, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché: j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons:
D'honnêtes gens, dans la molle indolence,
Tranquillement nagent dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis.
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,

Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux;
J'en connais peu. Par-tout le vice abonde;
Un coffre fort est le Dieu de ce monde.

COMMENT sont faits les gens qu'on nomme amis?
Tu les as vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout m'empruntant mon argent,
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me lóuant, moi présent.

QUAND d'emprunter on fait la grace insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.



LES plaisirs ont leur tems, la sagesse a son tour.

L'amour s'est envolé sur l'aîle du bel âge ;
Mais jamais l'amitié ne fuit le cœur du sage.

RAISON.

MEMNON conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage. Il n'y a guéres d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête.

Il faut d'abord que la raison, si lente à s'introduire chez les Doctes, soit établie dans les principales têtes : elle descend aux autres de proche en proche, & gouverne enfin le peuple même, qui ne la connaît pas, mais qui voyant que ses supérieurs sont modérés, apprend aussi à l'être. C'est un des grands ouvrages du tems.

QUAND on considére que Newton, Locke, Clarck, Leibnitz auraient été persécutés en France, emprisonnés à Rome, brûlés à Lisbonne ; que faut-il penser de la Raison humaine ?

SUR ce vaste univers un grand voile est
jetté :
Mais dans les profondeurs de cette ob-
scurité,
Si la raison nous luit, qu'avons-nous
à nous plaindre ?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-
nous de l'éteindre.

SAGESSE.

UN Vieillard vénérable avait loin de
la Cour
Cherché la douce paix dans un obscur
séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquié-
tude,
C'est là que de lui-même il faisait son
étude :
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours
Plongés dans les plaisirs, perdus dans
les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces
fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions hu-
maines :

Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits,
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.

Le juste aussi bien que le sage
Du crime & du malheur sait tirer avantage.

Le sage en ses desseins
Se sert des fous pour aller à ses fins.

Vivons pour nous. Va, bien sot est celui
Qui fait son mal des sottises d'autrui.

MODÉRATION.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage;
La modération est le trésor du sage.
Il faut régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
Nul ne peut avoir tout.

USEZ, n'abusez point, le Sage ainsi l'ordonne ;
Je suis également Epitecte & Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

RECONNAISSANCE.

DOUX nœuds de la reconnaissance,
C'est par vous que dès mon enfance
Mon cœur fut à jamais lié.
La voix du sang, de la nature,
N'est rien qu'un languissant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

EH ! quel est en effet mon pere ?
Celui qui m'instruit, qui m'éclaire,
Dont le secours m'est assuré.
Et celui dont le cœur oublie
Les biens répandus sur sa vie ;
C'est là le fils dénaturé.



TRAVAIL.

S'OCCUPER, c'est savoir jouir.
L'oisiveté pese & tourmente :
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

TRAVAILLER est le lot & l'honneur d'un mortel :
Le repos est, dit-on, le partage du ciel.
Je n'en crois rien du tout. Quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité ?
Est-ce dans le néant qu'est la félicité ?
Dieu serait malheureux, s'il n'avait rien à faire :
Il est d'autant plus Dieu, qu'il est plus agissant.

Honneur, Courage, Amour de la Patrie.

SI les Paul-Emile & les Scipion avaient combattu en champ clos pour

ſçavoir qui avait la plus belle amie ; les Romains n'auraient pas été les vainqueurs & les légiſlateurs des Nations.

IL me ſemble qu'il y a eu ſouvent dans les Généraux Français beaucoup plus de courage que l'honneur inſpire, que de cet art néceſſaire pour les grandes affaires.

LE courage n'eſt pas une vertu, mais une qualité heureuſe commune aux ſcélérats & aux grands hommes.

LES entrepriſes hardies, quoique malheureuſes, font ſouvent des imitateurs. On eſt excité par un éxemple brillant, & on eſpére de meilleurs ſuccès.

LE vengeur de ſon pays mérite d'être compté parmi les grands Princes.

IL y a des occaſions où l'abbattement d'eſprit l'emporte ſur le courage . . . . . On ſçait aſſez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

LE véritable & ſolide amour de la Patrie conſiſte à lui faire du bien, & à contribuer à ſa liberté, autant qu'il nous

est possible: mais disputer seulement sur les Auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voisins, c'est plutôt sot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays.

UN courage indompté dans le cœur des
mortels,
Fait ou les grands héros, ou les grands
criminels.
Qui du crime à la terre a donné des
éxemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des
temples.

AH! qui sert son pays, sert souvent un
ingrat.

UN citoyen n'est rien dans la perte com-
mune:
Il doit s'anéantir.

C'EST dans l'adversité qu'on voit un
grand courage.

A tous les cœurs bien nés que la Patrie
est chère!

*D'UN combat ſingulier la gloire eſt pé-
riſſable ;*
*Mais ſervir ſa patrie eſt l'honneur véri-
table.*

*LA patrie eſt un nom ſans force & ſans
effet :*
*On le prononce encor, mais il n'a plus
d'objet.*
Le fanatiſme uſé des ſiécles héroïques
*Se conſerve, il eſt vrai, dans les ames
ſtoïques.*
Le reſte eſt ſans vigueur.



D'UN bout du monde à l'autre elle parle,
(la Morale) *elle crie :*
*Adore un Dieu, ſois juſte, & chéris ta
patrie.*

*LA patrie eſt aux lieux où l'ame eſt en-
chaînée.*

QU'EST-ce que l'amour de la Patrie? Un compoſé d'amour-propre, & de préjugés, dont le bien de la ſociété fait la plus grande des vertus. Il importe que ce mot vague (le Public) faſſe une impreſſion profonde.

FERMETÉ.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les cieux
De plus grand, en effet, qu'un trépas glorieux.

Dans le malheur
Il ne faut conſulter que le ciel & ſon cœur.
Qui ne peut ſe réſoudre, aux conſeils s'abandonne.

GRANDEUR D'AME.

Il eſt bien dur pour un cœur magnanime
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime.
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits ſont rougir.



C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires.

Mais un Prince, un Guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.

La vertu s'avilit à se justifier.



Rarement un Héros connaît la défiance.

GLOIRE.

Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans les blazons: je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage;
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans biens, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA gloire eſt la réputation jointe à l'eſtime : elle eſt au comble, quand l'admiration s'y joint. Elle ſuppoſe toujours des choſes éclatantes en actions, en vertus, en talens, & toujours de grandes difficultés ſurmontées. Céſar & Aléxandre ont eu de la gloire. On ne peut guéres dire que Socrate en ait eue : il attire l'eſtime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ſes ennemis ; mais le terme de gloire ſerait impropre à ſon égard. Sa mémoire eſt reſpectable plutôt que glorieuſe. Attila eut beaucoup d'éclat ; mais il n'a point de gloire, parce que l'hiſtoire qui peut ſe tromper, ne lui donne point de vertus.

DEVOIR, LIBERTÉ, FIDÉLITÉ.

OUI, l'homme ſur la terre eſt libre....
C'eſt le plus beau préſent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout être qui penſe,
Fait dès moindres eſprits & la vie & l'eſſence.

Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant.
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime :
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même :
Il connut, il voulut, & l'univers naquit.
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, & Roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au soufle des zéphirs,
A ta propre pensée, & même à tes désirs.

LE vrai courage est de sçavoir souffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever sur son Prince une main criminelle.

JE ne veux point de toi demander des sermens,
De la foi des humains sacrés & vains garans :

Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

MON devoir est mon maître.
Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il est vrai : ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma raison.
Mais le cœur d'un soldat sait dompter la mollesse :
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

QUEL indigne soldat voudrait briser sa chaîne
Alors que dans les fers son chef est retenu ?

J'ESTIME plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son Prince & l'Etat,
Qu'un Important que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de sa patrie.

. . . . *QUAND le ciel en colère*
De ceux qu'il persécute, a comblé la misere,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.

❧

LES taureaux aux autels tombent en sacrifice ;
Les criminels tremblans sont traînés au supplice :
Les mortels généreux disposent de leur sort.

❧

CROIS-MOI, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvée dans le fond de son cœur.



MAGNANIMITÉ.

Il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

* * *

C'est peut-être un grand tort,
D'avoir une ame au dessus de son sort.

* * *

Le faible est inquiet, le grand homme est tranquille.

* * *

J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense.

* * *

Qui peut se déguiser, pourrait trahir sa foi :
C'est un art de l'Europe, il n'est pas fait pour moi.

* * *

C'est peu d'être un guerrier, la modeste douceur
Donne un prix aux vertus & sied à la valeur.

* * *

Du repos dans le crime ! Ah ! qui peut s'en flatter ?

Le crime quelquefois suit de près l'innocence.

La crainte suit le crime, & c'est son châtiment.

Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre usage ont mis en vous les Dieux.
Courage, adresse, esprit, grace, fierté sublime;
Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.

---

* SUICIDE.

Les apôtres du Suicide nous disent qu'il est très-permis de quitter sa maison, quand on en est las. D'accord. Mais la plûpart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison, que de dormir à la belle étoile.

On

On a beau nous dire qu'il y a eu des pays où un Conſeil était établi pour permettre aux citoyens de ſe tuer, quand ils en avaient des raiſons valables. Je réponds, ou que cela n'eſt pas, ou que ces Magiſtrats avaient très-peu d'occupation.

Toutes les hiſtoires tragiques, dont les Gazettes Anglaiſes fourmillent, ont fait penſer à l'Europe qu'on ſe tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne ſçai pourtant ſi à Paris il n'y a pas autant de fous qu'à Londres. Peut-être que ſi nos Gazettes tenaient un Regiſtre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir ſe tuer, & le triſte courage de le faire, nous pourrions ſur ce point avoir le malheur de tenir tête aux Anglais.

Tout ce que j'oſe dire avec aſſurance, c'eſt qu'il ne ſera jamais à craindre que cette folie de ſe tuer devienne une maladie épidémique; la nature y a trop pourvu. L'eſpérance, la crainte, ſont les reſſorts puiſſans dont elle ſe ſert pour arrêter preſque toujours la main du malheureux prêt à ſe fraper.

Les anciens Héros Romains ſe tuaient preſque tous, quand ils avaient perdu

une bataille dans les guerres civiles : & je ne vois point que du tems de la Ligue, ni de celui de la Fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de mourir de sa propre main. Il est vrai que ces chefs étaient Chrétiens.... Cependant pourquoi ces hommes que le Christianisme retenait quand ils voulaient se procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien, quand ils ont voulu empoisonner, assassiner, ou faire mourir leurs ennemis sur des échafauds, &c ? La Religion chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encore plus que l'homicide de soi-même ?

Si le Suicide fait tort à la société, je demande si ces homicides volontaires & légitimés par toutes les Loix, qui se commettent dans la guerre, ne font pas plus de tort au genre humain ? Je n'entends pas par ces homicides, ceux qui s'étant dévoués au service de leur patrie & de leur Prince, affrontent la mort dans les batailles. Mais, tel Soldat & même tel Officier a combattu tour à tour pour la France, pour l'Autriche & pour la Prusse.

Il y a un peuple sur la terre, dont la maxime, non encore démentie, est de ne se donner jamais la mort, & de ne la donner à personne. Ce sont les *Philadelphiens.*

Parmi nous le duel n'est-il pas encore malheureusement honorable, quoique défendu par la raison, par la Religion & par toutes les Loix ?

Si Caton & César, Antoine & Auguste ne se sont pas battus en duel, ce n'est pas qu'ils ne fussent aussi braves que nos Français. Si le Duc de Montmorenci, le Maréchal de Marillac, de Thou, Saint Mars & tant d'autres ont mieux aimé être traînés au dernier supplice, plutôt que de se tuer comme Caton & Brutus, ce n'est pas qu'ils n'eussent autant de ce qu'on appelle honneur : la véritable raison c'est que la mode n'était pas alors à Paris de se tuer en pareil cas, & cette mode était établie à Rome.

La Religion payenne défendait l'homicide de soi-même, ainsi que la Chrétienne : il y avoit même des places dans les enfers pour ceux qui s'étaient tués.

LA ſont ces inſenſés, qui d'un bras téméraire
Ont cherché dans la mort un ſecours volontaire;
Qui n'ont pu ſupporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux.
Hélas! ils voudraient tous ſe rendre à la lumiére,
Recommencer cent fois leur pénible carriére.
Ils regrettent la vie, ils pleurent: & le ſort,
Le ſort, pour les punir, les retient dans la mort.
L'abyſme du Cocyte & l'Achéron terrible
Met entr'eux & la vie un obſtacle invincible.

EH! quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur ſi durable
Faut-il boire à longs traits la lie inſupportable?

Ce corps vil & mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut ne le quitte à ſon gré?

QUAND on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir.

VICES.

CE qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'eſt l'inſatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Koulikan qui ne ſavait pas lire, juſqu'à un Commis de la Douanne qui ne ſait que chiffrer.

IL y a des vices qu'il vaut beaucoup mieux ignorer que punir.



DISSIMULATION.

LA dissimulation est l'opposé de la grandeur : elle n'est jamais une vertu, & ne peut devenir un talent estimable, que quand elle est absolument nécessaire.

L'ART le plus innocent tient de la perfidie.

FAUSSETÉ.

FAUSSETÉ est le contraire de la Vérité. Ce n'est pas proprement le mensonge, dans lequel il entre toujours du dessein.

Un homme a de la fausseté dans l'esprit, quand il prend toujours à gauche : quand ne considérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, & que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude;

IL y a de la fausseté dans le cœur, quand il s'est accoutumé à flatter & à se parer de sentimens qu'il n'a pas. Cette fausseté est pire que la dissimulation.

LES esprits faux sont insupportables : les cœurs faux sont en horreur.

CALOMNIE, MÉDISANCE.

FAUT-il croire, je ne dis pas sur les Princes seulement, mais sur les particuliers, des ennemis, qui, sans prouver aucun fait, décrient la Religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas pensé comme eux ?

CRAIGNEZ la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la Cour
Par passe-tems souffre & rend tour à tour.
La médisance est la fille immortelle
De l'amour propre & de l'oisiveté.
Ce monstre aîlé paraît mâle & femelle,
Toujours parlant, & toujours écouté.

Amusement & fléau de ce monde,
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos.
Rebut du Sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie.
Les beaux esprits, les belles & les grands,
Sont de ses traits les objets différens.

DEPUIS que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les Républicains, comme à la Cour des Rois.

L'UNIVERS.... au mensonge est livré,
La calomnie y régne.



L'ingrat dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,

Qui cherche à flétrir mon honneur ;
Voilà le ravisseur coupable ;
Voilà le larcin détestable,
Dont je dois punir la noirceur.

HYPOCRISIE.

O FAUX dévot, véritable mondain,
Connaissez-vous ; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.

CE monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains.
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

LA DISCORDE.

LA discorde aussi-tôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes:
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté:
Les épis renversés sur la terre languissent:
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent;
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

FAIBLESSE, AMBITION, &c.

LA faibleſſe au teint pâle, aux regards abbatus,
Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus.
L'ambition ſanglante, inquiète, égarée;
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée.
La tendre hypocriſie aux yeux pleins de douceur,
Le ciel eſt dans ſes yeux, l'enfer eſt dans ſon cœur.
Le faux zèle étalant ſes barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, pere de tous les crimes.

TRACASSERIE.

LE courroux étourdi la guide:
L'embarras, le ſoupçon timide,
En chancelant ſuivent ſes pas.
De faux rapports l'erreur avide,
Court au devant de la perfide,
Et la careſſe dans ſes bras.

Et ſerait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce ſéjour
Exiler la tracaſſerie ?
Evitons ce monſtre odieux,
Monſtre femelle, dont les yeux
Portent un poiſon gracieux,
Et que le ciel en ſa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au ſein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Diſtile de ſa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'impoſture
Lui prête un ſecours ſéducteur ?
Ingrats, monſtres que la Nature
A paîtris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre ame ſauvage
Des humains le plus beau partage ;
Vous n'avez pas le don d'aimer.

ORGUEIL.

Sur du fumier l'orgueil eſt un abus :
Le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus,
Eſt à nos maux un poids inſupportable.

INTÉRÊT.

LE vil intérêt, cet arbitre du ſort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.

JE n'ai pas grand uſage
Juſqu'à préſent du monde & du ménage:
Mais l'intérêt mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons autant qu'il en ſoutient;
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

JALOUSIE, ENVIE.

APRES les excès où j'ai vû l'envie s'emporter; après les impoſtures atroces que je lui ai vû répandre; après les manœuvres que je lui ai vû faire, je ne ſuis plus ſurpris de rien à mon âge.

LA jalouſie quand elle eſt furieuſe, produit plus de crimes que l'intérêt & l'ambition.

Si l'homme est créé libre ; il doit se gouverner :
Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner ;
On ne le sçait que trop. Ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné ;
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? C'est l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie :
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable.
Semblable à ce Géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé :

Il blasphéme, il s'agite en sa prison profonde :
Il croit pouvoir donner des secousses au monde,
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé :
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

COEURS *jaloux, à quels maux êtes-vous donc en proie ?*
Vos chagrins sont formés de la publique joie,
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
La gloire d'un Rival s'obstine à t'outrager :
C'est en le surpassant que tu dois te venger.

AH ! *du destin d'autrui ne soyons point jaloux :*
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.

On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez des jaloux
Rampans dans l'ombre, ignorés comme vous,
Obſcurément tourmentant votre vie.
Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous leve ſon front altier:
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſie & tous ſes noirs enfans
Sont au Théâtre, au Conclave, aux Couvens:
Montées au ciel, trois Déeſſes rivales
Troublent le Ciel qui rit de leurs ſcandales.
Que faire donc? à quel Saint recourir?
Je n'en ſai point. Il faut ſavoir ſouffrir.

**

LA git la ſombre envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche:
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans:
Triſte amante des morts, elle hait les vivans.

**

UN Rival au tombeau doit causer peu
d'envie.

❋❋

ON ne s'embellit point en blâmant sa
rivale.

❋❋

L'HOMME est jaloux, dès qu'il peut
s'enflammer :
La femme l'est même avant que d'aimer.

❋❋

EST-IL si malheureux de plaire ?
L'envie est un mal nécessaire ;
C'est un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encore à mieux faire.

❋❋

CES ennemis obscurs de tout mérite éclatant ; ces insectes de la société, qui ne sont apperçus que parce qu'ils piquent.

L'orgueil les engendra dans le sein de
l'envie,
L'intérêt, le soupçon, l'infâme jalousie ;
Et souvent les Dévots, monstres plus
odieux,
Entr'ouvent en secret, d'un air mystérieux,

Les portes des Palais à leur cabale impie.
C'eſt-là que d'un Midas ils faſcinent les yeux.

**

UN fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné, qui ſe tait devant eux,
Verſe en ſecret des pleurs que le tems ſeul eſſuie.

**

MOI! que je puiſſe aimer, comme l'on ſait haïr!
Quiconque eſt ſoupçonneux, invite à le trahir.

**

J'HONORE Diderot, *malgré la calomnie:*
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie:
Les échos des rochers qui ceignent ce déſert,
Répétent, après moi, le nom de d'Alembert.
Un Philoſophe eſt ferme, & n'a point d'artifice:
Sans eſpoir & ſans crainte il ſait rendre juſtice;

Jamais adulateur, & toujours citoyen,
A son Prince attaché, sans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies
Qui se glissent par fois dans nos Académies.

. . . .
. . . .
. . . .

Il s'éleve à son Dieu, quand il foule à ses pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés;
Et son ame infléxible au vrai seul est soumise.

***

Ce bœuf qui pésamment rumine ses problêmes,
Ce papillon folâtre ennemi des systêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
Par un Bavard en robe, apprentif chicanneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu sa plume & sa colére.

**

FATUITÉ, PÉDANTERIE.

J'ARRÊTERAIS, Monsieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiseau dans les airs,
Un Poëte entêté qui récite ses vers,
Une Plaideuse en feu qui crie à l'injustice,
Un Manceau tonsuré qui court un Bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre, & ses coups,
Plutôt qu'un petit-Maître allant en rendez-vous.

LE ridicule & la bonne fortune
Vont bien ensemble, & la chose est commune.

L'EMPESÉ Magistrat, le Financier sauvage,
La Prude aux yeux dévots, la Coquette volage,
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.

ADOLESCENT qui s'érige en barbon,
Jenne Ecolier qui vous parle en Caton,
Est à mon sens un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.

ÊTRE à la fois & Midas & Narcisse,
Enflé d'orgueil, & pincé d'avarice,
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne & son argent comptant,
Être en rabat un petit-Maître avare,
C'est un excès de ridicule rare.
Un jeune fat, passe encor; mais, ma foi
Un jeune avare est un monstre pour moi.

J'ÉPOUSERAI plutôt un vieux soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, & qui l'aime,
Qu'un sot en robe, enyvré de lui-même;
Qui d'un ton grave & d'un œil de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même s'admire,
Et plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

VERITÉ, MENSONGE.

FERME en tes ſentimens, & ſimple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur :
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire.
Ce mortel qui s'égare, eſt un homme, eſt ton frere.

**

VOUS prodiguez ſans ceſſe
La Vérité; mais la Vérité bleſſe.

**

LA Vérité charitable, diſcrette,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'oſe conſulter :
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
Par contenance un livre eſt dans ſes mains,
Où ſont ecrits les bienfaits des humains.
Doux mouvemens d'eſtime & de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du Protecteur noblement oubliés,
Du Protégé ſans regrets publiés

C'est des vertus l'histoire la plus pure.
L'histoire est courte, & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.

**

QUE *le mensonge un instant vous outrage,*
Tout est en feu soudain pour l'appuyer.
La Vérité perce en vain le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.

**

DESCENDS *du haut des Cieux, auguste Vérité,*
Répands sur mes écrits ta force & ta clarté:
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre,
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs divisions.

**

SOUDAIN *la Vérité si long-tems attendue,*
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,

Dans les tentes du Roi descend du haut des Cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment les ombres qui la couvrent,
Cédent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumiére immortelle.

**

HENRI doutait encor, & demandait aux Cieux
Qu'un rayon de clarté vînt désiller ses yeux.
De tout tems, disait-il, la Vérité sacrée,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée.
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui ?

Hélas !

Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme
est le maître,
En eût été servi, s'il avoit voulu l'être.

...O Vérité sainte ! ô juste Renommée !
Amour du genre humain, dont mon ame
enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à ma mémoire
Les leçons de la gloire,
Pour le bien des mortels.

AVEC un ris moqueur, avec un ton de
maître,
Un Esclave de Cour, enfant des volup-
tés,
S'est écrié souvent : Est-on fait pour
connaître ?
Est-il des Vérités ?

CONVERSATION.

C'EST-LA qu'on trouve la gaité,
Cette sœur de la liberté,
Jmais aigre dans sa satyre,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des sots,
Et très-souvent, mais à propos,
Permettant au sage de rire.

QUICONQUE avec moi s'entretient,
Semble disposer de mon ame :
S'il sent vivement, il m'enflamme ;
Et s'il est fort, il me soutient.
Un Courtisan paîtri de feinte,
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance & sa contrainte ;
Mais un esprit libre & sans crainte
M'enhardit & me fait penser.
Mon feu s'échauffe à sa lumiére,
Ainsi qu'un jeune Peintre instruit
Sous le Moine *& sous* Largilliére,
De ses maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familiére :
Il prend malgré lui leur maniére,
Et compose avec leur esprit.
C'est pourquoi Virgile *se fit*
Un devoir d'admirer Homére.
Il le suivit dans sa carriére,
Et son émule il se rendit,
Sans se rendre son plagiaire.

INDIFFÉRENCE CRIMINELLE.

SIBARITES tranquilles dans le sein de nos cités florissantes, occupés des rafinemens de la mollesse, devenus insensibles à tout, & au plaisir même, pour avoir tout épuisé ; fatigués de ces spectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos peres, & de ces repas continuels, plus délicats que les festins des Rois; au milieu de tant de voluptés si accumulées, & si peu senties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvres si perfectionnés, & si peu considérés; enyvrés & assoupis dans la sécurité & dans le dédain : nous apprenons la nouvelle d'une bataille. On se réveille de sa douce léthargie, pour demander avec empressement des détails dont on parle au hazard, pour censurer le Général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre. Cependant cinq ou six cens familles sont, ou dans les larmes, ou dans la crainte : elles gémissent retirées dans l'intérieur de leurs maisons, & redemandent au Ciel des freres, des époux, des enfans. Les paisibles habitans de Paris se rendent le soir aux spectacles, où l'habitude les entraîne

plus que le goût : & si dans les repas qui succédent aux spectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'est quelquefois avec indifférence, ou en rappellant leurs défauts, quand on devrait ne se ressouvenir que de leurs pertes, ou même en éxerçant contre eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encore.

PRÉJUGÉS.

On ne gouverne les hommes que suivant leurs préjugés.

Combien tout change chez les hommes ! Combien ce qui était faux, devient vrai selon les tems !

Il faut abandonner ce que l'on voit faux & insoutenable, aussi bien quand on a rien à lui substituer ; quand on aurait les démonstrations d'Euclide à mettre à la place. Une erreur n'est ni plus ni moins erreur, soit qu'on la remplace par des vérités.

C'EST une grande queſtion, mais peu agitée, de ſçavoir juſqu'à quel dégré le peuple, c'eſt-à-dire neuf parts du genre humain ſur dix, doit être traité comme des ſinges. La partie trompante n'a jamais bien éxaminé ce problême délicat; & de peur de ſe méprendre au calcul, elle a accumulé tout le plus de viſions qu'elle a pu dans les têtes de la partie trompée.

DONNER ſon ſentiment pour la volonté de Dieu, commander de croire ſous peine de la mort du corps & des tourmens éternels de l'ame, a été le dernier période de l'eſprit dans quelques hommes: & réſiſter à ces deux menaces, a été dans d'autres le dernier effort de l'indépendance.

De tout tems, les hommes ont imaginé que Dieu exauçait les malédictions des mourans, & ſur-tout des peres. Opinion utile & reſpectable, ſi elle arrêtait le crime.

LES préjugés, amis, ſont les rois du vulgaire.

L'HOMME est né pour l'erreur : on voit la molle argile,
Sous la main du Potier, moins souple & moins docile,
Que l'ame n'est fléxible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce vaste univers.

***

LES soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre créance.
J'eusse été près du Gange, esclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout, & la main de nos peres
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caracteres,
Que l'usage & le tems viennent nous retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.

***

LE préjugé l'emporte, & l'on croit l'apparence.

***

Les préjugés sont la raison des sots:
Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre.
Le vrai nous vient du Ciel, l'erreur vient de la terre.

Quoi! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser?
O rivale d'Athène, ô Londre! heureuse terre,
Ainsi que des tyrans vous avez su chasser
Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.
C'est-là qu'on sait tout dire & tout récompenser:
Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire.
Le vainqueur de Tallard, *le fils de la victoire,*
Le sublime Dryden, *& le sage* Adisson,
Et la charmante Ophils, *& l'immortel* Newton
Ont part au Temple de Mémoire:
Et le Couvreur *à Londre aurait eu des tombeaux*
Parmi les beaux Esprits, les Rois & les Héros.

Quiconque a des talens, à Londre est un grand homme.

NAISSANCE.

C'Est en 709 que les Vénitiens eurent leur premier Doge, qui ne fut qu'un Tribun du peuple, élu par des bourgeois. Plusieurs familles qui donnérent leurs voix à ce premier Doge, subsistent encore. Elles sont les plus anciens nobles de l'Europe, sans en excepter aucune maison, & prouvent que la noblesse peut s'acquérir autrement qu'en possédant un château, ou en payant des Patentes à un Souverain.

Ceux qui ont voulu relever la naissance de *Sixte-quint*, n'ont pas songé qu'en cela ils rabaissaient sa personne: ils lui ôtaient le mérite d'avoir vaincu les premiéres difficultés.

Dans le tems que Milord Oxford gouvernait l'Angleterre, son cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, & où il est mort. Cette coutume qui commence trop à se passer, paraît

monſtrueuſe à des Allemands entêtés de leurs quartiers : ils ne ſauraient concevoir que le fils d'un Pair d'Angleterre ne ſoit qu'un riche & puiſſant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout eſt Prince. On a vû juſqu'à trente Alteſſes du même nom, n'ayant pour tout bien que des armoiries & une noble fierté.

Les mortels ſont égaux : ce n'eſt pas la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait la différence.
Il eſt de ces eſprits favoriſés des Cieux
Qui ſont tout par eux-mêmes, & rien par leurs ayeux.

❦

Si la vertu ſuffit pour faire la nobleſſe,
Ceux dont je tiens le jour, Policlete, Sirris,
Ne ſont point des objets dignes de vos mépris :
Leur ſort les avilit ; mais leur ſage conſtance
Fait reſpecter en eux l'honorable indigence.
Sous ſes ruſtiques toits mon pere vertueux
Fait le bien, ſuit les loix, & ne craint que les Dieux.

MŒURS, USAGES, COUTUMES.

Tout homme eſt formé par ſon ſiécle; il y en a bien peu qui s'élevent au deſſus des mœurs du tems.

Cette prodigieuſe variété de mœurs, de coutumes, de Loix, de révolutions, qui ont toutes le même principe, *l'intérêt*, forme le tableau de l'univers.

Il n'y a aucun ſiécle qui n'ait eu des hommes d'Etat & de Guerre célèbres: la politique & les armes ſemblent être malheureuſement les deux profeſſions les plus naturelles à l'homme. Il faut toujours ou négotier ou ſe battre. Le plus heureux paſſe pour le plus grand, & le public attribue ſouvent au mérite tous les ſuccès de la fortune.

Horace loue l'Empereur Auguſte d'avoir réformé les mœurs: choſe étrange, (ſi quelque choſe pouvait l'être) qu'Horace, en parlant le langage de la débauche, fût le favori d'un réformateur; & qu'O-

vide, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fut exilé par un débauché, un fourbe, un assassin nommé Octave, parvenu à l'Empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice.

L'EXTREME facilité introduite dans le commerce du monde, l'affabilité, la culture de l'esprit, ont fait de Paris une Ville, qui, pour la douceur de la vie, l'emporte probablement de beaucoup sur Rome & sur Athènes dans le tems de leur splendeur,

CETTE foule de secours toujours prompts, toujours ouverts pour toutes les Sciences, pour tous les Arts, les goûts & les besoins; tant d'utilités solides réunies avec tant de choses agréables, jointes à cette franchise particuliére aux Parisiens; tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voyager, ou à faire leur séjour dans cette patrie de la société. Si quelques natifs en sortent, ce sont ceux qui, appellés ailleurs par leurs talens, sont un témoignage honorable à leur pays.

ON peut trouver ridicule que les filles d'Auguste ayent filé les habits de leur

pere, lorſqu'il était maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vale bien la vaine pompe, la molleſſe & l'oiſiveté dans leſquelles les perſonnes du haut rang ſont nourries.

C'EST le comble de l'aviliſſement dans la nature humaine, & l'opprobre de l'Orient, de dépouiller les hommes de leur viriliré : & c'eſt le dernier attentat du deſpotiſme de confier le Gouvernement à ces malheureux. Partout où leur pouvoir a été exceſſif, la décadence & la ruine ſont arrivées.

C'EST l'uſage des Turcs de n'être armés que quand ils vont à la guerre. C'était auſſi l'uſage des Grecs & des Romains, & l'uſage contraire ne s'introduiſit chez les Chrétiens, que dans les tems de barbarie & de chevalerie, où l'on ſe fit un devoir & un honneur de marcher à pied avec des éperons aux talons, & de ſe mettre à table, ou de prier Dieu avec une longue épée au côté. La Nobleſſe chrétienne ſe diſtingua par cette coutume, bientôt ſuivie, comme on l'a déja dit, par le plus vil peuple, & miſe au rang de ces ridicules dont on

ne s'apperçoit point, parce qu'on les voit tous les jours.

LES Francs avaient toujours été des barbares, & le furent encore après Charlemagne. Son régne ſeul eut une lueur de politeſſe, qui fut probablement le fruit du voyage de Rome, ou plutôt de ſon génie.

SES prédéceſſeurs ne furent illuſtres que par leurs déprédations. Ils détruiſirent des Villes, & n'en fondérent aucune. Les Gaulois avaient été heureux d'être vaincus par les Romains.

QUI empêchait ces nouveaux venus (les Francs) de bâtir des édifices réguliers ſur les modèles des Romains? Ils avaient la pierre, le marbre, & de plus beaux bois que nous. Les laines fines couvraient les troupeaux Anglais & Eſpagnols comme aujourd'hui..... Pourquoi toutes les commodités qui adouciſſent l'amertume de la vie, étaient-elles inconnues? ſinon parce que les Sauvages qui paſſérent le Rhin, rendirent les autres peuples ſauvages. Qu'on en juge par ces Loix Saliques, Ripuaires, Bourgui-

gnones, que Charlemagne lui-même confirma, ne pouvant les abroger.

La pauvreté & la rapacité avaient évalué à prix d'argent la vie des hommes, la mutilation des membres, le viol, l'inceste, l'empoisonnement ..... Les combats & les épreuves décidaient.... de la possession d'un héritage & de la validité d'un testament. La Jurisprudence était celle de la férocité & de la superstition. Qu'on juge des mœurs des peuples par celles des Princes. Nous ne voyons aucune action magnanime.

Je voudrais découvrir quelle était la société des hommes, comment on vivait dans l'intérieur des familles, quels arts étaient cultivés vers les treiziéme & quatorziéme siécles.

Il me semble qu'on commençait en Italie ... à sortir de cette grossiéreté, dont la rouille avait couvert l'Europe depuis la chute de l'Empire Romain. Les Arts n'avaient point péri..... On trouve même dans ces siécles grossiers, des inventions utiles, fruit de ce genre de méchanique que la Nature donne à certains hommes, très-indépendamment de la Philosophie. Le secret, par exemple, de secourir la vue affaiblie des vieillards

par des lunettes qu'on nomme Besicles, est de la fin du treiziéme siécle. Ce beau secret fut trouvé par Aléxandre Spina. Les meules qui agissent par le secours du vent, sont du même tems. La fayence inventée à Faënza tenait lieu de Porcelaine. On connaissait depuis long-tems l'usage des vîtres, mais il était fort rare: c'était un luxe de s'en servir. Les Vénitiens eurent seuls au treiziéme siécle le secret des miroirs de crystal. Il y avait en Italie quelques horloges à roues: celle de Bologne était fameuse. La merveille plus utile de la boussole était due au hazard, & les vuës des hommes n'étaient point encore assez étendues pour qu'on fît usage de cette découverte. L'invention du papier, fait avec du linge pilé & bouilli, est du commencement du quatorziéme siécle..... Presque toutes les maisons dans les Villes de France, d'Allemagne, d'Angleterre, étaient couvertes de chaume.... On ne savoit pas encore se garantir du froid à l'aide de ces cheminées, qui sont aujourd'hui dans tous nos appartemens un secours & un ornement. Une famille entiére s'assemblait au milieu d'une salle commune enfumée, autour d'un large foyer rond, dont le tuyau allait percer le platfond....

On ne mangeoit de la viande que trois fois par ſemaine, le vin alors était rare, la bougie était inconnue, & la chandelle un luxe... Les chemiſes étaient de ſerge, & non de lin. Se faire traîner en charette dans les rues de Paris à peine pavées & couvertes de fange était un luxe, & ce luxe fut défendu.

La police s'était perfectionnée en Europe (vers les quinziéme & ſeiziéme ſiécles,) en ce que les guerres particuliéres des Seigneurs féodaux n'étaient plus permiſes nulle part; mais il reſtait l'uſage des duels. Tous les uſages de la vie civile différaient des nôtres : le pourpoint & le petit manteau étaient devenus l'habit de toutes les Cours. Les hommes de robe portaient par-tout la robe longue & étroite; les Marchands une petite robe qui deſcendait à la moitié des jambes.

Combien tout change chez les hommes! Combien ce qui était faux, devient vrai ſelon les tems!

Si l'on ſuit attentivement la chaîne de tous les uſages de l'Europe depuis

Charlemagne, dans le Gouvernement, dans l'Eglise, dans la Guerre, dans les Dignités, dans les Finances, dans la société, enfin jusques dans les habillemens, on ne verra qu'une vicissitude perpétuelle.

C'EST une idée bien vaine, un travail bien ingrat de vouloir tout rappeller aux usages antiques, & de vouloir fixer cette roue que le tems fait tourner d'un mouvement irrésistible.

Il a toujours été plus aisé dans tous les pays d'abolir des coutumes invétérées que de les restreindre.

UN abus public n'est jamais corrigé qu'à la derniére extrémité.

LES anciens usages prévalent, la lenteur arrête l'industrie humaine.

L'ENTREVUE de François I. & de Henri VIII fut long-tems célébre par sa magnificence. Leur Camp fut appellé le Camp du drap d'or. Mais cet appareil passager, & cet effort du luxe ne supposait pas cette magnificence générale & ces commodités d'usage si supé-

rieures à la pompe d'un jour, & qui ſont aujourd'hui ſi communes. L'induſtrie n'avait point changé en Palais ſomptueux les cabannes de bois & de plâtre qui formaient les rues de Paris. Londres était encore plus mal bâtie, & la vie y était plus dure. Les plus grands Seigneurs menaient à cheval leurs femmes en croupe à la campagne. C'était ainſi que voyageoient toutes les Princeſſes, couvertes d'une cappe de toile cirée dans les ſaiſons pluvieuſes. On n'allait point autrement aux palais des Rois. Cet uſage ſe conſerva juſqu'au milieu du dix-ſeptiéme ſiécle. La magnificence de Charle Quint, de François I, de Henri VIII, de Léon X, n'était que pour les jours d'éclat & de ſolemnité. Aujourd'hui les ſpectacles journaliers, la foule des chars dorés, les milliers de fanaux qui éclairent pendant la nuit les grandes Villes, forment un plus beau ſpectacle, & annoncent plus d'abondance que les plus brillantes cérémonies des Monarques du ſeiziéme ſiécle.

Il n'y a guéres de peuple qui n'ait conſervé quelque cérémonie qu'on ne peut ni approuver, ni abolir.

On dit qu'aujourd'hui la jeuneſſe,
A fait à la délicateſſe
Succéder la groſſiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche pareſſe
A cette ſage oiſiveté,
Que l'étude occupait ſans ceſſe.

Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil accru du déshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur.
L'altiére ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entiére, & régner tour à tour.



GOUVERNEMENT,

MONARCHIE, RÉPUBLIQUE, CONCILE.

QUICONQUE ſait très-bien gouverner une grande maiſon, peut gouverner un Royaume; cela peut paroître un paradoxe. Mais certainement c'eſt avec le même eſprit d'ordre, de ſageſſe & de fermeté, qu'on commande à cent hommes & à pluſieurs milliers.

ON dit d'un homme: Il était brave un tel jour. Il faudrait dire en parlant d'une nation: Elle paraiſſait telle ſous un tel Gouvernement & en telle année.

L'EMPIRE Ottoman n'eſt point un Gouvernement monarchique, tempéré par des mœurs douces, comme le ſont aujourd'hui la France & l'Eſpagne: il reſſemble encore moins à l'Allemagne, devenue avec le tems une République de Princes & de Villes, ſous un Chef ſuprême qui a le titre d'Empereur. Il n'a rien de la Pologne où les cultiva-

teurs ſont eſclaves, & où les nobles ſont Rois. Il eſt auſſi éloigné de l'Angleterre par ſa conſtitution que par la diſtance des lieux. Mais il ne faut pas imaginer que ce ſoit un Gouvernement arbitraire en tout, où la Loi permet aux caprices d'un ſeul d'immoler à ſon gré des multitudes d'hommes, comme des bêtes fauves qu'on entretient dans un parc pour ſon plaiſir.

La beauté du Gouvernement d'Angleterre depuis que la Chambre des Communes a part à la Légiſlation, conſiſte dans ce contrepoids, & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en eſt digne.

TOUTES les fauſſetés qu'on nous a débitées ſur le Gouvernement des Turcs, dont nous ſommes ſi voiſins, doivent bien redoubler notre défiance ſur l'hiſtoire ancienne. Comment peut-on eſpérer de nous faire connaître les Scythes, les Gomérites & les Celtes, quand on nous inſtruit ſi mal de ce qui ſe paſſe autour de nous?

L'ESPRIT humain ne peut certainement imaginer un Gouvernement meil-

leur que celui où tout se décide par de grands Tribunaux subordonnés les uns aux autres, dont les membres ne sont reçus qu'après plusieurs éxamens sévéres. *Tel est le Gouvernement de la Chine.*

PLUS il y a de grands corps dépositaires des Loix, moins l'administration est arbitraire; & si quelquefois le Souverain abuse de son pouvoir contre le petit nombre d'hommes qui s'exposent à être connus de lui, il ne peut en abuser contre la multitude qui lui est inconnue & qui vit sous la protection des Loix.

L'UNIFORMITÉ en tout genre d'administration est une vertu; mais les difficultés de ce grand ouvrage ont effrayé.

LA bonté d'un Gouvernement consiste à protéger & à contenir également toutes les professions d'un Etat.

LE Gouvernement ne peut être bon, s'il n'y a une puissance unique.

CE Gouvernement serait digne des Hottentots, dans lequel il serait permis à un certain nombre d'hommes de dire:

C'est à ceux qui travaillent à payer ; nous ne devons rien payer, parce que nous sommes oisifs.

CE Gouvernement outragerait Dieu & les hommes, dans lequel les citoyens pourraient dire : *L'Etat nous a tout donné, & nous ne lui devons que des priéres.*

L'ECONOMIE est une vertu dans le Gouvernement ordinaire d'un Etat paisible, & un vice dans les grandes affaires.

DANS tout l'univers l'administration publique a été souvent un brigandage autorisé, excepté dans quelques Etats Républicains ; où les droits de la liberté & de la propriété ont été plus sacrés, & où les Finances de l'Etat étant médiocres ont été mieux dirigées, parce que l'œil embrasse les petits objets, & que les grands confondent la vuë.

On demande toujours quel Gouvernement est préférable. *Si* on fait cette question à un Ministre ou à son Commis, ils seront sans doute pour le pouvoir absolu : si à un Baron, il voudra que le Baronage partage le pouvoir lé-

giſlatif. Les Evêques en diront autant : le Citoyen voudra, comme de raiſon, être conſulté ; & le Cultivateur ne voudra pas être oublié. Le meilleur Gouvernement ſemble être celui où toutes les conditions ſont également protégées par les Loix.

Les Gouvernemens ſont comme les hommes : ils ſe forment tard.

Il faut, pour qu'un Etat ſoit puiſſant, ou que le peuple ait une liberté fondée ſur les Loix, ou que l'autorité ſouveraine ſoit affermie ſans contradiction.

Une adminiſtration tolérable peut guérir en peu d'années les plaies d'un Royaume, dont le terrain eſt fertile & les habitans induſtrieux.

Le Gouvernement s'eſt fortifié partout, tandis que les mœurs ſe ſont adoucies.

Des trois ordres de l'Etat, le moins nombreux qui eſt l'Egliſe, eſt celui qui a toujours éxigé du Souverain la conduite la plus délicate & la plus ménagée. Conſerver à la fois l'union avec le ſiége de Rome, &

& soutenir les libertés de l'Eglise Gallicane ; qui sont les droits de l'ancienne Eglise, sçavoir faire obéir les Evêques comme sujets, sans toucher aux droits de l'Episcopat : les soumettre en beaucoup de choses à la Jurisdiction séculiére, & les laisser Juges dans d'autres : les faire contribuer aux besoins de l'Etat, & ne pas choquer leurs priviléges : tout cela demande un mêlange de dextérité & de fermeté, que Louis XIV eut presque toujours.

Les tems d'anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme : son effort est plus retenu dans les Gouvernemens réglés.

On voit que dans toutes les Monarchies l'autorité des Rois commença toujours par être balancée.

Il y a des préjugés par lesquels les Rois & les Nations entiéres se gouvernent.

Ce n'est pas chez les peuples libres un titre pour régner, que d'être parent de leurs Rois.

DANS un Etat monarchique, & ſur-tout ſous un bon Maître, il y a des vertus. Il y en a ſans doute autant que dans les Républiques, avec moins d'enthouſiaſme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

LE principe d'une Monarchie ou d'une République n'eſt ni l'honneur ni la vertu. Une Monarchie eſt fondée ſur le pouvoir que pluſieurs ont d'empêcher le pouvoir d'un ſeul. La plûpart des Monarchies ont été établies par des Chefs d'armée, les Républiques par des Citoyens aſſemblés. L'honneur eſt commun à tous les hommes, & la vertu eſt rare dans tout Gouvernement. L'amour propre de chaque membre d'une République veille ſur l'amour propre des autres: chacun voulant être maître, perſonne ne l'eſt : l'ambition de chacun eſt un frein public, & l'égalité régne.

DANS une Monarchie affermie, l'ambition ne peut s'élever qu'en plaiſant au Maître. Il n'y a dans ces premiers reſſorts ni honneur ni vertu de part ni d'autre, il n'y a que de l'intérêt.

L'ESPRIT Républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit Monarchique.

UN Républicain est toujours plus attaché à sa patrie qu'un sujet à la sienne, par la raison qu'on aime mieux son bien que celui de son maître.

UNE République n'est point fondée sur la vertu : elle l'est sur l'ambition de chaque citoyen, qui contient l'ambition des autres ; sur l'orgueil qui réprime l'orgueil ; sur le desir de dominer, qui ne souffre pas qu'un autre domine. De-là se forment les Loix qui conservent l'égalité, autant qu'il est possible. C'est une société où des convives d'un appétit égal mangent à la même table, jusqu'à ce qu'il vienne un homme vorace & vigoureux, qui prenne tout pour lui, & leur laisse les miettes.

DE tous les Gouvernemens de l'Europe, celui de Venise est le seul réglé, stable & uniforme. Il n'avait qu'un vice radical, qui n'en était pas un aux yeux du *Sénat* ; c'est qu'il manquait un contre-poids à la puissance Patricienne, & un encouragement aux Plébeïens. Le mérite ne put jamais, dans Venise, élever

un simple citoyen, comme dans l'ancienne Rome.

DANS les Monarchies tempérées par l'esprit le plus républicain, les Etats ne se sont jamais crus au dessus des Rois, quoiqu'ils ayent déposé leurs Souverains dans des nécessités pressantes, ou dans des troubles. Les Electeurs qui déposérent l'Empereur Venceslas ne se sont jamais crus supérieurs à un Empereur régnant. Les Cortes d'Arragon disaient au Roi; *Nos que valemos tanto como vos, y que podemos mas que vos.* Mais quand le Roi était couronné, ils ne s'exprimaient plus ainsi, ils ne se disaient plus supérieurs à celui qu'ils avaient fait leur maître.

CE que sont les Etats généraux pour les Rois, les Conciles le sont pour les Papes : mais ce qui se ressemble le plus, différe toujours.

IL n'en est pas de même d'une assemblée d'Evêques de tant d'Eglises également indépendantes, comme du corps d'un Etat monarchique. Ce corps a un Souverain; & les Eglises n'ont qu'un premier Métropolitain. Les matiéres de

Religion, la Doctrine & la Discipline ne peuvent être soumises à la décision d'un seul homme, au mépris du monde entier. Les Conciles sont donc supérieurs aux Papes, dans le même sens que mille avis doivent l'emporter sur un seul. Reste à sçavoir s'ils ont le droit de les déposer, comme les Diétes de Pologne, & les Electeurs de l'Empire Allemand ont le droit de déposer leur Souverain.

Cette question est de celles que la raison du plus fort peut seule décider. Si d'un côté un simple Concile provincial peut dépouiller un Evêque, une assemblée du monde Chrétien peut à plus forte raison dégrader l'Evêque de Rome. Mais de l'autre côté cet Evêque est Souverain. Ce n'est pas un Concile qui lui a donné ses Etats, comment des Conciles peuvent-ils les lui ravir ?

Le Concile de Constance avait déposé le *Souverain* de Rome, parce que Rome n'avait voulu ni pu s'y opposer. Le Concile de Basle, qui prétendit dix ans après suivre cet éxemple, fit voir combien l'éxemple est trompeur, combien sont différentes les affaires qui semblent les mêmes ; & que ce qui est grand &

ſeulement hardi dans un tems, eſt petit & téméraire dans un autre.

Il n'y a guéres d'Etats qui n'aient eu un tems de grandeur & d'éclat, après lequel ils dégénérent.

Le Gouvernement d'Angleterre admet toutes les ſectes, & tolére à peine le Catholiciſme qu'il redoute.

Si on attendait dans chaque Royaume que tous les abus fuſſent réformés pour avoir de quoi lever des Troupes, on ne ferait jamais la guerre.

Ceux qui gouvernent, ſont rarement touchés d'une utilité éloignée, toute ſenſible qu'elle eſt, ſur-tout quand cet avantage eſt balancé par les difficultés préſentes.

Dans toutes les minorités des Souverains, les anciennes Conſtitutions du Royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un tems, comme une famille aſſemblée après la mort du pere.

Quand la ſociété générale eſt bien

gouvernée, on ne fait guéres d'association particuliére.

On a long-tems cherché l'origine du Gouvernement féodal. Il est à croire qu'il n'y en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'imposer un hommage & un tribut au plus faible.

Tout sert à faire voir, que si dans les Royaumes héréditaires on peut se plaindre des abus du despotisme, les Etats électifs sont exposés à de plus grands orages; & que la liberté même, cet avantage si naturel & si cher, a quelquefois produit de grands malheurs.

Les petites machines ne réussissent point en grand, parce que le frottement les dérange : il en est de même des Etats. La Chine ne peut se gouverner comme la République de Lucques.

La comparaison des siécles passés doit nous faire sentir notre bonheur, malgré ce penchant presque invincible que nous avons à louer le passé aux dépens du présent.

On ne perd les Etats que par timidité.

Ce pouvoir souverain que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on désire,
Est des Gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux sous un tyran, divin sous un bon Roi.

Un vrai Républicain n'a pour pere & pour fils
Que la vertu, les Dieux, les loix & son pays.

Est-il donc entre nous rien de plus despotique
Que l'esprit d'un Etat qui passe en République?
Vos loix sont vos tyrans: leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur.

Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave :
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le Citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche : il voit d'un œil sévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on peut lui faire ;
Et d'un bannissement le décret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.

CES fiers Patriciens sont-ils autant de Dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux ?
Sont-ils sans passions, sans intérêt, sans vice ?

. . . .

Ils osent s'en vanter ; mais leur feinte justice,
Leur âpre autorité, que rien ne peut gagner,
N'est dans ces cœurs hautains que l'ardeur de régner.

Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême,
Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-mêmes.
De notre liberté ces illustres vengeurs,
Armés pour sa défense, en sont les oppresseurs.
Sous les noms séduisans de patron & de peres,
Ils affectent des Rois les démarches altiéres.
Rome a changé de fers; & sous le joug des Grands,
Pour un Roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

LOIX.

CE que les Chinois ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'est la Morale & les Loix. Le respect des enfans pour les peres est le fondement du Gouvernement Chinois. L'autorité paternelle n'est jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre son pere qu'avec le consentement de tous les parens, des amis & des Magistrats. Les Mandarins lettrés y sont regardés comme

les peres des Villes & des Provinces, & le Roi comme le pere de l'Empire. Cette idée enracinée dans les cœurs forme une famille de cet Etat immense.

La plus douce Loi est celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainsi le plus de crimes.

Si dans l'Europe les Loix avaient été fondées sur la puissance paternelle, si les esprits eussent été pénétrés de la nécessité du respect filial comme du premier de tous les devoirs, ainsi qu'à la Chine, les trois enfans de Louis le Débonnaire, qui avaient reçu de lui trois couronnes, ne se seraient point révoltés contre leur pere qui donnait un héritage à un enfant du second lit.

Le malheur & les abus produisent enfin des Loix.

Quel plus grand fruit pouvons-nous retirer de toutes les vicissitudes de l'Histoire générale, que de nous convaincre que toute nation a toujours été malheureuse, jusqu'à ce que les Loix & le pouvoir législatif ayent été établis sans contradiction ?

Il n'y a de pays digne d'être habité par des hommes, que ceux où toutes les conditions sont également soumises aux Loix.

Il n'y a point encore de Loi reconnue qui oblige les descendans à se priver du droit de régner, auquel auront renoncé les peres. Ces renonciations ne sont efficaces que lorsque l'intérêt commun continue de s'accorder avec elles.

Les Etats Chrétiens ont long-tems manqué & manquent encore de bonnes Loix positives. Leur Jurisprudence encore gothique en plusieurs points, composée des anciennes coutumes de cinq cens petits tyrans, a recours souvent aux Loix Romaines & à celles des Hébreux, comme un homme égaré qui demande sa route. Ils vont chercher dans le Code du Peuple Juif les régles de leurs Tribunaux.

Les Loix de toutes les nations ont toujours voulu que ceux qui nomment au Trône, quand il est vacant, nomment à la régence. Faire un Roi est le premier des droits. Faire un Régent est le

le ſecond, & ſuppoſe le premier.

LES abus ſervent de Loix dans preſque toute la terre : & ſi les plus ſages des hommes s'aſſemblaient pour faire des Loix, où eſt l'Etat dont la forme ſubſiſtât entiére ?

DANS les autres pays les Loix puniſſent les crimes. A la Chine elles font plus, elles récompenſent la vertu.

LES tranſgreſſions d'une Loi n'autoriſent perſonne.

LA Loi qui permet la pluralité des femmes aux Orientaux, eſt de toutes les Loix la moins en vigueur chez les particuliers. On a des concubines ; mais il n'y a pas à Conſtantinople quatre Turcs qui aient pluſieurs épouſes.

LES Loix ſont faites pour ſecourir les citoyens, autant que pour les intimider.

CE ſerait violer l'eſprit d'une Loi que de n'en pas tranſgreſſer la lettre en faveur des grands hommes.

IL eſt bien grand de décider des for-

tunes des hommes ſur ſon tribunal : il eſt bien petit de vouloir avoir des malheureux dans ſon anti-chambre. Je ne vais point à l'audience de mon Curé le prier de chanter la Grand'Meſſe : pourquoi faut-il que j'aille ſupplier mon Juge de remplir les fonctions de ſa charge ?

NOUS n'avons dans le monde de Loi parfaite que pour régler une eſpéce de folie qui eſt le jeu. Les régles du jeu ſont les ſeules qui n'admettent ni exception, ni relâchement, ni variété, ni tyrannie. Un homme qui a été laquais, s'il joue au lanſquenet avec des Rois, eſt payé ſans difficulté quand il gagne. Par-tout ailleurs la Loi eſt un glaive dont le plus fort coupe par morceaux le plus faible.

NUL ne doit être mis à mort que par les Loix.

La Loi Salique, qui exclut les filles du Trône, eſt dans tous les cœurs : elle eſt fondamentale par une ancienne convention univerſelle. Il n'y en a pas d'autre. Les hommes les font & les aboliſſent. Qui peut douter que ſi jamais il ne reſtait du ſang de la Maiſon de France qu'une Princeſſe digne de régner, la na-

tion ne pût & ne dût lui décerner la Couronne ?

NAPLES & Sicile passérent aux Allemands, après avoir été conquises par des Français. Ainsi vingt Provinces ont été sous la domination de Souverains que la nature a placés à trois cens lieues d'elles. Eternel sujet de discorde, & preuve de la sagesse d'une Loi telle que la Salique : Loi qui serait encore plus utile à un petit Etat qu'à un grand.

L'ATTENTION de tous les Législateurs fut toujours de rendre les hommes sociables ; mais pour l'être, ce n'est pas assez d'être rassemblés dans la Ville : il faut se communiquer avec politesse : cette communication adoucit par-tout les amertumes de la vie.

LE tems, l'occasion, l'usage, la prescription, la force font les Loix.

Tradidit mundum disputationi eorum. Dieu abandonna la terre à leurs querelles. N'est-ce pas là l'origine de toutes les dominations & de toutes les Loix ? Quel étoit le droit de Pepin sur la France ? Quel étoit celui de Charlema-

gne sur les Saxons & sur la Lombardie? Celui du plus fort.

RENDEZ-vous à la Loi, respectez sa justice :
Elle est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.
La cabane du pauvre, & le trône des Rois,
Egalement soumis, entendent cette voix.
Elle aide la faiblesse, elle est le frein du crime,
Et délie à l'autel l'innocente victime.



LES loix n'écoutent point la pitié paternelle.

L'INEXORABLE Loi ne sait rien ménager.

LA Loi dans tout Etat doit être universelle :
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.

QUI pardonne au crime, en devient le complice.

CEUX qui péchent uniquement contre Dieu, doivent être punis dans l'autre monde. Ceux qui péchent contre les hommes, doivent être châtiés dans celui-ci.

LE ſavant Auteur des Mémoires de l'Amiral Anſon témoigne un grand mépris pour la Chine, parce que le petit peuple de Canton trompa les Anglais autant qu'il le put. Mais doit-on juger du Gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontiéres? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils euſſent fait naufrage ſur nos côtes maritimes, dans le tems où les Loix des nations d'Europe confiſquaient les effets naufragés, & que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires?



DROIT DES GENS.

Il ſemble que ces Traités du Droit des Gens, de la Guerre & de la Paix, qui n'ont jamais ſervi à aucun Traité de Paix, ni à aucune Déclaration de Guerre, ni à aſſurer le droit d'aucun homme, ſoient une conſolation pour le peuple des maux qu'ont fait la politique & la force. Ils donnent l'idée de la juſtice, comme on a les portraits des perſonnes célèbres qu'on ne peut voir.

Il n'y a aucun Etat héréditaire en Europe où les mariages n'ayent apporté la guerre. Le Droit public eſt devenu parlà un des plus grands fléaux des peuples. Preſque toutes les clauſes des contrats & des traités n'ont été expliquées que par les armes.

CONQUÉRANS.

Les véritables Conquérans ſont ceux qui ſavent faire des Loix. Leur puiſſance

est stable : les autres sont des torrens qui passent.

IL n'y a point de Conquérans sans de très-grandes injustices.

L'IMAGINATION des hommes oisifs qui s'épuise en fictions romanesques, n'oserait pas imaginer qu'un Prince partît du fond de la Corée, qui est à l'extrémité orientale de notre globe, pour porter la guerre en Perse & aux Indes. C'est ce qu'a exécuté Genzis-can.

GENZIS-CAN savait régner & vaincre. Sa vie est un témoignage qu'il n'y a point de grand Conquérant, qui ne soit grand politique.

UN Conquérant est un homme dont la tête se sert avec une habileté heureuse du bras d'autrui.

TOUS les Conquérans ont toujours épargné les Chefs des Religions, & parce que ces Chefs les ont flattés, & parce que la soumission du Pontife entraîne celle du peuple.

IL n'y a jamais eu de grand Conqué-

rant parmi les Princes, non plus que de grandes fortunes chez les particuliers, ſans cette eſpéce de mérite dont les ſuccès ſont la récompenſe.

ENTRE les tyrans & les bons Rois ſont les Conquérans ; mais plus approchant des premiers, ceux-ci ont une réputation éclatante. On eſt avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſérable faibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniére brillante, & qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un Empire, que de celui qui l'a fondé.

IL ſuffit d'un Prince faible & inappliqué, & d'un ſujet puiſſant & entreprenant, pour plonger un Royaume entier dans un abyſme de déſaſtres.

LES Conquérans trouvent peu de contradictions dans leurs ſujets.

TOUS les uſurpateurs veulent conſerver par les Loix ce qu'ils ont envahi par les armes. Sans cet intérêt ſi naturel de

jouir de ce qu'on a volé, il n'y aurait pas de société sur la terre.

SI on demande comment autrefois des essains venus du Nord conquirent l'Empire Romain, qu'on voye ce que Gustave a fait en deux ans (1631 & 1632) contre des peuples plus belliqueux que n'était alors cet Empire, & on ne sera point étonné.

CE sont les peuples pauvres, nourris dans des pays âpres & stériles, vivans de leur chasse, & féroces comme les animaux de leur pays, qui désertent ces pays sauvages pour aller attaquer les nations opulentes: & ce ne sont point ces nations opulentes qui sortent de leurs demeures agréables pour aller chercher des contrées incultes.

TOUTE la Tartarie, excepté la Chinoise, ne renferme plus que des hordes misérables, qui seraient trop heureuses d'être conquises.... s'il ne valait pas encore mieux être libre que civilisé.

SI Charlemagne eût fait de Rome sa capitale, si ses successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & sur-tout si l'usage

de partager ſes Etats à ſes enfans n'eût point prévalu chez les Barbares, il eſt vraiſemblable qu'on eût vu renaître l'Empire Romain.

Le loup a la perception de quelques moutons paiſſans dans une campagne, ſon inſtinct le porte à les dévorer : les chiens l'en empêchent. Un Conquérant a la perception d'une Province que ſon inſtinct le porte à envahir : il trouve des fortereſſes & des armes qui lui barrent le paſſage. Y a-t-il une grande différence entre ce loup & ce Prince ?

Charlemagne défait Vitikind Chef des Saxons : il traite de révolte un effort courageux de liberté ; il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre le Général : & ſur la nouvelle qu'ils l'ont laiſſé retourner en Danemarck, il fait maſſacrer quatre mille cinq cens priſonniers au bord de la petite riviére d'Alve. Si ces priſonniers avaient été des ſujets rebelles, un tel châtiment aurait été une ſévérité horrible. Mais traiter ainſi des hommes qui combattaient pour leur liberté & pour leurs Loix, c'eſt une action de brigand, que d'illuſtres ſuccès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait un grand homme.

IL est bien humiliant pour la nature humaine que la force l'ait toujours emporté sur la sagesse, & que les Tartares ayent subjugué notre hémisphére jusqu'au mont Atlas.

SOUVENT les Conquérans ne sont cruels que dans la guerre : la paix améne des mœurs & des loix plus douces.

LES Turcomans imitaient les Francs ; les Normands & les Gots dans leurs irruptions : ils les imitaient aussi, en se soumettant aux Loix, aux Mœurs & à la Religion des vaincus. C'est ainsi que d'autres Tartares en ont usé avec les Chinois : & c'est l'avantage que tout peuple policé, quoique le plus faible, doit avoir sur le barbare, quoique le plus fort.

UN soldat peut justement prétendre
A gouverner l'Etat, quand il l'a su défendre,
Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'ayeux.

Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout céde sur la terre aux travaux, au courage.

❧

. . . . *Il faut que la rigueur,*
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sur & rapide:
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.

❧

Le tems ramène l'ordre & la tranquillité,
Le peuple se façonne à la docilité:
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie,
Bientôt il les pardonne, & même les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on r'ouvre le flanc,
Que les jours renaissans ramenent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force & de courage,

Et

Et fait d'un peuple faible, un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

LEGISLATEURS.

ON excuse Mahomet sur sa fourberie; parce que, dit-on, les Arabes, comptaient avant lui cent vingt-quatre mille Prophètes, & qu'il n'y avoit pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit: *Crois que j'ai parlé à l'Ange Gabriel, ou je te tue?*

COMBIEN est préférable un Confucius, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation! Il n'emploie que la raison, & non le mensonge & l'épée. Viceroi d'une grande Province, il y fait fleurir la Morale & les Loix. Disgracié & pauvre, il les enseigne, il les pratique dans la grandeur & dans l'abbaissement; il rend la vertu aimable, il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples.

De nos parens sur nous vous savez le pouvoir,
Du Dieu que nous servons, ils sont la vive image :
Nous leur obéissons en tout tems, à tout âge.
Cet Empire (la Chine) *détruit, qui dût être éternel,*
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens.

GOUVERNEMENT FÉODAL.

ON pourait croire que ce n'est point un puissant effort du génie, mais un effet très naturel & très commun de la raison & de la cupidité humaine, que les possesseurs des terres ayent voulu être maîtres chez eux. Du fond de la Moscovie aux montagnes de Castille, tous les grands terriens eurent toujours la même idée sans se l'être communiquée: Tous voulurent que ni leur vie ni leurs biens ne dépendissent du pouvoir suprême d'un Roi: tous s'associérent dans chaque pays

contre ce pouvoir ; & tous l'exercérent, autant qu'ils le purent, sur leurs propres sujets. L'Europe fut ainsi gouvernée pendant plus de cinq cens ans. Cette administration était inconnue aux Grecs & aux Romains ; mais elle n'est point bisarre, puisqu'elle est si universelle dans l'Europe. Elle paraît injuste, en ce que le plus grand nombre des hommes est écrasé par le plus petit, & que le simple citoyen ne peut s'élever que par un bouleversement général. Nulle grande Ville, point de commerce, sous un gouvernement féodal.

TRAITÉS, GARANTIE.

L'USAGE de garantir les Etats d'un tiers est très-ancien. Les Romains garantirent les possessions de plusieurs Princes d'Asie & d'Afrique, en les prenant sous leur protection, en attendant qu'ils s'emparassent des terres protégées.

Lorsque dans le moyen âge les Rois faisaient des traités, ils étoient garantis de part & d'autres par plusieurs Chevaliers, qui juraient de faire observer le

traité, & même qui le signaient, lorsque par hazard ils savaient écrire.

Quand l'Empereur Frédéric Barberousse céda tant de droits au Pape Aléxandre III, dans le célébre Congrès de Venise en 1117, l'Empereur mit son sceau à l'instrument que le Pape & les Cardinaux signérent. Douze Princes de l'Empire garantirent le traité par un serment sur l'Évangile; mais aucun d'eux ne signa.

Lorsque Philippe Auguste conclut la paix en 1220 avec Jean Roi d'Angleterre, les principaux Barons de France & ceux de Normandie en jurérent l'observation, comme cautions, comme parties garantes. Les Français firent serment de combattre le Roi de France, s'il manquait à sa parole; & les Normands de combattre leur Souverain, s'il ne tenait pas la sienne.

Un Connétable de Montmorenci ayant traité avec un Comte de la Marche en 1227, pendant la minorité de Louis IX, jura l'observation du traité sur l'ame du Roi.

On doit regarder comme un garantie réciproque, l'alliance ancienne de la France & de la Castille, de Roi à Roi,

de Royaume à Royaume, d'homme à homme.

On ne voit guéres de traité où la garantie des Etats d'un tiers soit expressément stipulée, avant celui que la médiation de Henri IV fit conclure entre le Roi d'Espagne & les Etats généraux en 1609. Il obtint que le Roi d'Espagne Philippe III reconnût les Provinces unies pour libres & Souveraines. Il signa & même fit signer au Roi d'Espagne la garantie de cette souveraineté des sept Provinces; & la République reconnut qu'elle lui devait la liberté.

C'est sur-tout dans nos derniers tems que les traités de garantie ont été plus fréquens. Malheureusement ces garanties ont quelquefois produit des ruptures & des guerres; & on a reconnu que la force est le meilleur garant qu'on puisse avoir.



DESPOTISME.

SI on approfondiſſait le ſecret des trônes de l'Aſie, preſque toujours inconnu aux étrangers, on verrait qu'il y a bien moins de deſpotiſme ſur la terre qu'on ne penſe. Notre Europe a vû des Princes vaſſaux d'un autre Prince qui n'eſt pas abſolu, prendre dans leurs Etats une autorité plus arbitraire que les Empereurs de la Perſe & de l'Inde. Ce ſerait pourtant une grande erreur de penſer que les Etats de ces Princes ſont par leur conſtitution un Gouvernement deſpotique.

Tout ſert à faire voir que ſi dans les Etats héréditaires on peut ſe plaindre des abus du deſpotiſme, les Etats électifs ſont expoſés à de plus grands orages; & que la liberté même, cet avantage ſi naturel & ſi cher, a quelquefois produit de grands malheurs.

Dans tout l'univers le deſpotiſme eſt le fruit de la richeſſe.

On s'imagine qu'un homme eſt par

les Loix le maître arbitraire d'une grande partie de la terre, parce qu'il peut faire impunément quelques crimes dans sa maison, & ordonner le meurtre de quelques esclaves ; mais il ne peut persécuter sa nation, & il est plus souvent opprimé qu'oppresseur.

Le Gouvernement despotique serait celui où le Prince pourrait, sans contrevenir à la Loi, ôter à un citoyen les biens ou la vie, sans forme & sans aucune raison que sa volonté.

Il est très-rare que sous un Gouvernement despotique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la Patrie, meurent regrettés du Public.

On ne peut trop combattre cette idée humiliante pour le genre humain, qu'il y a des pays où des millions d'hommes travaillent sans cesse pour un seul.

C'est le comble de l'avilissement dans la nature humaine, & l'opprobre de l'Orient, de dépouiller les hommes de leur virilité ; & c'est le dernier attentat du

despotisme de confier le Gouvernement à ces malheureux. Par-tout où leur pouvoir a été excessif, la décadence & la ruine sont arrivées.

Le despotisme est l'abus de la Royauté, comme l'anarchie est l'abus de la République. Un Sultan, qui sans forme de justice & sans justice, emprisonne & fait périr des citoyens, est un voleur de grands chemins qu'on appelle, votre Hautesse.

Les ruines de l'Asie mineure & de la Gréce, la dépopulation de l'Egypte & la barbarie de l'Afrique, attestent aujourd'hui la grandeur Romaine. Le grand nombre de Villes florissantes qui couvraient ces pays, est changé en villages malheureux; & le terrain même est devenu stérile sous les mains des peuples abrutis.

Les Sultans sont en même tems les plus despotiques des Souverains, & les moins assurés de leur trône & de leur vie.

TYRANS.

Les tyrans ont toujours quelqu'ombre de vertu,
Ils soutiennent les loix avant de les abattre.

Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.

Cromwel ne se flattait certainement pas de succéder au Roi, lorsqu'il n'était que Lieutenant général dans une armée pleine de factions. Il espérait avec grande raison, dans cette armée & dans la République, le crédit attaché à ses grandes actions militaires & à son ascendant sur les esprits : mais s'il avait formé dès lors le dessein de se faire reconnaître pour le Souverain des trois Royaumes, il n'aurait pas mérité de l'être.

L'esprit humain dans tous les genres ne marche que par dégrés : & ces degrés amenérent nécessairement l'élévation de Cromwel, qui ne la dut qu'à sa valeur & à la fortune.

FACTIONS, TROUBLES CIVILES.

Toutes les factions à la fin sont cruelles :
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser :
Pour les anéantir, il faut les mépriser.

Le corps le plus auguste, quand la faction l'entraîne, fait toujours plus de fautes qu'un seul homme.

Dans les commencemens des factions en Angleterre, il faut être protégé par un Parlement, en attendant que le Parlement devienne l'esclave du vainqueur.

Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civiles; parce que les factieux y sont hardis, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire.

Nos guerres civiles sous Charles VI

avaient été cruelles : celles de la Ligue furent abominables ; celle de la Fronde fut ridicule.

CONSPIRATIONS.

UNE conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie : mais une conspiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces.

DANS le tems paisible des premiéres années du régne de Jacques I. Roi d'Angleterre, il se forma la plus horrible conspiration qui soit jamais entré dans l'esprit humain. Tous les autres complots qu'ont produits la vengeance, la politique, la barbarie des guerres civiles, le fanatisme même, n'approchent pas de l'atrocité de la conjuration des poudres. Les Catholiques Romains s'étaient attendus à des condescendances que le Roi n'eut point pour eux. Quelques-uns possédés plus que les autres de cette fureur de parti & de cette mélancolie sombre qui détermine aux grands crimes, résolurent de faire régner leur Religion en Angleterre, en exterminant d'un seul coup le

du Royaume. Un *Perci*, de la Maiſon de Northumberland, un *Catesbi* & pluſieurs autres, conçurent l'idée de mettre trente-ſix tonneaux de poudre ſous la Chambre où le Roi devait haranguer ſon Parlement. Jamais crime ne fut d'une exécution plus facile, & jamais ſuccès ne parut plus aſſuré; perſonne ne pouvait ſoupçonner une entrepriſe ſi inouie: aucun empêchement n'y pouvait mettre obſtacle: les trente-ſix barils de poudre achetés en Hollande en divers tems étaient déja placés ſous les ſolives de la Chambre, dans une cave de charbon, louée depuis pluſieurs mois par Perci. On n'attendait que le jour de l'aſſemblée: il n'y aurait eu à craindre que le remors de quelque conjuré; mais les Jéſuites *Garnet & Oldecorn*, auxquels ils s'étaient confeſſés, avaient écarté les remors. Perci qui alloit ſans pitié faire périr la Nobleſſe & le Roi, eut pitié d'un de ſes amis nommé Montéagle, Pair du Royaume; & ce ſeul mouvement d'humanité fit avorter l'entrepriſe. Il écrivit par une main étrangère à ce Pair: *Si vous aimez votre vie, n'aſſiſtez point à l'ouverture du Parlement. Dieu & les hommes concourent à punir la perverſité du tems: le*

danger sera passé en aussi peu de tems que vous en mettrez à brûler cette Lettre.

Perci dans sa sécurité ne croyait pas possible qu'on devinât que le Parlement entier devait périr par un amas de poudre. Cependant la Lettre ayant été lue dans le Conseil du Roi, & personne n'ayant pu conjecturer la nature du complot dont il n'y avait pas le moindre indice; le Roi réfléchissant sur le peu de tems que le danger devait durer, imagina précisément quel était le dessein des conjurés. On va par son ordre, la nuit même qui précédait le jour de l'assemblée, visiter les caves sous la salle : on trouve un homme à la porte, avec une méche & un cheval qui l'attendait; on trouve les trente-six tonneaux.

Perci & les Chefs, au premier avis d la découverte, eurent encore le tems d rassembler cent Cavaliers Catholiques, & vendirent chérement leurs vies : hu conjurés seulement furent pris & exé cutés.

Tel était l'esprit du tems dans tous l pays où les querelles de Religion ave glaient & pervertissaient les hommes.

ROIS.

LEs Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que Louis XII avait pour ſon peuple : on excuſera les grandes fautes de François I en faveur des Arts & des Sciences dont il a été le pere. On bénira la mémoire de Henri IV, qui conquit ſon héritage à force de vaincre & de pardonner. On louera la magnificence de Louis XIV, qui a protégé les Arts que François I avait fait naître.

IL y a un vulgaire parmi les Rois, comme parmi les autres hommes.

ON n'éxige pas qu'un Roi diſe des choſes mémorables, mais qu'il en faſſe.

TOUT Roi qui aime la gloire, aime le bien public.

LE Souverain qui paſſe pour le plus puiſſant de la terre, (le Turc) eſt en mê-

me tems le moins affermi sur son trône : il suffit d'un jour de révolution pour l'en faire tomber.

Les Souverains pensent volontiers qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, & que tout est égal devant eux. Il est bien certain que la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le pere portait du fumier ; & un ânon dont le pere portait des Reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuse, la fortune encore plus.

Nous voyons que tous les peuples commencent par élire des chefs pour la guerre, ensuite ces chefs deviennent absolus, excepté chez quelques Nations d'Europe. Le droit héréditaire s'établit & devient sacré avec le tems.

Un Roi absolu qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine.

Il est sur qu'il n'est, ni ne peut être de titre affecté aux Souverains, que ceux qu'ils veulent prendre, & que l'usage leur donne.

DÈS que l'autorité d'un Prince est contestée, ses mœurs sont toujours attaquées.

LES Princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics, se sont fait un nom. Mais que Pierre le Grand après l'infortune de Narva s'occupât à joindre par des canaux la mer Balthique, la mer Caspienne, & le Pont Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille.

Il est à souhaiter qu'un Roi aime les louanges, parce qu'il s'efforce de les mériter.

UN Roi qui a des domaines absolument séparés des revenus de l'Etat, peut être avare comme un particulier : mais un Roi de France, qui n'est réellement que le dispensateur de l'argent de ses sujets, ne peut guéres être atteint de ce vice.

QUEL homme est sans erreur, & quel Roi sans faiblesse?

Est-ce à vous de prétendre au droit de les punir,
Vous nés tous sujets, vous faits pour obéir?
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere,
Il détourne les yeux, le plaint, & le révére.
Les droits des Souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfans; leurs juges sont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en sa colére,
N'allez pas mériter un présent plus sévére,
Trahir toutes Les loix en voulant les venger,
Et renverser l'Etat, au lieu de le changer.

TEL est souvent le sort des plus justes des Rois;
Tant qu'ils sont sur la terre, on respecte leurs Loix:
On porte jusqu'aux Cieux leur justice suprême,
Adorés de leur peuple ils sont des Dieux eux-mêmes.

Mais après leur trépas que sont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous bruliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus, est bientôt oubliée.

❧

NECESSITÉ cruelle, attachée à l'Empire,
Dans les cœurs des humains les Rois ne peuvent lire:
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous sommes, Araspe, injustes malgré nous.

❧

ON a vû plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour.

❧

O Dieu de l'Univers!
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image:
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

❧

. . . *NOUS avons la faible vanité*
De mener les Héros à l'immortalité.
Nous nous trompons beaucoup. Un Roi juste & qu'on aime,
Va sans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit : le vieillard expirant,
De ce Prince à son fils fait l'éloge en pleurant :
Le fils éternisant des images si cheres,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs peres ;
Et ce nom dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siécles à venir.

BLAISE Pascal *a tort, il en faut convenir.*
Ce pieux Misantrope, Héraclite *sublime,*
Qui pense qu'ici-bas tout est misére & crime,
Dans ses tristes accès ose nous soutenir

Qu'un Roi que l'on amuse, & même un
Roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné:
Il est le plus heureux, s'il occupe & s'il pense.

UN Sage nous a dit que le seul bien suprême,
Le seul bien qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.
Si ce Sage eut raison, si la Philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie;
Quel est donc, justes Dieux, le destin d'un bon Roi,
Qui dit, sans se flatter: Tous les cœurs sont à moi?
A cet Empire heureux qu'il est beau de prétendre!



CE trône auguste & saint qu'environne la crainte,

Serait mieux affermi s'il l'était par l'amour.
En faisant des heureux, un Roi l'est à son tour.

...*Je suis malheureux, innocent, étranger.*
Si le Ciel t'a fait Roi, c'est pour me protéger.

O ROI ! *venez jouir du fruit de la victoire ;*
Ce prix est notre amour, il vaut mieux que la gloire.

ROIS, *la mort vous appelle au tribunal auguste,*
Où vous êtes pésés aux balances du juste.
Votre siècle est témoin, le juge est l'avenir.
Demi-Dieux mis en poudre,
Lui seul peut vous absoudre,
Lui seul peut vous punir.

LA COUR.

Que mon cœur est en paix!
Que mes regards sont ici satisfaits!
Que ce château qu'ont habité mes peres,
Que ces forêts, ces plaines, me sont chéres!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion, les manéges des Cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuses chiméres,
Ces vanités, ces ombres passagéres,
Au fond du cœur laissent un vuide affreux.
C'est avec nous que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On est esclave, & chez moi je suis maître.

ELEVÉ dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flatter, à cet esprit des Cours,
La grossiére vertu des mœurs républicaines.

... SOUVENT dans les camps un ſoldat honoré,
Rampe à la Cour des Rois, & languit ignoré.

CROYEZ qu'en ce lieu tout rempli d'injuſtices,
Il n'eſt point de vertu qui rachete les vices,
Qu'on cite nos défauts en toute occaſion,
Que le pire de tous eſt l'indiſcrétion,
Et qu'à la Cour, mon fils, l'art le plus néceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté:
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire,
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.
Je connais cette Cour: on peut fort la blâmer;
Mais lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes ſur-tout plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.

Paraissez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit :
Cachez vos sentimens, & même votre esprit :
Sur-tout de vos secrets soyez toujours le maître.
Qui dit celui d'autrui, doit passer pour un traître :
Qui dit le sien, mon fils, passe ici pour un sot.

COURTISANS.

SUR un nouveau venu le Courtisan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénétre ses défauts, & dès le premier jour
Sans pitié les condamne, & même sans retour.

IL le faut avouer, parmi ces Courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables.
Tous fermes dans leurs postes, & tous inébranlables.

Ils

Ils vayaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des Courtiſans Français tel eſt le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards,
Vils flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars.

LES *Courtiſans en foule attachés à ſon ſort,*
Du ſein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçaient ſur leurs habits les noms de leurs maîtreſſes ;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens,
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur ſuperbe imprudence.

Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

HORACE *est un vieu fou, plutôt qu'un vieux Seigneur,*
Tout chamarré d'orgueil, paîtri d'un faux honneur,
Assez bas à la Cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.

JE *connais trop les Grands: dans le malheur amis,*
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejetté par dédain dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié s'il devient dangereux.

CEUX *qui sont nés sous un Monarque,*
Font tous semblant de l'adorer;
Sa Majesté qui les remarque,
Fait semblant de les honorer;

Et de cette fausse monnoie,
Que le Courtisan donne au Roi,
Et que le Prince lui renvoie,
Chacun vit ne songeant qu'à soi.

Les oisifs Courtisans que leurs chagrins dévorent,
S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent :
Si l'on croit de leurs yeux le regard pénétrant,
Tout Ministre est un traître, & tout Prince un tyran.
L'hymen n'est entouré que de feux adultéres ;
Le frere à ses rivaux est vendu par ses freres ;
Et sitôt qu'un grand Roi panche vers son déclin,
Ou son fils ou sa femme ont hâté son destin...
Qui croit toujours le crime, en paraît trop capable.

TITRES.

LEs titres ne ſervent de rien pour la poſtérité; le nom d'un homme qui a fait de grandes choſes, impoſe plus de reſpect que toutes les épithétes.

LES uſages, les titres, les cérémonies, les deſſus de lettres, les ſuſcriptions, les formules ont varié dans tous les tems. Souvent la négligence d'un Sécrétaire ſuffit pour fonder un titre. Les langues dans leſquelles on écrit, établiſſent des formules qui paſſent enſuite dans d'autres langues où elles prennent un air étranger.

C'EST Louis XI, qui le premier des Rois de France prit le nom de très-Chrétien, à peu près dans le tems que Ferdinand d'Arragon .... prenait le nom de Catholique.

LOUIS XI fut le premier Roi de France à qui on donna le titre de Majeſté, que juſques-là l'Empereur ſeul avoit porté, mais que la Chancellerie Allemande n'a jamais donné à aucun Roi juſqu'à no;

derniers tems. Les Rois d'Arragon, de Caſtille, de Portugal, avaient les titres d'Alteſſe. On diſait à celui d'Angleterre, Votre Grace; on aurait pu dire à Louis XI, votre Deſpotiſme.

Philippe II fut la premiére Majeſté en Eſpagne; car la Sérénité de Charles V ne devint Majeſté qu'à cauſe de l'Empire. Les enfans de Philippe furent les premiéres Alteſſes, & enſuite ils furent Alteſſes Royales, &c.

Il n'y avait anciennement que deux Marquis d'Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le Marquis de Brandebourg eſt devenu Roi, & grand Roi; mais aujourd'hui nos Marquis Italiens & Français ſont d'une eſpéce un peu différente.

Quelques Seigneurs Français ſe vantent d'avoir des Barons Allemands dans leurs écuries: quelques Seigneurs Allemands diſent qu'ils ont des Marquis Français dans leurs cuiſines.

En France le Monſeigneur eſt une terrible affaire. Un Evêque n'était avant le

Cardinal de Richelieu, que mon Révérendissime Pere en Dieu. Les Ducs & Pairs ont eu plus de peine à se mettre en possession du Monseigneur. La grande Noblesse, & ce qu'on appelle la grande Robe, leur refusent tout net cette distinction. Le comble des succès de l'orgueil humain est de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croient être vos égaux : mais il est bien difficile d'arriver à ce point. On trouve par-tout l'orgueil qui combat l'orgueil.

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde soit Monseigneur dans la nation ; comme toutes les femmes qui étaient autrefois Mademoiselle, sont actuellement Madame.

Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre une autre gueux, il lui dit : *Seigneur, votre courtoisie a t-elle pris son chocolat?* Cette maniére polie de s'exprimer éleve l'ame, & conserve la dignité de l'espéce.

César & Pompée s'appellaient dans le Sénat César & Pompée. Mais ces gens-là ne savaient pas vivre ; ils finissaient leurs lettres par *Vale*, adieu. Nous étions

nous autres, il y a soixante ans,
tionnés serviteurs, nous sommes d
depuis très-humbles & très-obéissa
actuellement, nous avons l'honn
l'être. Je plains notre postérité, e
pourra que difficilement ajouter
belles formules.

A MESURE que les pays sont ba
ou que les cœurs sont faibles, le
monial est plus en vogue. La vrai
sance, la vraie politique dédaign
vanité.

CÉRÉMONIES.

LEs cérémonies de l'inthronisati
Papes étaient jadis de les revêtir
chappe rouge, dès qu'ils étaient n
On les conduisait dans une ch
pierre qui était percée, & qu'
pellait *Stercorarium*; ensuite da
chaire de porphire, sur laqu
leur donnait deux clefs, celle de
de Latran & celle du Palais, orig
armes du Pape : de-là dans un
sième chaire, dans laquelle il
douze pierres semblables à celle
phod du grand Prêtre des Juifs
O

ſçait pas quand tous ces uſages ont commencé.

CHARLES IV Empereur va en Italie ſe faire couronner.... Innocent VI envoie d'Avignon le détail de tout ce qu'on doit obſerver au couronnement de l'Empereur. Il marque que le Préfet de Rome doit porter le glaive devant lui, que ce n'eſt qu'un honneur, & non pas une marque de Juriſdiction. Le Pape doit être ſur ſon trône, entouré de ſes Cardinaux, & l'Empereur doit commencer par lui baiſer les pieds; puis il lui préſente de l'or, & le baiſe au viſage, &c. Pendant la Meſſe l'Empereur fait quelques fonctions dans le rang des Diacres. On lui met la couronne Impériale après la fin de la premiére Epitre. Après la Meſſe l'Empereur ſans couronne & ſans manteau tient la bride du cheval du Pape. Aucunes de ces cérémonies n'avaient été pratiquées depuis que les Papes demeuraient dans Avignon. L'Empereur reconnut d'abord par écrit l'authenticité de ces uſages; mais le Pape étant dans Avignon, & ne pouvant ſe faire baiſer les pieds à Rome, ni ſe faire tenir l'étrier par l'Empereur, déclara que ce Prince ne baiſerait point les pieds, ni

ne conduirait la mule du Cardinal qui repréſenterait ſa Sainteté.

Il y a une fameuſe Lettre de Pétrarque qui reproche à l'Empereur ſa faibleſſe. Pétrarque était digne d'apprendre à Charles IV à penſer noblement.

CHEVALERIE.

LA Chevalerie était un établiſſement guerrier qui s'était fait de lui-même parmi les Seigneurs, comme les Confréries dévotes s'étaient établies parmi les bourgeois.

PLUSIEURS Seigneurs s'aſſociérent pour protéger la ſureté publique, & pour défendre les Dames; ils en firent vœu & cette inſtitution vertueuſe devint un devoir plus étroit, en devênant un acte de Religion. On s'aſſocia ainſi dans preſque toutes les Provinces: chaque Seigneur de grand Fief tint à honneur d'être Chevalier, & d'entrer dans l'Ordre.

On établit vers l'onziéme ſiécle des cérémonies religieuſes & profanes, qui

ſemblaient donner un nouveau caractère au récipiendaire. Il jeûnait, il ſe confeſſait, communiait, paſſait une nuit tout armé : on le faiſait dîner ſeul à une table ſéparée, pendant que ſes parains & les Dames qui devaient l'armer Chevalier, mangeaient à une autre. Pour lui vêtu d'une tunique blanche, il était à ſa petite table, ou il lui était défendu de parler, de rire & même de manger. Le lendemain il entrait dans l'Egliſe avec ſon épée pendue au cou, le Prêtre le béniſſait ; enſuite il allait ſe mettre à genoux devant le Seigneur, ou la Dame qui devait l'armer Chevalier. Les plus qualifiés qui aſſiſtaient à la cérémonie, lui chauſſaient des éperons, le revêtaient d'une cuiraſſe, de braſſards, de cuiſſards, de gantelets & d'une cotte de maille, appellée Haubert. Le parain qui l'inſtallait, lui donnait trois coups de plat d'épée ſur le cou, au nom de Dieu, de S. Michel & de S. George. Depuis ce moment toutes les fois qu'il entendait la Meſſe, il tirait ſon épée à l'Evangile, & la tenait haute.

Cette inſtallation était ſuivie de grandes fêtes, & ſouvent de tournois : mais c'était le peuple qui payait. Les grands Seigneurs de fiefs impoſaient une taxe ſur leurs ſujets pour le jour où ils ar-

maient leurs enfans Chevaliers...

Le tems des croisades fut celui de la plus grande vogue des Chevaliers.

En général ce qu'on appelle Chevalerie, appartient beaucoup plus au Roman qu'à l'histoire; & ce n'était guéres qu'une momerie honorable.

MINISTRES.

Le vulgaire suppose quelquefois une étenduë d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure qui fait les hommes d'Etat, c'est leur caractére. Les hommes, pour peu qu'ils ayent du bon sens, voient tous à peu-près leurs intérêts..... Notre conduite & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune..... On peut juger du caractére des hommes par leurs entreprises.... Il arrive souvent parmi les hommes d'Etat ce qu'on voit tous les jours parmi les Courtisans: Celui qui a le plus d'esprit, échoue; & celui qui a dans le caractére plus de

patience, de force, de souplesse & de suite, réussit.... Enfin il est très-vrai que pour faire un puissant Ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune; mais pour être bon Ministre, il faut avoir pour passion dominante l'amour du bien public. Le grand homme d'Etat est celui dont il reste de grands monumens utiles à sa patrie.

L'ESPRIT, la sagesse, l'éloquence ne sont rien dans les Ministres, lorsque le Prince n'est pas heureux. Ce sont les victoires qui font les Traités.

CE qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, & de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent.

ON ne peut faire du bien à tout moment; moins on peut toujours dire des choses qui plaisent.

ON doit cette justice aux hommes publics qui ont fait du bien à leur siécle, de regarder le point dont ils sont partis, pour mieux voir les changemens

qu'ils ont faits dans leur patrie. La postérité leur doit une éternelle reconnoiſſance des exemples qu'ils ont donnés, lors même qu'ils ſont ſurpaſſés. Cette juſte gloire eſt leur unique récompenſe.

UN Miniſtre eſt toujours un homme en ſpectacle à l'Europe ; ſon honneur eſt la baſe de ſon crédit : il eſt toujours aſſez riche pour n'avoir pas beſoin d'être un traître.

LE caractére de ceux qui gouvernent, fait en tout lieu les tems de douceur ou de cruauté.

UN Miniſtre eſt excuſable du mal qu'il fait, lorſque le gouvernail de l'Etat eſt forcé dans ſa main par les tempêtes : mais dans le calme, il eſt coupable de tout le bien qu'il ne fait pas.

IL n'y a point dans le monde de Miniſtre, qui ne ſoit expoſé à faire d'extrêmes injuſtices. Le plus juſte eſt celui qui répare les ſiennes.

LA place du Sultan eſt quelquefois la plus oiſive de la terre, & celle du grand

Visir la plus laborieuse. Il est à la fois Connétable, Chancelier & premier Président. Le prix de tant de peines a été souvent l'exil ou le cordeau.

UN Roi est souvent bien servi par ses sujets, quand ils sont Cardinaux; mais rarement, quand ils veulent l'être.

CEUX qui pensent que les Rois & leurs Ministres sacrifient sans cesse & sans mesure à l'ambition, ne se trompent pas moins que celui qui penserait qu'ils sacrifient toujours au bonheur du monde.

IL faudrait avoir vécu long-tems avec un Ministre, pour peindre son caractére, pour dire quel degré de courage ou de faiblesse il avait dans l'esprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe.

GRANDS HOMMES.

LES petitesses de la vie privée peuvent s'allier avec l'héroïsme de la vie publique.

On ne juge d'un grand homme que par ses chefs-d'œuvres, & non par ses fautes.

J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse avec laquelle les hommes les plus incapables d'une mauvaise action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur en les accusant : on veut se faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un spectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes passions & par de grands crimes.

Pour sauver un Etat, il suffit d'un grand homme.

AMBASSADEURS.

Les vrais Ambassadeurs, interprétes des loix,

Sans se déshonorer, savent servir les Rois.

De la foi des humains discrets dispositaires,
La paix seule est le fruit de leur saint ministére :
Des Souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et par-tout bienfaisans, sont par-tout révérés.

L'AMBASSADEUR d'un Roi m'est toujours redoutable :
Ce n'est qu'un ennemi sous un nom honorable,
Qui vient rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.

FAVORIS.

JE sai bien que la Cour, Seigneur, a ses naufrages ;
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté dont on se vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ses dons les plus flatteurs.

Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices :
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à vos fautes même.

Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable !
Vincennes, tu n'es plus qu'un donjon déteſtable,
Qu'une priſon d'Etat, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir
Ces Miniſtres, ces Grands qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivoient à la Cour au milieu des tempêtes.
Oppreſſeurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt ſon amour.

Ses honteux favoris flattant son indolence,
De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance.
Au fond de son Palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par sa voix leur volontés funestes,
Des trésors de la France ils dissipaient les restes ;
Et le peuple accablé poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe, & payait leurs plaisirs.

Un ancien a dit : *Qui doit être le favori d'un Roi ?* C'est le peuple.

LA PAIX.

Cent Rois au Capitole en esclaves traînés,
Leurs villes, leurs trésors, & leurs Dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces Prêtres, cette armée,

Ce Sénat insultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil :
Le vôtre est de l'amour, & la gloire en est pure ;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure.
Ils effrayaient le monde, & vous le rassurez :
Vous, l'image des Dieux, sur la terre adorés :
Vous que dans l'âge d'or elle eut choisi pour maître,
Goûtez les jours heureux que vos soins font renaître.
Que la paix florissant embellisse leurs Cours.
Mars fait des jours brillans, la paix fait de beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

**

QUE Louis jusqu'au dernier âge
Soit honoré du nom de Grand :
Mais que ce nom s'accorde au Sage ;
Qu'on le refuse au Conquérant.

C'eſt dans la paix que je l'admire,
C'eſt dans la paix que ſon Empire
Floriſſait ſous ſes juſtes loix,
Quand ſon peuple aimable & fidéle
Fut des peuples l'heureux modéle,
Et lui le modéle des Rois.

GUERRE.

LEs jalouſies produiſent plus de crimes entre les petits Princes qu'entre les grands Souverains. La guerre ſeule peut décider du ſort des vaſtes Etats ; mais les ſurpriſes, les perfidies, les aſſaſſinats, les empoiſonnemens ſont plus communs entre des rivaux voiſins, qui ayant beaucoup d'ambition & peu de reſſources, mettent en œuvre tout ce qui peut ſuppléer à la force.

PLUS la guerre eſt un fléau épouvantable, raſſemblant ſous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnoiſſance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuſe, qui doit être l'unique but de la guerre.

& le ſeul objet de l'ambition d'un vrai Monarque.

FAIBLES, inſenſés mortels que nous ſommes, qui raiſonnons tant ſur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs & nos faibleſſes, nous faiſons ſans ceſſe retentir nos temples de reproches & de condamnations ; nous anathématiſons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus ſecrettes complaiſances des cœurs ; nous tonnons contre les vices, contre des défauts condamnables, il eſt vrai, mais qui troublent à peine la ſociété. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'eſt jamais élevée contre ce crime ſi grand & ſi univerſel, contre cette rage deſtructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en freres, contre ces déprédations atroces, contre ces cruautés qui font de la terre un ſéjour de brigandage, un horrible & vaſte tombeau ?

Nos combats en Europe paraiſſent de légères eſcarmouches en comparaiſon de ces batailles qui ont quelquefois enſanglanté l'Aſie.

LE plus léger ſujet de querelle pro-

duit une guerre, lorsqu'on a envie de la faire.

La plûpart des querelles des Souverains finit par des mariages.

Acheter la paix d'un ennemi, c'est lui donner de quoi faire la guerre.

On ne sait guéres dans l'oisiveté des grandes villes, quels efforts il en coute pour rassembler des vivres dans un pays qui en fournit à peine à ses habitans, pour avoir de quoi payer le soldat, pour lui fournir le nécessaire sur son crédit, pour garder des riviéres, pour enlever aux ennemis des postes avantageux dont ils se sont emparés.

On ne céde guéres à son ennemi une grande province, sans y être forcé par les armes.

Il y a des tems où la terre entiére n'est qu'un théâtre de carnage ; & ces tems sont trop fréquens.

Il faut regarder toutes les guerres entre

les Princes Chrétiens comme des tems de contagion, qui dépeuplent les provinces ſans en changer les limites, les uſages & les mœurs.

Les guerres civiles ébranlent le corps d'un Etat, & ne le détruiſent point. Un pays riche par ſes denrées ne ceſſe jamais de l'être, quand la culture n'eſt pas abandonnée. Les meurtres, les ſaccagemens qui déſolent des familles, en enrichiſſent d'autres. Les Négocians deviennent d'autant plus habiles, qu'il faut plus d'art parmi tant d'orages.

Il y a des tems où cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes : il y en a d'autres où une bataille entre ſept ou huit mille hommes peut renverſer un thrône ou l'affermir.

Il eſt difficile de dire ce qui fait perdre les batailles.

Les nations, dans les Monarchies Chrétiennes, n'ont preſque jamais d'intérêt aux guerres de leurs Souverains.... Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il paye

tout. Il souffre dans la prospérité des armes, comme dans l'adversité : & la paix lui est presque aussi nécessaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ses places frontiéres.

C'EST, depuis deux siécles, un effet de l'industrie & de la fureur des hommes, que les désolations ne se bornent point à notre Europe. Nous nous épuisons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Asie & de l'Amérique. Les Indiens que nous avons obligés par force & par adresse à recevoir nos établissemens, & les Américains dont nous avons ensanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger, & pour se détruire ensuite eux-mêmes.

LA plûpart des guerres entre les Princes Chrétiens sont des espéces de guerres civiles.

QUAND une ville est assiégée par une armée supérieure, que les travaux sont bien conduits, & que la saison est favorable,

vorable, on ſait à peu-près en combien de tems elle ſera priſe.

QUICONQUE a pluſieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de ſalut que dans leur diviſion ou dans la paix.

L'ART de ſe détruire eſt non-ſeulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention de la poudre, mais de ce qu'il était il y a cent ans.

UN ſuccès qui n'a point de ſuite, n'eſt rien.

Dès qu'on arme en Europe, il n'y a point de petit Etat qui ne doive trembler.

C'EST la guerre qui appauvrit néceſſairement le tréſor public, à moins que les dépouilles des vaincus ne les rempliſſent. Depuis les anciens Romains, je ne connais aucune nation qui ſe ſoit enrichie par des victoires.

PARMI les nations de l'Europe, la guerre, au bout de quelques années, rend le vainqueur preſqu'auſſi malheu-

reux que le vaincu. C'eſt un gouffre où tous les canaux de l'abondance s'engloutiſſent. L'argent comptant, ce principe de tous les biens & de tous les maux, levé avec tant de peines dans les provinces, ſe rend dans les coffres de cent Entrepreneurs, dans ceux de cent Partiſans qui avancent les fonds, & qui achétent par ces avances le droit de dépouiller la nation au nom du Souverain. Les particuliers alors regardent le Gouvernement comme leur ennemi, enfouiſſent leur argent; & le défaut de circulation fait languir le Royaume.

LA bataille de *Pultava* eſt de toutes celles qui ont jamais enſanglanté la terre, la ſeule, qui au lieu de ne produire que la deſtruction, ait ſervi au bonheur du genre humain; puiſqu'elle a donné au Czar Pierre I. la liberté de policer une grande partie du monde. Il s'eſt donné en Europe, depuis le commencement de ce ſiécle juſqu'à l'année où j'écris, plus de deux cent batailles rangées. Les victoires les plus ſignalées & les plus ſanglantes n'ont eu d'autres ſuites que la réduction de quelques petites provinces, cédées enſuite par des traités, & repriſes par d'autres batailles. Des armées de

cent mille hommes ont souvent combattu; mais les plus violens efforts n'ont eu que des succès faibles & passagers; on a fait les plus petites choses avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemples dans les nations modernes d'aucune guerre qui ait compensé par un peu de bien le mal qu'elle a fait; mais il a résulté de la journée de *Pultava* la félicité du plus vaste Empire de la terre.

Les actions de courage les plus brillantes, souvent même des batailles gagnées, ne servent qu'à illustrer une nation, & non à l'aggrandir, quand il y a dans le Gouvernement politique un vice radical, qui, à la longue, porte la destruction.

Les guerres civiles & les tems de malheurs produisent toujours des hommes extraordinaires, qui eussent été ignorés dans des tems paisibles.

Le hazard peut faire gagner des batailles; mais quand le faible résiste au fort sept années dans un pays tout ouvert, ce ne peut être l'ouvrage de la fortune.

DES bords du Po jusqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même Dieu ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meurtriers mercénaires, à qui l'esprit de débauche, de libertinage & de rapine ont fait quitter leurs campagnes. Ils vont & ils changent de maîtres; ils s'exposent à un supplice infâme pour un léger intérêt. Le jour du combat vient; & souvent le soldat qui s'était rangé n'aguéres sous les enseignes de sa patrie, répand sans remors le sang de ses propres concitoyens; il attend avec avidité le moment où il pourra, dans le champ du carnage, arracher aux mourans quelqnes malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat: telle est cette multitude aveugle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des Empires, & pour élever les monumens de la gloire. Considérez-les tous ensemble; marchant avec ordre sous un grand Capitaine, ils forment le spectacle le plus fier & le plus imposant qui soit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enyvrement de leurs frénésies brutales, (si on en excepte un petit nombre) c'est la lie des nations.

Tel n'est point l'Officier ; idolâtre de son honneur & de celui de son Souverain ; bravant, de sang froid, la mort avec toutes les raisons d'aimer la vie ; quittant gaiement les délices de la société pour des fatigues qui font frémir la nature ; humain, généreux, compatissant, tandis que la barbarie étincelle de rage par-tout autour de lui ; né pour les douceurs de la société, comme pour les dangers de la guerre ; aussi poli que fier, orné souvent par la culture des lettres, & plus encore par les graces de l'esprit. A ce portrait les nations étrangéres reconnaissent nos Officiers : elles avouent sur-tout, que lorsque le premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience, ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs graces & leurs franchises ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur ?

Il n'y a aucun siécle qui n'ait eu des hommes d'Etat & de guerre célébres. La politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme ; il faut toujours négotier ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand : & le

public attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune.

LES ressemblances sont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la guerre est comme les jeux d'adresse, qu'on n'apprend que par l'usage ; & les jours d'actions sont quelquefois des jeux de hazard.

UN Général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le Général battu a toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue.

CE n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent, qui fait perdre les batailles.

LE nom de bataille perdue impose aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire ; & le soldat à qui l'on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore.

C'EST presque toujours dans l'Empire que les Français ont fait la guerre contre l'Empire. La différence du Gouvernement & du Génie rend les Français

plus propres pour l'attaque, & les Allemands pour la défense.

Il n'y a aucun Etat héréditaire en Europe où les mariages n'ayent apporté la guerre. Le droit public est devenu par-là un des plus grands fléaux des peuples : presque toutes les clauses des contrats & des traités n'ont été expliquées que par les armes.

ALLEZ & préparez les chants de la victoire,
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre encens.
C'est lui qui nous fait vaincre ; à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissans.
Il a brisé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnaient ces brigands sacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglans érigez des trophées ;
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étoufées,

duit fort tard en France, ait réformé les préjugés du peuple, pour qu'on rendît enfin une justice entière à la mémoire de Colbert. Il avait la même exactitude que le Duc de Sully, & des vues beaucoup plus étendues. L'un ne savait que ménager ; l'autre savait faire de grands établissemens. Presque tout fut ou réparé ou créé de son tems.

LE monument le plus glorieux (en France) par son utilité, par sa grandeur & par ses difficultés, est le canal de Languedoc, qui joint les deux mers, & qui retombe dans le port de Cete construit pour recevoir ses eaux.

LA fondation des Invalides & la Chapelle de ce bâtiment, la plus belle de Paris ; l'établissement de Saint-Cyr, le dernier de tant d'ouvrages construits par Louis XIV, suffiraient seuls pour faire bénir sa mémoire. Quatre mille soldats & un grand nombre d'Officiers, qui trouvent dans l'un de ces grands asyles une consolation dans leur vieillesse, & des secours pour leurs blessures & pour leurs besoins ; deux cent cinquante filles nobles qui reçoivent dans l'autre une

éducation digne d'elles, sont autant de voix qui célébrent ce Monarque.

L'ETABLISSEMENT de Saint-Cyr sera surpassé par celui que Louis XV vient de former, pour élever cinq cens Gentilshommes ; mais loin de faire oublier Saint-Cyr, il en fait ressouvenir. C'est l'art de faire du bien, qui s'est perfectionné.

LOUIS XIV ne sépara point sa propre gloire de l'avantage de la France ; & il ne regarda pas le Royaume du même œil dont un Seigneur regarde sa terre, de laquelle il tire tout ce qu'il peut, pour ne vivre que dans les plaisirs. On voit d'un seul coup d'œil quels changemens il fit dans l'Etat : changemens utiles, puisqu'ils subsistent. Les Ministres le secondérent à l'envi. On leur doit sans doute tout le détail, toute l'exécution ; mais on lui doit l'arrangement général. Il est certain que les Magistrats n'eussent pas réformé les Loix, que l'ordre n'eût pas été remis dans les finances, la discipline introduite dans les armées, la police générale dans le Royaume ; qu'on n'eût point eu de flottes ; que les arts n'eussent point été encouragés,

& tout cela de concert, & en même tems, & avec persévérance, & sous différens Ministres, s'il ne se fût trouvé un Maître, qui eût en général toutes ces grandes vuës, avec une volonté ferme de les remplir.

BOMBES, MINES.

Jadis avec moins d'art au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leurs trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brule dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables.
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé;

Il la brise, & la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tous prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abysmes ouverts,
Des noirs torrens de souffre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.



POLITIQUE.

Le véritable but de la politique consiste à enchaîner au bien commun tous les ordres de l'Etat.

Un méchant homme peut faire le bien public, quand son intérêt particulier n'y est pas contraire.

Dans la politique, l'homme oisif fait des projets pour changer la face de l'Europe. Ceux qui gouvernent, suivent leur routine, & ne s'informent pas seulement si on a fait des projets.

Aujourd'hui les peuples apprennent les mariages de leurs Princes, la paix & la guerre, les établissemens des impôts par une déclaration de leurs Maîtres.

Les politiques peuvent se tromper en ne jugeant que par un exemple qui les frappe.

C'est une entreprise quelquefois très-aisée de rendre une Religion dominante

dans un pays. Constantin, Clovis, Gustave Vaza, la Reine Elisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moyens différens, une Religion nouvelle : mais pour de pareils changemens deux choses sont absolument nécessaires, une profonde politique & des circonstances heureuses.

ALFRED, Roi d'Angleterre, rebâtit plusieurs Eglises, mais aucun Monastére. Aussi ne fut-il pas mis au nombre des Saints. Mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut, ni faiblesse, le met au premier rang des Héros utiles au genre humain, qui sans ces hommes extraordinaires eût toujours été semblable aux bêtes farouches.

IL y a toujours dans les grandes affaires un prétexte qu'on met en avant, & une cause véritable qu'on dissimule.

DANS les affaires publiques, où est le profit, là est la gloire.

UN Etat pauvre, voisin d'un Etat riche, est, à la longue, vénal.

SI on ouvrait toutes les archives, on

verrait toujours la Religion immolée à l'intérêt & à la vengeance.

On peint Cromwel comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire. Je pense qu'il fut d'abord enthousiaste, & qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa grandeur. Un Novice fervent à vingt ans devient souvent un fripon habile à quarante.

On commence par être dupe, & on finit par être fripon dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'Etat prend pour Aumônier un Moine paitri des petitesses de son Couvent; dévôt, crédule, gauche, tout neuf pour le monde: le Moine s'instruit, se forme, s'intrigue, & supplante son Maître.

Je ne sai pourquoi la plûpart des Princes affectent d'ordinaire de tromper, par de fausses bontés, ceux de leurs sujets qu'ils veulent perdre. La dissimulation alors est l'opposé de la grandeur: elle n'est jamais une vertu, & ne peut devenir un talent estimable, que quand elle est absolument nécessaire.

UN homme qui n'a qu'à s'en prendre qu'à lui d'avoir suivi un mauvais conseil, est souvent assez injuste pour en punir l'auteur.

ALORS .... regnait la politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont naquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre, ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple & tranquile:
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par cent déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse.
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours,
Le mensonge subtil régne en tous ses discours;
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Vérité même.

C'EST une bien vaine idée de penſer que les Princes n'agiſſent & ne parlent qu'en politiques. Ils agiſſent & parlent en hommes.

ÉTATS GÉNÉRAUX.

C'EST un uſage antique & ſacré parmi nous,
Quand la mort ſur le trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des Rois ſi chers à la patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie ;
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits,
Il peut choiſir un maître, il peut changer ſes loix.
Les Etats aſſemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent ſa puiſſance.
Ainſi de nos ayeux les auguſtes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

PEUT-ÊTRE on vous a dit quels furent ces Etats ?
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas :
De mille Députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

JURISPRUDENCE, MAGISTRATURE, PARLEMENT.

LA France est presque l'unique pays de l'Europe, où l'ancienne Noblesse ait pris souvent le parti de la Robe. Presque tous les autres états, par un reste de barbarie gothique, ignore encore qu'il y ait de la grandeur dans cette profession.

C'EST un très-grand inconvénient qu'un même Tribunal ait à prononcer sur plus de cent Coutumes différentes. Des droits de terres, ou équivoques ou onéreux ; ou qui gênent la société, sub-

ſiſtent encore, comme des reſtes du Gouvernement féodal qui ne ſubſiſte plus. Ce ſont des décombres d'un bâtiment gothique ruiné.

Les deſcendans des hommes de Loi ne ſont point encore reçus dans les Chapitres d'Allemagne. C'eſt un reſte de l'ancienne barbarie, d'attacher de l'aviliſſement à la plus belle fonction de l'humanité, celle de rendre la juſtice.

Il eſt dans ce ſaint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable;
Qui des loix de ſon Prince, & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui.
Dans l'équité des loix ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France:
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,
Il hait la tyrannie & la rebellion.

Toujours plein de respect, toujours plein
de courage,
De la soumission distingue l'esclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à
s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la fait réprimer.

❧

LE Sénat de la France
Éteint presque en mes mains les foudres que je lance:
Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi
plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur.
C'est lui qui le premier démasquant mon
visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais
l'image.

❧

O Juges malheureux! qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive & la balance;
Combien nos jugemens sont injustes &
vains,
Et combien nous égare une fausse prudence!

❧

IL y a tel particulier qui fait croître dans son jardin des fruits que la nature n'avait destinés à mûrir que sous la ligne. Nous avons à nos portes mille Loix, mille Coutumes sages : voilà les fruits qu'il faut faire naître chez soi, voilà les arbres qu'il faut y transporter : ceux-là viennent en tous climats, & se plaisent dans tous les terrains. La meilleure Loi, le plus excellent usage, le plus utile que j'ai jamais vû, c'est en Hollande. Quand deux hommes veulent plaider l'un contre l'autre, ils sont obligés d'aller d'abord au tribunal des Juges conciliateurs, appellés faiseurs de paix. Si les Parties arrivent avec un Avocat & un Procureur, on fait d'abord retirer ces derniers, comme on ôte le bois d'un feu qu'on veut éteindre. Les faiseurs de paix disent aux Parties : Vous êtes de grands fous de vouloir manger votre argent à vous rendre mutuellement malheureux ; nous allons vous accommoder, sans qu'il vous en coute rien. Si la rage de la chicane êst trop forte dans ces plaideurs, on les remet à un autre jour, afin que le tems adoucisse les symptômes de leur maladie ; ensuite les Juges les envoient chercher une seconde, une troisiéme fois. Si leur folie est incurable, on leur per-

met de plaider, comme on abandonne au fer des Chirurgiens des membres cangrenés; alors la Justice fait sa main.

UNE connaissance approfondie de la Jurisprudence n'est pas le partage d'un Souverain. Louis XIV était instruit des Loix principales, il en possédait l'esprit, & sçavait ou les soutenir, ou les mitiger à propos. Il jugeait souvent les causes de ses sujets, non seulement dans le Conseil des Sécrétaires d'Etat, mais dans celui qu'on appelle le *Conseil des Parties.* Il y a de lui deux jugemens célèbres, dans lesquels sa voix décida contre lui-même.

C'EST beaucoup d'avoir réformé les Loix; mais la chicane n'a pu être écrasée par la Justice.

LOUIS XIV pensa à rendre la Jurisprudence uniforme. Elle l'est dans les affaires criminelles, dans celles du commerce, dans la procédure. Elle pourait l'être dans les loix qui réglent les fortunes des citoyens.

Vous n'entendez point parler en Angleterre de haute, moyenne, & basse

justice, ni du droit de chasser sur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ.

COMMERCE.

UN Ecrivain fait un beau Livre plein de profonds raisonnemens sur le Commerce ruineux de l'Europe avec les grandes Indes : un Négociant d'un trait de plume y envoie, sans raisonner, des effets ; il s'enrichit, & ne lit point le Livre.

LES Artisans & les Marchands que leur obscurité dérobe à la fureur ambitieuse des Grands, sont des fourmis qui se creusent des habitations en silence, tandis que les Aigles & les Vautours se déchirent.

QUICONQUE lit l'histoire avec fruit, voit qu'il y a eu autant de révolutions dans le Commerce que dans les Etats.

LES Nations Chrétiennes trafiquent avec l'Empire Ottoman comme toute l'A-

ſie. Nous allons chez ces peuples qui ne viennent jamais dans notre Occident; c'eſt une preuve évidente de nos beſoins.

QUAND le Commerce eſt en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuſes, & beaucoup de miſére: lorſqu'il eſt plus étendu, l'opulence eſt générale, les grands fortunes rares.

C'EST un problême qui paraît d'abord difficile à réſoudre, que l'or & l'argent venu de l'Amérique en Europe aille s'engloutir continuellement dans l'Indouſtan pour n'en plus ſortir; & que cependant le peuple y ſoit ſi pauvre, qu'il y travaille preſque pour rien. Mais la raiſon en eſt que cet argent ne va pas au peuple, il va aux Marchands qui payent des droits immenſes aux Gouverneurs: ces Gouverneurs en rendent beaucoup au grand Mogol, & enfouiſſent le reſte. La peine des hommes eſt moins payée que par-tout ailleurs dans ce pays le plus riche de la terre; parce que dans tous les pays le prix des journaliers ne paſſe guéres leur ſubſiſtance & leur vêtement. L'extrême fertilité de la terre

des Indes & la chaleur du climat font que cette ſubſiſtance & ce vêtement ne coutent preſque rien. L'ouvrier qui cherche les diamans dans les mines, gagne de quoi acheter un peu de ris & une chemiſe de coton. Par-tout la pauvreté ſert à peu de frais la richeſſe.

IL y a environ deux cens cinquante ans que les hommes ſe ſont reſſouvenus petit à petit qu'ils avaient une ame : chacun veut lire pour fortifier cette ame, ou pour l'orner, ou pour ſe vanter d'avoir lû. Lorſque les Hollandais s'apperçurent de ce nouveau beſoin de l'eſpéce humaine, ils devinrent les facteurs de nos penſées, comme ils l'étaient de nos vins & de nos ſels : & tel Libraire d'Amſterdam qui ne ſavait pas lire, gagna un million, parce qu'il y avait quelques Français qui ſe mêlaient d'écrire.

LES penſées des hommes ſont devenues un objet important du Commerce. Les Libraires Hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'eſprit. Un Roman médiocre eſt, je le ſçai bien, parmi les Livres ce qu'eſt dans le monde un ſot, qui veut avoir de l'imagination : on s'en moque,

mais on le souffre. Ce Roman fait vivre & l'Auteur qui l'a composé, & le Libraire qui le débite, & le Fondeur & l'Imprimeur, & le Papetier, & le Relieur, & le Colporteur, & le Marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois heures quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en Livres, comme en tout le reste. Ainsi tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes, du profit & du plaisir.

UNE seule Manufacture bien établie fait quelquefois plus de bien à un Etat, que vingt traités.

LES premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les Nations : les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde.

C'EST un grand problême de sçavoir si l'Europe a gagné en se portant en Amérique. Il est certain que les Espagnols en retirérent d'abord des richesses immenses : mais l'Espagne a été dépeuplée : & ces trésors partagés à la fin par toutes les autres Nations ont remis l'égalité qu'ils

bord ôtée. Le prix *des denrées* par-tout, ainsi personne *n'a* gagné. Il reste à sçavoir *si la* & le Quinquina sont d'un as- prix pour compenser *la* perte hommes.

les du Levant sont remplies de nds. Toutes les nations com- de l'Europe Chrétienne y ont . Presque toutes entretiennent des Ambassadeurs ordinaires Ottomane qui n'en envoie Cours. La Porte regarde ces perpétuelles comme un hom. es besoins des Chrétiens ren- uissance. Elle a fait souvent tres des affronts pour lesquels de l'Europe se feraient la e eux, mais qu'ils ont tou- lés avec l'Empire Ottoman. Angleterre Guillaume disait rniers tems qu'*il n'y a point vec les Turcs.* Ce langage est Négociant qui veut vendre non d'un Roi qui est jaloux appelle gloire.

ion commerçante est tou- erte sur ses intérêts, & ne né-

glo
être

EN
quicon
Provinc
& un ne
un homm
ma qualit
un Négoci
même parl
sa *professio*
rougir. Je
plus utile à *u*
poudré, qui
le Roi *se leve*
qui se donn
jouant *le rôl*
chambre d'un
ciant *qui enri*
son cabinet de
Caire, & *con*
monde.

LE Commerce
Etat *plus puissant*
parce que dans u
nées *il a* une gue
comme dans un c

glige rien des connaissances qui peuvent être utiles à son négoce.

En France est Marquis qui veut : & quiconque arrive à Paris du fond d'une Province avec de l'argent à dépenser, & un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire *un homme comme moi! un homme de ma qualité!* & mépriser souverainement un Négociant. Le Négociant entend lui-même parler si souvent avec dédain de sa profession, qu'il est assez sot pour en rougir. Je ne sçai pourtant lequel est le plus utile à un Etat, ou un Seigneur bien poudré, qui sait précisément à quelle heure le Roi se leve, à quelle heure il se couche, qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un Ministre, ou un Negociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à *Surate* & au Caire, & contribue au bonheur du monde.

Le Commerce ne sert à rendre un Etat plus puissant que ses voisins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ses voisins; comme dans un certain nombre d'an-

nées il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de guerre, la Nation la plus riche l'emporte nécessairement sur les autres, toutes choses d'ailleurs égales ; parce-qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangéres. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la masse d'or & d'argent serait inutile : car pourvu qu'il y ait assèz d'or & d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du Commerce soit seulement égale, alors il est clair qu'il ne nous manque rien.

LE Commerce fait le même effet que le travail des mains ; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je suis pauvre par ces besoins ; je deviens riche, quand le Commerce les satisfait.

C'ETAIT une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir Laurent de Médicis qui faisait toujours le Commerce ; vendre d'une main les denrées du Levant, & de l'autre soutenir le fardeau de la République ; entre-

tenir des Facteurs, & recevoir des Ambassadeurs ; résister au Pape, faire la guerre & la paix, être l'oracle des Princes, cultiver les belles Lettres; donner des spectacles au Peuple, & accueillir tous les Sçavans Grecs de Constantinople.

C'EST la fantaisie des hommes qui met le prix à des choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers ; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation & l'abondance.

L'ARGENT est fait pour circuler, pour faire éclore les arts, pour acheter l'industrie des hommes: qui le garde, est mauvais citoyen. C'est en ne le gardant pas, qu'on se rend utile à sa patrie & à soi-même. Ne se lassera-t-on jamais de louer les défauts du tems passé, pour insulter aux avantages du nôtre ?

TOUTES les Loix somptuaires ne prouvent autre chose, sinon que tous les Gouvernemens n'ont pas toujours de grandes vuës, & qu'il paraît plus aisé aux Ministres de proscrire l'industrie que de l'encourager.

LA profeſſion de Négociant eſt méprifée de nos petits maîtres ; mais nos petits maîtres ſont l'eſpéce la plus ridicule qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre.

LES habitans de l'Amérique méridionale poſſédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais ; mais étant ſans induſtrie , ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la miſére.

LES Tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'Univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un Etat eſt comme tous les talens qui dépendent de la Nature & de l'Art.

EN 1254, les Villes de Francfort, Mayence, Cologne, Worms, Spire, s'aſſociérent pour leur Commerce. Bien-tôt la plûpart des Villes d'Allemagne & de Flandre entrerent dans l'aſſociation. Le principal objet eſt d'entretenir des vaiſſeaux & des barques à frais communs pour la ſureté du Commerce : un Billet d'une de ces Villes eſt payé ſans difficulté dans les autres. La confiance du Négoce s'établit : des Commerçans font par cette alliance plus de bien à la ſo-

ciété que n'en avaient fait tant d'Empereurs & de Papes.

Il faut obſerver que les gains du Commerce ayant augmenté, (en France) & les appointemens de toutes les grandes charges ayant diminué de valeur réelle, il s'eſt trouvé moins d'opulence qu'autrefois chez les Grands, & plus dans le moyen ordre; & cela même a mis moins de diſtance entre les hommes. Il n'y avait autrefois de reſſource pour les petits que de ſervir les grands. Aujourd'hui l'induſtrie a ouvert mille chemins qu'on ne connaiſſait pas il y a cent ans.

LUXE.

QU'EST-ce que le luxe? C'eſt un mot ſans idée préciſe, à peu-près comme lorſque nous diſons les climats d'Orient & d'Occident. Il n'y a pas de point où le ſoleil ſe leve & ſe couche; ou ſi vous voulez, chaque point eſt Orient ou Occident. Il en eſt de même du luxe; il n'y en a point, ou il eſt par-tout. Tranſportons-nous au tems où nos peres ne

portaient point de chemises. Si quelqu'un leur eut dit : Il faut que vous portiez sur la peau des étoffes plus fines & plus légéres que le plus fin drap, blanches comme de la neige, & que vous en changiez tous les jours, il faut même qu'une composition faite avec un art infini leur rende leur premiére blancheur ; tout le monde se serait écrié : Ah ! quelle luxe ! ah ! quelle mollesse ! Une telle magnificence est à peine faite pour les Rois. Vous voulez corrompre nos mœurs, & perdre l'Etat.

Entend-on par le luxe la dépense d'un homme opulent ? Mais faudrait-il donc qu'il vécût comme un pauvre, lui dont le luxe fait vivre les pauvres ? La dépense doit être le thermométre de la fortune ; & le luxe en général est la marque infaillible d'un Empire puissant.

C'EST sous Charlemagne, sous François I, sous le ministére du grand Colbert, & sous celui-ci, que les dépenses ont été les plus grandes, c'est-à-dire, que les Arts ont été le plus cultivés.

Que prétendait la Bruyére en s'é-

criant : » Nos ancêtres ne sçavaient pas
» pas préférer le faste aux choses utiles.
» On ne les voyait point s'éclairer avec
» des bougies : la cire était pour l'Autel
» & le Louvre. Ils ne disaient point :
» qu'on mette les chevaux à mon ca-
» rosse : l'étain brillait sur leurs tables &
» sur les buffets ; l'argent était dans les
» coffres. «

Ne voilà-t-il pas un plaisant éloge à donner à nos peres, de ce qu'ils n'avaient ni abondance ni industrie, ni goût, ni propreté ? L'argent était donc dans les coffres ? Si cela était, c'était une très-grande sottise : l'argent est fait pour circuler, pour faire éclorre tous les Arts, pour acheter l'industrie des hommes ; qui le garde est mauvais citoyen, & même mauvais ménager : c'est en ne le gardant pas, qu'on se rend utile à sa patrie & à soi-même. Ne se lassera-t-on jamais de louer les défauts du tems passé pour insulter aux avantages du nôtre ?

On est parvenu à ne plus mettre le luxe que dans le goût & dans la commodité. La foule de Pages & de Domestiques de livrée a disparu, pour mettre plus d'aisance dans l'intérieur des

maisons : on a laissé la vaine pompe & le faste extérieur aux nations, chez lesquelles on ne sait encore que se montrer en public, & où l'on ignore l'art de vivre.

SACHEZ sur-tout que le luxe enrichit
Un grand État, s'il en perd un petit.
Cette grandeur, cette pompe mondaine,
D'un régne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser,
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.

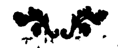
AINSI l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance :
Le goût du luxe entre dans tous les rangs ;
Le pauvre y vit des vanités des grands ;
Et le travail, gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.



J'AIME le luxe, & même la mollesse,
Tous les plaisirs, les Arts de toute espéce,

La propreté, le goût, les ornemens.
Tout honnête homme a de tels senti-
mens.
Il est bien doux . . . .
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mere des Arts & des heureux travaux,
Vous apporter de sa source féconde,
Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre & les trésors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce
monde.

Oh, que Colbert était un esprit sage!
Certain butor conseillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lionnais ouvrage industrieux.
Du Conseiller l'absurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le Ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre Etat.
De tous nos Arts il agrandit la source,
Et du Midi, du Levant & de l'Ourse.
Nos fiers voisins de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en
nous.



MARINE.

SI l'industrie & l'audace de nos nations modernes ont un avantage sur le reste de la terre, & sur toute l'antiquité, c'est par nos expéditions maritimes. On n'est pas assez étonné peut-être de voir sortir des Ports de quelques petites Provinces, inconnues autrefois aux anciennes nations civilisées, des flottes dont un seul vaisseau eût détruit tous les navires des anciens Grecs & des Romains. D'un côté ces flottes vont au de-là du Gange se livrer des combats à la vuë des plus puissans Empires, qui sont les spectateurs tranquilles d'un art & d'une fureur qui n'ont point encore passé jusqu'à eux: De l'autre, elles vont au-delà de l'Amérique se disputer des esclaves dans un nouveau monde.

Les Peuples d'Europe ont fait par leur Marine le destin de toutes les côtes où ils ont abordé.

Tous les grands Empires ont commencé par des hameaux, & les Puis-

sances maritimes par des barques de pêcheurs.

Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux,
Qui du Texel, de Londre & de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux sources du Gange,
Tandis qu'au loin, vainqueurs des Musulmans,
Nos vins de France enyvrent les Sultans.

IMPOTS, TAXES.

Un homme, parce qu'il est Noble ou Prêtre, n'est point en Angleterre exempt de payer certains droits. Tous les Impôts sont réglés par la Chambre des Communes, qui n'étant que la seconde par son rang est la premiére par son crédit. Les Seigneurs & les Evêques peuvent bien rejetter le Bill des Communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent; mais il ne leur est pas permis d'y rien changer, il faut qu'ils le reçoivent

ou qu'ils le rejettent ſans reſtriction. Quand le Bill eſt confirmé par les Lords, & approuvé par le Roi, alors tout le monde paye : chacun donne, non ſelon ſa qualité (ce qui ſerait abſurde,) mais ſelon ſon revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle ſur les terres. Elles ont été évaluées toutes ſous le fameux Roi Guillaume III. La taxe ſubſiſte toujours la même, quoique le revenu des terres ait augmenté ; ainſi perſonne n'eſt foulé, & perſonne ne ſe plaint. Le Payſan n'a point les pieds meurtris par des ſabots, il mange du pain blanc, il eſt bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ſes beſtiaux, ni de couvrir ſon toit de tuiles, de peur que l'on ne hauſſe les Impôts l'année d'après. Il y a ici beaucoup de Payſans qui ont environ cinq ou ſix cens livres ſterlings de revenu, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.

COLBERT ne fit pas tout ce qu'il pouvait faire, & encore moins ce qu'il voulait. Les hommes n'étaient pas alors aſſez éclairés ; & dans un grand Royaume il

y a toujours de grands abus. La taille arbitraire, la multiplicité des droits, les douannes de Province à Province, qui rendent une partie de la France étrangére à l'autre, & même l'inégalité des mesures d'une ville à l'autre, vingt autres maladies du Corps politique ne purent être guéries.

NUL reméde précipité ne peut suppléer à un arrangement fixe & stable, établi de longue main, & qui pourvoit de loin aux besoins imprévus.

POUR se faire une idée de ce prodigieux accroissement de taxes, de dettes, de richesses, de circulation, & en même tems d'embarras & de peines, qu'on a éprouvées en France & dans d'autres pays, on peut considérer qu'à la mort de François I l'Etat devait environ trente mille livres de rente sur l'Hôtel de Ville, & qu'à présent il doit plus de quarante-cinq millions annuels.



MONNOIES, FINANCES, INDUSTRIE.

LEs Aſiatiques & les Grecs comptaient par mines & par talens, les Romains par grands ſeſterces, ſans qu'il y eût aucune monnoie qui valût un grand ſeſterce ou un talent.

Le ſou d'or était le *ſolidum romanum.* Ce ſou d'or équivalait (vers le tems de Charlemagne) à quarante deniers d'argent. Ces deniers tantôt plus forts, tantôt plus faibles, peſaient, l'un portant l'autre, trente grains. Le ſou d'or vaudrait aujourd'hui environ quinze francs : le denier d'argent trente ſous de compte.

La livre numéraire, du tems de Charlemagne, était réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre ſe diviſait numériquement, comme aujourd'hui, en vingt parties ; & Charlemagne ayant ordonné que le ſou d'argent ſerait préciſément la vingtiéme partie de douze onces, on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires vingt ſous comme une livre.

Pendant deux ſiécles les monnoies reſtérent ſur le pied où Charlemagne les

avait mises; mais petit à petit les Rois dans leurs besoins, tantôt chargérent les sous d'alliage, tantôt en diminuérent le poids : de sorte que par un changement qui est presque la honte des Gouvernemens de l'Europe, ce sou qui était autrefois ce qu'est à peu près un écu d'argent, n'est plus qu'une légére piéce de cuivre avec une onziéme partie d'argent tout au plus, & la livre qui était le signe représentatif, de vingt de nos sous de cuivre. Le denier qui était la cent quatre-vingt-quatriéme partie d'une livre d'argent, n'est plus que le tiers de cette vile monnoie qu'on appelle un liard. Supposé donc qu'une Ville de France dût à une autre cent quatre-vingt livres de rente, c'est-à-dire, quatorze cens quarante onces d'argent du tems de Charlemagne, elle s'acquitterait aujourd'hui de sa dette en payant aujourd'hui ce que nous appellons un écu de six francs.

La livre de compte des Anglais, celle des Hollandais, ont moins varié. Une livre sterling d'Angleterre vaut environ vingt-deux livres de France, & une livre de compte Hollandaise vaut environ douze francs de France. Ainsi les Hollandais se sont moins écartés que les Fran-

çais de la Loi primive, les Anglais encore moins.

LE prix des monnoies eſt le pouls d'un Etat, & une maniére aſſez ſûre de reconnaître ſes forces.

COLBERT avait peu changé la valeur numéraire des monnoies. Il vaut mieux ne la point changer du tout. Ces gages d'échange doivent être des meſures invariables.

SOUS l'adminiſtration du grand Colbert, les revenus ordinaires de la Couronne n'allaient qu'à cent dix-ſept millions, à vingt-ſept livres, & puis à vingt-huit livres le marc d'argent.

IL y avait environ cinq cens millions numéraires d'argent monnoié dans le Royaume en 1683, & il y en a environ douze cens, de la maniére dont on compte aujourd'hui. Mais le numéraire de notre tems eſt preſque le double du numéraire du tems de Colbert. Il paraît donc que la France n'eſt environ que d'un ſixiéme plus riche en eſpéce circulantes depuis la mort de ce Miniſtre. Elle l'eſt beaucoup davantage en matiéres d'ar-

gent & d'or, travaillées & mises en œuvre pour le service & pour le luxe. Il n'y en avait pas pour quatre cens millions de notre monnoie d'aujourd'hui en 1690, & à présent on en posséde autant qu'il y a d'espéces circulantes.

LORSQU'UN Etat puissant ne doit qu'à lui-même, la confiance & la circulation suffisent pour payer.

CE n'est pas l'argent & l'or qui procurent une vie commode, c'est le génie. Un peuple, qui, sans ces métaux mettrait heureusement en œuvre toutes les productions de la terre, serait véritablement le peuple riche. La France a cet avantage, avec beaucoup plus d'espéces qu'il n'en faut pour la circulation.

LA grande usure est la marque infaillible de la pauvreté.

L'INDUSTRIE s'étant perfectionnée dans les Villes, s'est accrue dans les Campagnes... Il est impossible qu'une Ville soit florissante, sans que les Campagnes d'alentour soient dans l'abondance : car certainement ce sont les Campagnes qui la nourrissent. On entend à des jours réglés

dans toutes les Villes de France les reproches de ceux à qui leur profeſſion permet de déclamer en public contre toutes les différentes branches de conſommation, auxquelles on donne le nom de luxe. Il eſt évident que les alimens de ce luxe ne ſont fournis que par le travail induſtrieux des cultivateurs, travail toujours chérement payé.

IL n'y a guéres de Royaume dans l'univers, où le Cultivateur, le Fermier ſoit plus à ſon aiſe qu'en France... Il faut que ce grand nombre d'hommes ſoit pauvre, mais il ne faut pas qu'il ſoit miſérable.

IL n'y avait autrefois de reſſource pour les petits, que de ſervir les grands. Aujourd'hui l'induſtrie à ouvert mille chemins qu'on ne connaiſſait pas il y a cent ans.

Enfin, de quelque maniére que les Finances ſoient adminiſtrées, la France poſſéde dans le travail de vingt millions d'habitans un tréſor ineſtimable.

L'OPULENCE d'un Etat eſt comme tous les talens qui dépendent de la nature & de l'art. Ainſi la richeſſe conſiſte dans le ſol & dans le travail. Le peuple le plus

riche & le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrein ; & le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme, est la nécessité de travailler.

Les Impôts sont nécessaires. La meilleure maniére de les lever est celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un Impôt arbitraire est vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire ; dans un état bien policé il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône.

Repandre dans le public plus de papier de crédit que la masse & la circulation des espéces & des denrées ne le comportent, c'est faire de la fausse monnoie.

Defendre la sortie des matiéres d'or & d'argent, est un reste de barbarie & d'indigence. C'est à la fois ne vouloir pas payer ses dettes, & perdre le commerce : c'est en effet ne pas vouloir payer, puisque, si la nation est débitrice, il faut qu'elle solde son compte avec l'étranger. C'est perdre le commerce ; puisque l'or & l'argent sont non-seulement le prix des marchandises, mais sont marchandises eux-mêmes.

VIE CHAMPÊTRE.

Pense-tu que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'Etat, tu n'as plus rien à faire?
La nature t'appelle, apprens à l'observer.
La France a des déserts, ose les cultiver:
Elle a des malheureux; un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme & son consolateur,
En chassant l'indigence, améne le bonheur.
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roseaux, ces afreux marécages.
Tes vassaux languissans, qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient sur-tout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaiement par des nœuds désirables.

D'un

D'un canton désolé, l'Habitant s'enrichit;
Tourbilly dans l'Anjou t'imite & t'applaudit.
Bertin, qui, dans son Roi voit toujours sa patrie,
Prête un bras secourable à ta noble industrie.
Trudaine sait assez que le cultivateur,
Des ressorts de l'Etat est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du Trône,
A la faulx de Cérès qu'au sabre de Bellonne.

PEUPLES.

IL a toujours fallu qu'à la longue le Peuple le plus instruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé par-tout au Peuple sauvage, pauvre & robuste. Il n'y a eu que l'Artillerie perfectionnée, qui ait pu enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les Barbares.

L'ESPRIT d'une nation réside toujours dans le petit nombre qui fait travailler

le grand, qui le nourrit & le gouverne.

De quelque Peuple policé de l'Asie que nous parlions, nous pouvons dire de lui: Il nous a précédés, & nous l'avons surpassé.

Chaque nation moderne ne compte que ses Héros, & néglige ceux des autres Peuples.

Les Flamands sont naturellement de bons sujets, & de mauvais esclaves.

Tous les Peuples se mêlent & toutes les Nations sont absorbées les unes dans les autres, tantôt par les persécutions, tantôt par les conquêtes.

Le merveilleux est la raison du Peuple. Les Sages contredisent en secret, & le Peuple les fait taire.

On agita chez les Musulmans, si l'Alcoran était éternel, ou si Dieu l'avait créé pour le dicter à Mahomet. Les Docteurs décidérent qu'il était éternel : ils avaient raison, cette éternité est bien plus belle que l'autre opinion. Il faut

toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Le faible vulgaire avec legèreté
Fait succéder la peur à la témérité.

❧

. . . Qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'éleve, & retombe toujours?

❧

Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & sépare,
Aveugle dans sa haîne, aveugle en son amour,
Qui menace & qui craint, régne & sert en un jour.

❧

Qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIERES DU PREMIER VOLUME.

Dieu, page 1.
Dieux, 10
Théisme, *Athéisme*, 13
Sentimens des Philosophes de l'antiquité sur l'Être suprême, 15
Religion Chrétienne, 17
Ecclésiastiques, 21
Pénitence, 23
Enfer, 24
Conscience, *Remors*, 28
Unité de l'Eglise, *invocation des Saints*, 34
Mystére de la Transubstantiation; ibid.
Mystére de la Trinité, ibid.
Église Grecque, *Schisme*, 35
Superstitions, 38
Persécutions, 43
Loix, *Coutumes superstitieuses & singuliéres*, 46

Rome, Pontifes, p. 51
Inquisition, 63
Jansénisme, 69
Convulsions, 71
Molinistes, 72
Quiétisme, 73
Ordres Religieux, 74
Sectes, Fanatisme, Hérésies, 85
Paganisme, 104
Islamisme, 107
Les Mages, 110
Laokium, 111
Confucius, 113
Oracles des faux Dieux, 117
Nature, 119
Humanité, 121
Destinée. Biens & maux, 135
Passions, 142
Le Plaisir, 144
Le Bonheur, 147
Sommeil, Espérance, 149
Songe, 151
Le Tems, ibid.
Hazard, 153
Le sort, 154
Honneur, 155
L'Homme, 156
Les Femmes, 163
Mariage, 166
Égalité, 172

Amour propre, p. 173
Amour. Le Temple de l'Amour, 175
Sur le Portrait de l'Amour, 186
Monde, 187
Jeu, 192
La Mode, 193
Vertus, 194
Amitié, ibid.
Raison, 199
Sagesse, 200
Modération, 201
Reconnaissance, 202
Travail, 203
Honneur, Courage, Amour de la Patrie, ibid.
Fermeté, 207
Grandeur d'ame, ibid.
Gloire, 208
Devoir, Liberté, Fidélité, 209
Magnanimité, 213
Emulation, 214
Réputation, ibid.
Crimes, 215
Suicide, 216
Vices, 221
Dissimulation, 222
Fausseté, ibid.
Calomnie, Médisance, 223
Hypocrisie, 225
La Discorde, 226

Faiblesse, Ambition, p. 227
Tracasserie, ibid.
Orgueil, 228
Intérêt, 229
Jalousie, Envie, ibid.
Fatuité, Pédanterie, 236
Vérité, Mensonge, 238
Conversation, 241
Indifférence criminelle, 243
Préjugés, 244
Naissance, 248
Mœurs, Usages, Coutumes, 250
Gouvernement. Monarchie, République, Concile, 260
Loix, 274
Droit des Gens, 282
Conquérans, ibid.
Législateurs, 289
Gouvernement Féodal, 290
Traités, Garantie, 291
Despotisme, 294
Tyrans, 297
Factions, Troubles civiles, 298
Conspirations, 299
Rois, 302
La Cour, 310
Courtisans, 312
Titres, 316
Cérémonies, 319
Chevaleries, 321

Ministres, 323
Grands Hommes, 326
Ambassadeurs, 327
Favoris, 328
La Paix, 330
Guerre, 332
Établissemens utiles, Travaux publics, 345
Bombes, Mines, 348
Politique, 350
États Généraux, 354
Jurisprudence, Magistrature, Parlement, 355
Commerce, 360
Luxe, 369
Marine, 374
Impôts, Taxes, 375
Monnoies, Finances, Industrie, 378
Vie Champêtre, 384
Peuples, 385.

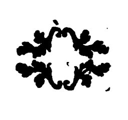


TABLE
DES MATIERES
DU SECOND VOLUME.

PHILOSOPHIE, page 1.
Morale, 21
Génie, 26
Esprit, 32
Goût, 36
Style, 39
Langues, 44
Éloquence, 54
Poësie, 59
Talens, 69
Progrès, 71
Ignorance, 75
Histoire, 80
Beaux-Arts, *Arts*, 94
Littérature, 110
Académies, 138
Astronomie, 139
Critique, *Satyre*, 141
Spectacles. Tragédies, *Comédies*, *Opéra*, 146

Sentimens sur les Ouvrages de P. Corneille, 168
Caractéres des Nations, 195
Portraits, 218
Poëtes anciens, 303
Auteurs, 314
Pensées diverses, 351

FIN.



